



Bibliothèque
nationale

Québec



No. 2090

C. 911

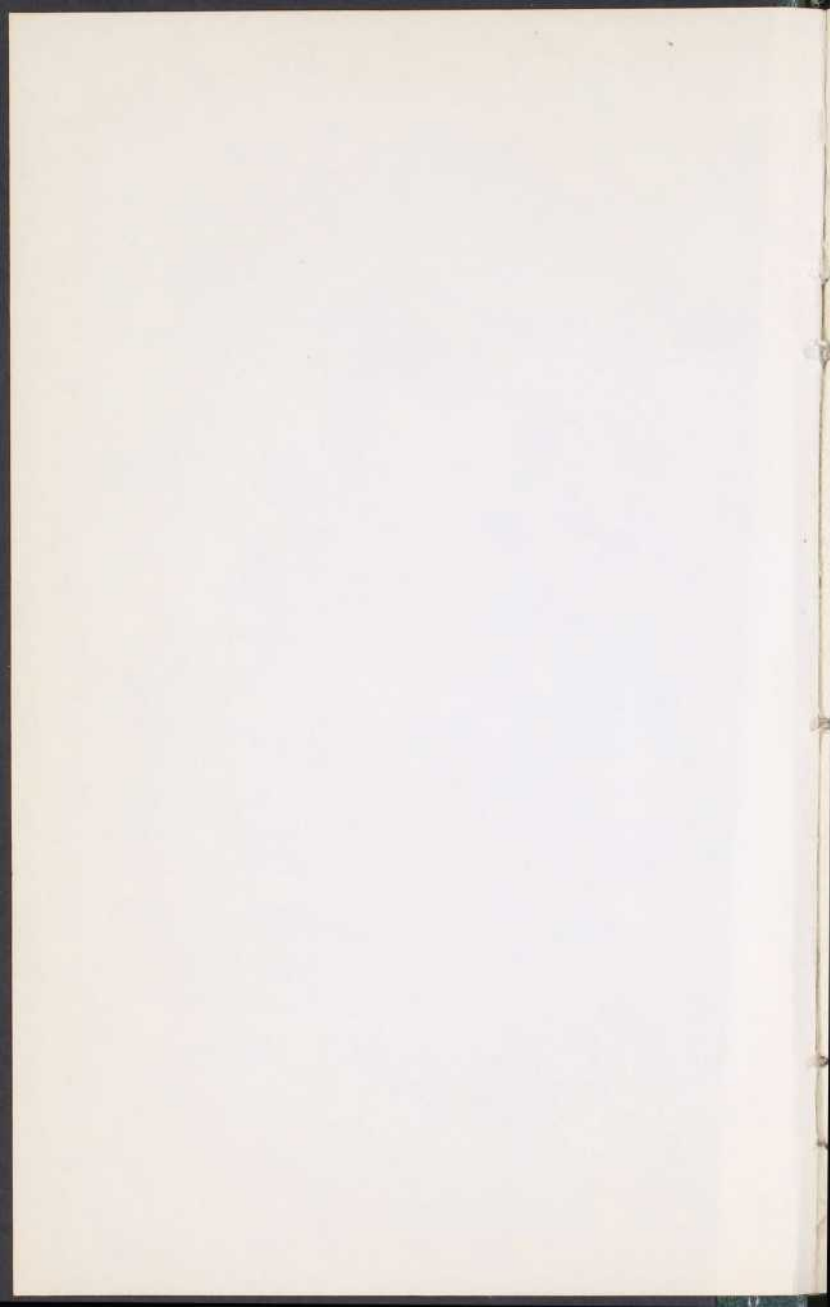
P194w
D. A. _____

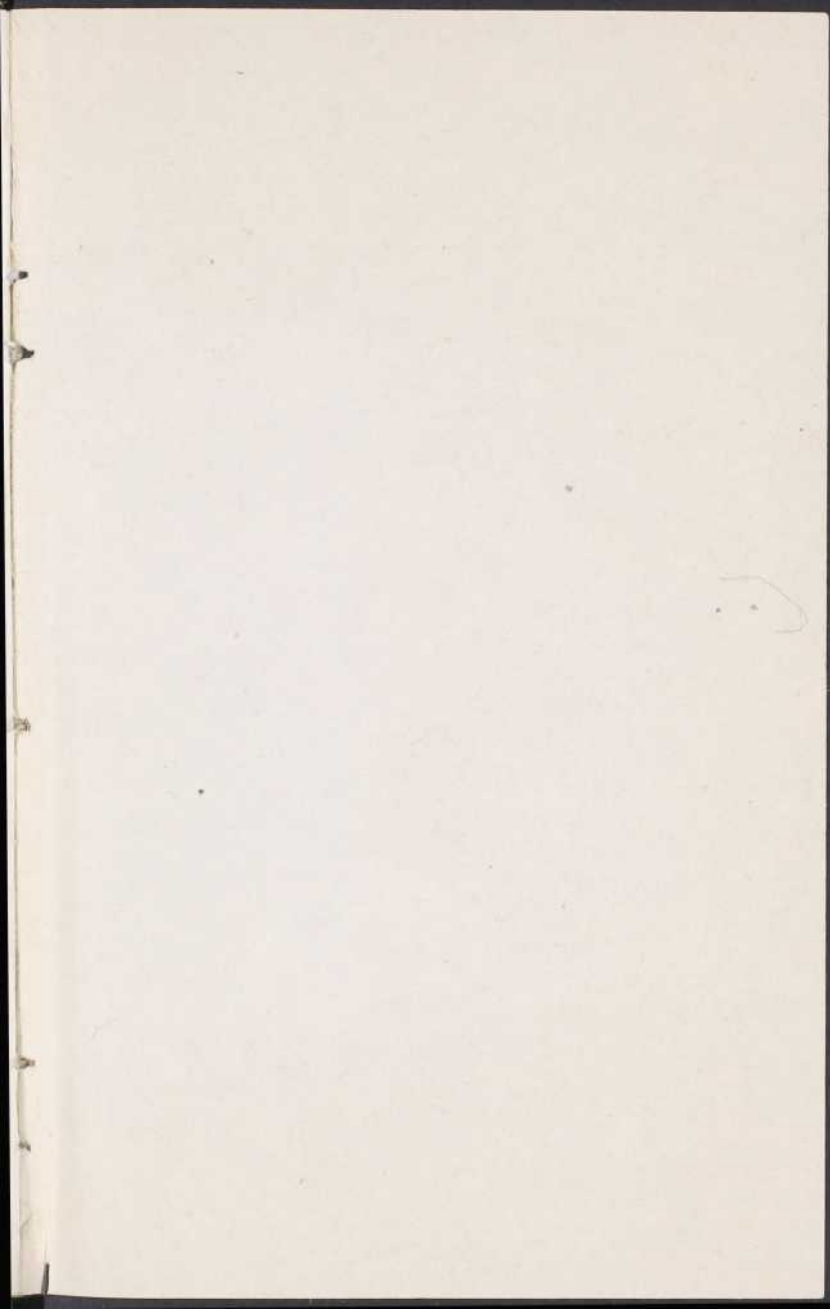
BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE ASBESTOS

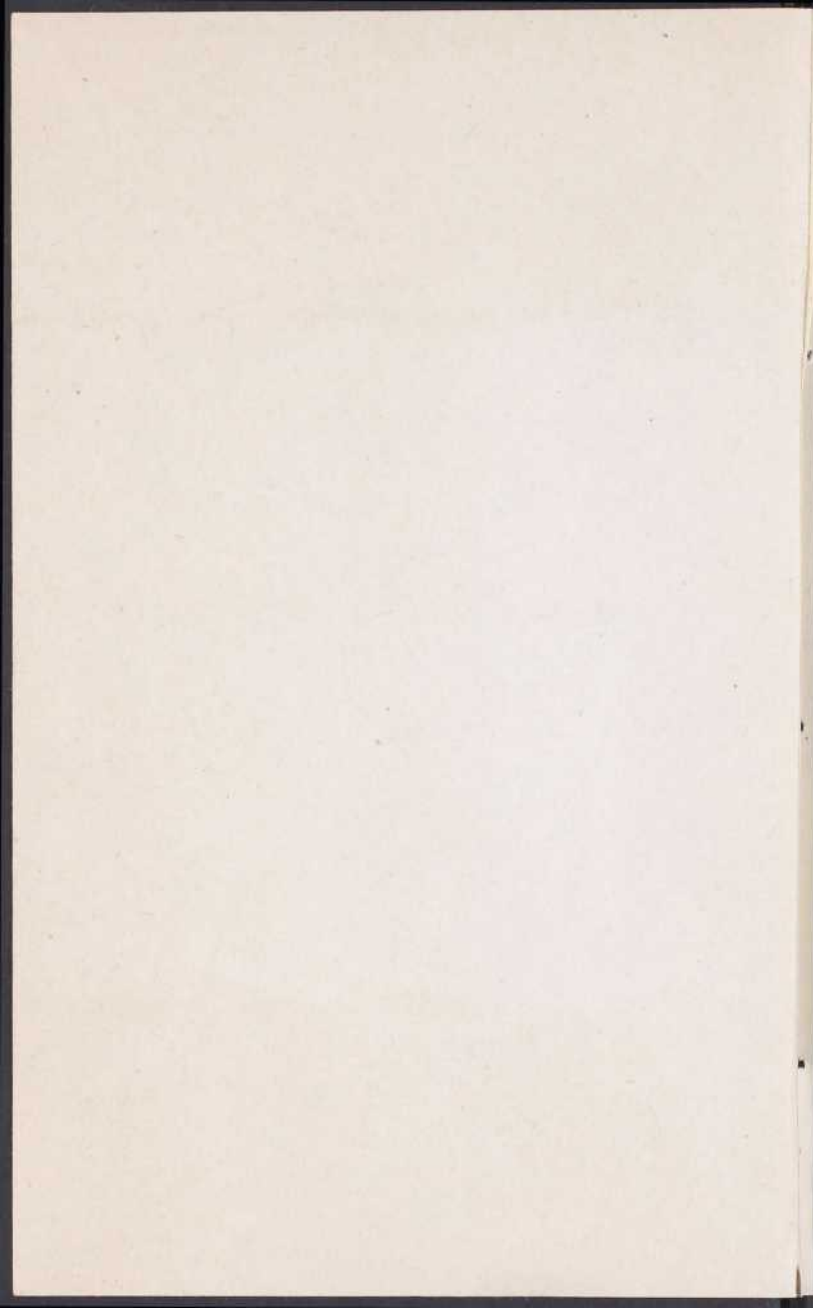
nc x

1000









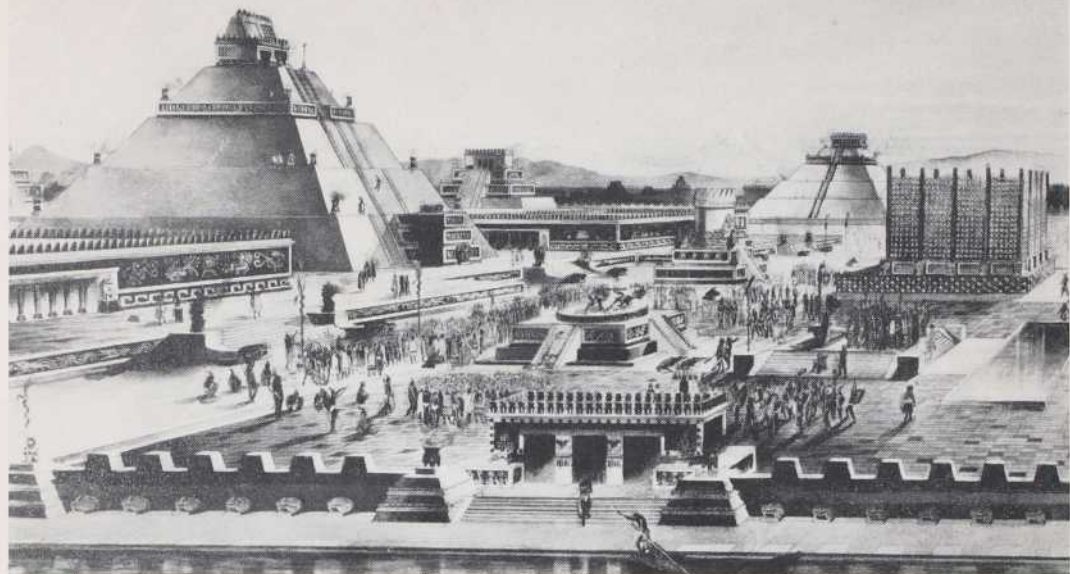
UN MONDE ÉTAIT LEUR EMPIRE

DU MÊME AUTEUR

30 ARPENTS (*roman*). Paris, 1939.

A LA MANIÈRE DE... (*en collaboration avec Louis
Francœur*). Montréal, 1942.

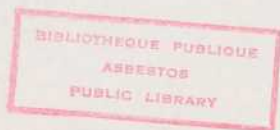




Reconstitution de la place centrale de Tenochtitlan (Mexico),
d'après Ignacio Marquina.

RINGUET

UN MONDE
ÉTAIT
LEUR EMPIRE



LES ÉDITIONS VARIÉTÉS
DUSSAULT ET PÉLADEAU
1410, RUE STANLEY, MONTRÉAL, CANADA.

970.01
R582m
1944

Copyright by Ringuet 1943.

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.

PRINTED IN CANADA

PRÉFACE

« Voyez cette vaste région qui s'étend d'un pôle à l'autre; elle étincelle de métaux précieux. On dirait qu'Apollon a secoué sur elle l'or de sa chevelure. Cent peuples divers en couvrent la surface; chacun a ses lois, son culte et ses mœurs. »

LUIZ DE CAMOENS (*Les Lusiades*, X.)

Telle que présentée d'ordinaire, l'histoire du Nouveau Monde, et celle du Canada, commenceraient pour nous au moment de l'arrivée des Européens en Amérique; et des milliers, des mille milliers d'années qui avaient passé sur notre continent jusqu'à cette date insigne, on ne dit jamais rien. Pourtant, la terre canadienne existait et vivait de sa vie propre depuis longtemps, très longtemps déjà. Bien plus, dès longtemps aussi l'habitaient des hommes à qui cette terre était la patrie, une patrie large et vivante que des étrangers venus d'Orient leur allaient ravir.

De sorte que le premier regard que jette l'étudiant américain — canadien ou autre — sur cette terre sienne dont on lui montre une seule partie de la légende et de l'histoire, est un regard non pas américain mais bien *européen*. On le fait en quelque sorte arriver en cette terre de l'*extérieur*, comme un étranger.

Or nous ne sommes pas étrangers; *nous ne sommes pas européens*. Que nous descendions de Français, d'Anglais, d'Espagnols, de Portugais, de Hollandais ou, plus récemment, d'Allemands, d'Italiens ou d'Ukrainiens, nous sommes et nous devons tâcher d'être *américains*, au sens large du mot, bien entendu.

Cette préhistoire du Canada, — ce livre premier de l'histoire d'Amérique, — je voudrais qu'elle soit avant tout l'histoire du sol sur lequel nous vivons et qui de plus en plus, en nous modifiant insensiblement, nous fait siens.

Rien plus que cela, m'a-t-il semblé, ne pouvait contribuer à faire de nous, habitants de l'antique Canada, des Canadiens.

RINGUET

Je veux remercier ici le Rév. F. Marie-Victorin et le Gouvernement Mexicain auxquels je dois les hors-texte, ainsi que M. Robert Quintal qui a bien voulu dessiner pour moi les cartes et les graphiques.

AVERTISSEMENT

Il est possible que cet abrégé de la préhistoire américaine ne satisfasse personne.

Nous savons d'avance que les savants, s'ils prennent la peine de le parcourir, lui reprocheront son « inexactitude ». Pourtant l'auteur, quoique profane, s'est donné la peine de lire sur cet immense sujet un grand nombre de volumes et de publications diverses ; il l'a fait consciencieusement, par souci de vérité ; et il l'a fait avec une passion croissante à mesure que les arides travaux des archéologues et des anthropologistes lui révélaient un monde plus passionnant encore qu'il n'eût jamais soupçonné. Mais le savant, avec quelque raison, est prudent. Il sait comment les hypothèses qui ont cours aujourd'hui peuvent être demain démenties par de nouvelles découvertes. Il sait surtout combien de ces hypothèses sont battues en brèche et il voit, dressées en face d'elles, d'autres hypothèses presque aussi séduisantes. Il lui déplaît que l'on serve des probabilités à un public qui les prendra pour vérités établies. Et souvent il déplaira particulièrement à quelque savant que l'auteur, entre plusieurs théories, ait choisi, pour simplifier, non pas celle que tel savant préfère et croit valable, mais bien celle qui jusqu'à nouvel ordre réunit la pluralité des opinions. Bref, ce livre lui paraîtra une dangereuse fantaisie.

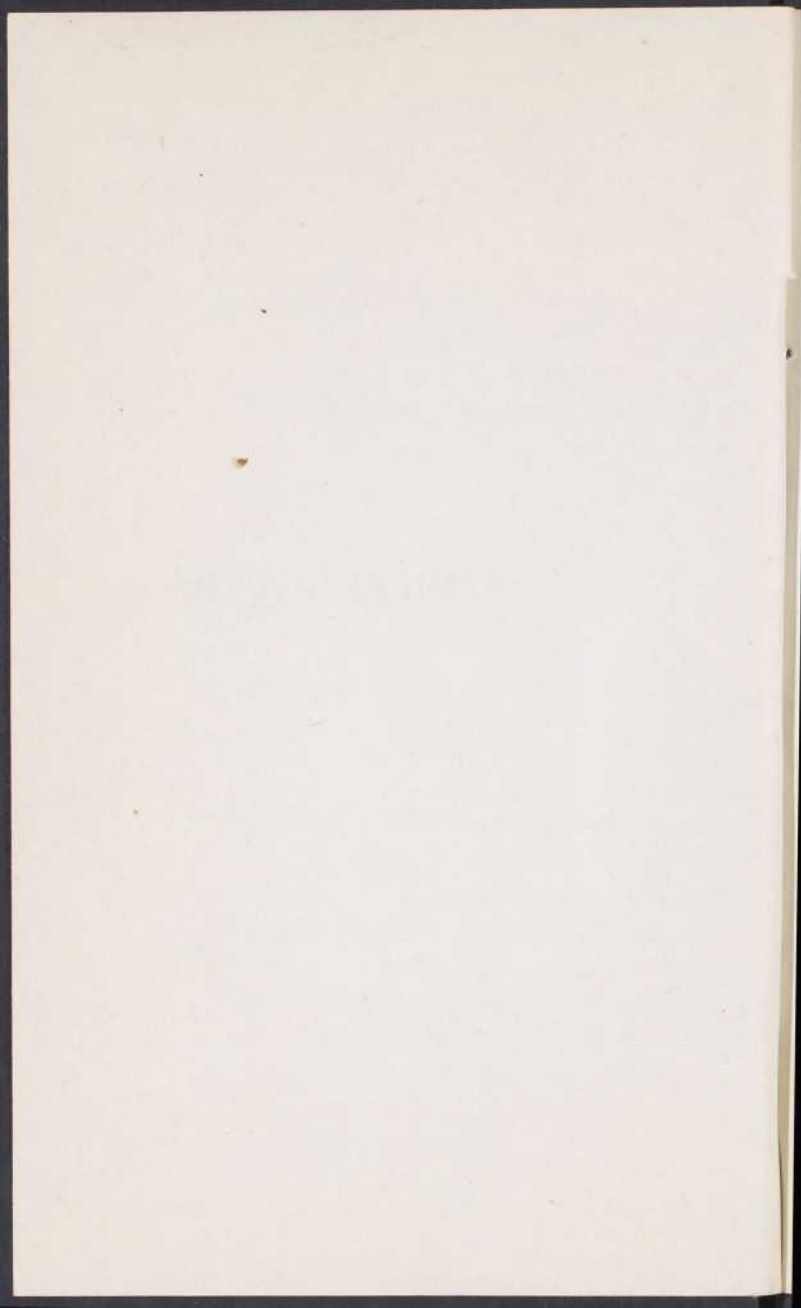
Par contre, toute une partie du public lecteur trouvera peut-être arides et vagues les linéaments de cette histoire. Car le public a soif de précision; il se nourrit de vérités incontestables et le doute scientifique lui est étranger.

Entre science prudente et vulgarisation agréable il fallait choisir; l'auteur n'a pas voulu pencher carrément. Il a tenté la chose difficile: assez de simplification pour intéresser; assez de prudence pour que l'on se rendît compte du peu de certain que nous possédons sur le sujet.

Il sera content s'il atteint son but. Ce but est de révéler aux américains actuels et au public en général combien passionnante est *notre* préhistoire et combien elle vaut qu'on s'y intéresse.

Et si quelque lecteur, point satisfait de ce que nous lui offrons, décide d'aller plus loin et de chercher en des ouvrages plus complets la confirmation ou l'infirmité de notre exposé, même si ensuite il doit mépriser notre ouvrage, nous serons heureux et satisfait.

PREMIÈRE PARTIE



CHAPITRE PREMIER

LA NAISSANCE D'UN MONDE

LE CONTINENT AMÉRICAIN JUSQU'À L'ARRIVÉE DES
PREMIERS HABITANTS

LA FORMATION DU CONTINENT

De toutes les terres du globe, la terre canadienne est celle qui voit la lumière depuis le plus longtemps.

Le globe terrestre roulait dans l'espace immense depuis des milliards d'années, temps bien court dans l'histoire de notre univers; ce n'était alors qu'une boule de matière fluide, de plus en plus pâteuse à mesure que passaient les âges.

Mais cette masse de feu se refroidissait petit à petit; un figement de la matière à la surface, comme caillé le lait dans une jatte. Ça et là apparurent des îlots solides, temporaires encore et qui, se refondant dans le tout, disparaissaient ici tandis que d'autres se reformaient ailleurs.

Enfin la croûte terrestre prit forme; sur elle tombèrent des pluies diluviennes et chaudes qui entraînant le sel répandu partout dans le sol formèrent dans les parties déclives l'océan primitif. Et parmi les rares

terres émergées qui jamais plus ne devaient être recouvertes par les eaux, on sait que se trouvait cette partie de la terre canadienne qui est aujourd'hui la presque île de l'Ungava, portion septentrionale de la province de Québec. C'est ce que les géologues appellent le « bouclier laurentien »; ce furent là les prémices de « la séparation des eaux d'avec la terre sèche ». Aujourd'hui encore, sous une couche d'humus d'une minceur extrême, le géologue et le prospecteur, qui seuls s'intéressent à cette région aride, trouvent immédiatement le roc formé il y a plus de deux milliards d'années et que depuis ce temps usent les intempéries.

Les forces de la nature continuèrent à jouer. A mesure que la croûte se refroidissait, se produisaient des tassements et des renflements; la face terrestre du monde changeait, pour se modifier de nouveau dans une éternelle gestation. Telle portion de continent se haussait, se plissait en longue chaîne de montagnes avec sa couronne de lacs, son réseau de rivières.

Cela se faisait sans à-coups, par un lent travail qui, après de nombreuses variations dont la science a pu établir la séquence, allait former le continent tel qu'il est aujourd'hui mais tel qu'il ne sera plus demain. Car dans ce monde nôtre où rien n'est définitif, cette évolution se poursuit et se poursuivra jusqu'à la fin des temps. Si nous n'avons pas conscience des changements qui s'accomplissent sous nos yeux, c'est que le rythme en est d'une infinie lenteur par rapport à la brièveté de notre vie.

Pourtant! Lorsque tel hameau des côtes britanniques vient à s'écrouler dans la mer; qu'une île nouvelle est

apparue dans la Mer Pacifique; qu'un séisme a abaissé de quelques centimètres le sol de telle province ibérique; que telle rivière a changé son cours; ou même lorsque sous nos yeux les vagues océanes arrachent à une falaise un pan de granit; que dans le lit du fleuve nous ne retrouvons pas le roc qui était là l'an dernier et que la débâcle des glaces a déplacé; que l'inondation en se retirant a laissé une couche de limon sur une vallée missourienne: tous ces événements ne sont que les manifestations grandes ou petites de ces forces irrésistibles qui lentement font et défont le visage de notre globe. Dans cent millions d'années, si quelque incident cosmique n'a pas anéanti notre terre, et s'il nous était donné de l'apercevoir, rien de la géographie coutumière ne nous serait reconnaissable.

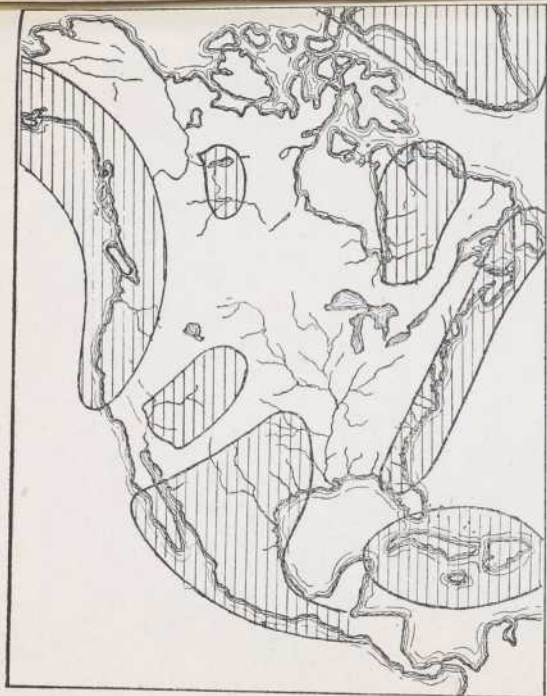
Ainsi donc pendant des âges et des âges la forme des continents se fit et se défit et avec elle celle des mers logées dans les dépressions; les cartes géologiques (vg. pages 16 et 17) nous montrent cela nettement et avec une étonnante certitude. Toutefois, répétons-le: à travers toutes ces variations certaines portions du sol émergé jamais ne se retrouvèrent sous les eaux de la Mer variable. Elles ne s'en modifiaient pas moins en surface. Le sol se ridait en montagnes qui lentement se hissaient, puis plus lentement étaient usées par les vents et les averses; tout comme aujourd'hui, les fleuves creusaient les vallées et construisaient les deltas. Là où de nos jours règne le grand silence des solitudes, les volcans éclataient comme d'énormes abcès; les laves s'infiltraient de la profondeur dans les crevasses creusées par les séismes et les plissements de l'écorce terrestre; ce seraient là plus tard les lourds filons



Le bouclier laurentien.



Le « continent américain »
à l'époque cambrienne, il y a 500.000.000 d'années.



Le « continent américain »
à l'époque ordovicienne — 400.000.000



Le « continent américain »
à l'époque jurassique — 125.000.000

miniers chargés d'or, de cuivre, d'argent, de métaux rares, tous ces trésors que chez nous on vient à peine de découvrir et qui apportent au Québec, à l'Ontario, au Manitoba une fortune si longtemps insoupçonnée.

Du sud de l'Ontario les eaux marines, en se retirant, laissèrent une nouvelle richesse : les mines de sel de Windsor qui sont la preuve irréfutable que Neptune jadis régnait en maître sur ces lieux.

Et c'est ainsi que petit à petit, pendant des millions et des milliards d'années, les forces cosmiques façonnèrent notre terre.

Mais pendant presque tout ce temps cela était nu, vide et brûlant.

A parler ainsi de milliards d'années, notre esprit habitué à mesurer les jours et les heures s'égaré et perd la notion du temps. C'est que pour nous de telles durées ne se peuvent imaginer, pas plus qu'il ne nous est possible de nous figurer les espaces astronomiques où l'unité de distance est « l'année-lumière ». Que sont cent de nos années, maximum de la vie humaine, que sont les quatre cents ans de l'histoire canadienne à côté des billions d'années écoulées depuis qu'est sorti du chaos ce qui devait être notre patrie ?

Essayons pourtant d'une comparaison. Supposez un insecte si petit, si petit, que pour parcourir *un* kilomètre il lui faille une année, douze mois ; et demandez lui de faire, à *cette allure*, VINGT CINQ MILLE fois le tour du monde à l'équateur ! Il lui faudra pour cela *moins* que le temps passé depuis la naissance de la terre laurentienne.

APPARITION DE LA VIE

Nue et vide et brûlante, telle fut pendant longtemps la terre américaine comme toutes les autres terres. Pas le moindre brin d'herbe, pas le plus minuscule insecte. Rien que le bruit des cataractes mugissantes, des pluies diluviennes et chaudes, des vents de tempête.

Et voici le miracle : la VIE.

A quelle époque, après combien de millions d'années, nous n'en savons rien. Mais lorsque les premières empreintes d'êtres vivants furent gravées sur les tablettes du « livre de pierre » où les savants les ont retrouvées, le Québec et le Groënland formaient un seul continent. Au sein des rochers nous retrouvons aujourd'hui, dans les couches les plus anciennes, les traces indélébiles de minuscules mollusques qui vécurent il y a un milliard d'années au moins. Ce qui veut dire que comptant depuis l'apparition de notre terre, la moitié de la vie du Canada s'était déjà écoulée !

Mais à partir de cet événement majeur, les choses vont se précipiter, relativement. Les formes végétales et animales, toutes simples au début, vont se compliquer et se multiplier. Les nouveaux êtres vivants se composeront maintenant de plusieurs cellules au lieu d'une seule ; et leur organisation va devenir de plus en plus complexe.

Ce sont bientôt des éponges et des crustacés, puis des poissons primitifs ; en même temps règnent les fougères grandes comme nos arbres les plus hauts, et des forêts de plantes simples mais plus denses que nos

champs de blé, un déluge de verdure sans cesse renouvelé, dont les générations successives ne meurent que pour faire renaître d'autres générations et d'autres formes qui imperceptiblement tendent à se rapprocher de celles qui nous sont contemporaines.

Mais toute cette surabondante et luxuriantes végétation ne devait pas être perdue pour l'homme. Ces végétaux morts, enfouis dans la terre sous les nouvelles frondaisons, se décomposeront au cours des millénaires : ce sont leurs couches successives qui formeront les dépôts de houille que l'on exploite aujourd'hui par exemple en Nouvelle-Ecosse et en Pennsylvanie ; cette houille qui conditionnait à ce point la civilisation du siècle précédant le nôtre que l'on eût pu à juste titre appeler cette époque l'âge de la houille tout comme l'actuel mériterait d'être nommé l'âge de l'électricité. Tous ces bois enfouis devaient subir de longues transformations pour devenir ici le charbon solide, là le charbon liquide, le pétrole, que l'on va chercher dans les profondeurs de la terre au moyen de puits, le long de la vallée Turner, en Alberta, ou en plus petite quantité dans l'Ontario.

Quant aux espèces animales, de plus en plus elles se différencient et se compliquent. Avec le temps, les descendants de certaines espèces aquatiques se hasardent hors de l'eau, d'abord pour un temps, et ce sont les amphibiens ; puis définitivement. Alors s'établit le long règne des monstrueux reptiles dont les musées nous montrent les formes et même les apparences reconstituées par l'ingéniosité des savants. D'autres animaux dont les bras sont presque des ailes commencent à voler. Et voilà que les siècles font de nou-

velles espèces aux jambes déliées, à la queue de moins en moins utile, au cerveau de plus en plus complexe. Les ancêtres du Chien, de l'Eléphant, du Cheval, du Tigre errent parmi une végétation qui commence à ressembler vraiment à la nôtre.

Si l'on se reporte aux cartes d'histoire géologique dont nous reproduisons quelques-unes, on verra que des terres aujourd'hui séparées communiquaient alors. La plaque nord-américaine, avec ses Laurentides, premières montagnes permanentes du globe, était unie à l'Europe comme elle le sera pendant quelque temps à l'Asie. Mais longtemps avant l'apparition de l'Homme la rupture était un fait accompli ; les deux mondes, l'ancien et le nouveau, ce dernier d'ailleurs plus vieux que le premier, vivront désormais séparés jusqu'à ce qu'ils soient derechef mis en rapport par le génie inventif de l'homme.

Cela permet de comprendre comment il se fait que certaines formes animales, les plus anciennes surtout, aient été communes à toutes les terres, à toutes les parties du monde, puisqu'il n'en est aucune, — sauf peut-être le continent austral encore mal connu, — qui n'ait, à un moment quelconque de son histoire, eu contact avec les autres. Les restes des gigantesques lézards de l'époque secondaire, brontosaures, dinosaures, etc..., se rencontrent en des points aussi éloignés que les Etats-Unis et la Nouvelle-Zélande.

Mais à partir du moment où le continent américain se sépare de l'ancien, sa faune devient particulière. Pendant longtemps encore on y trouvera comme en Europe le Tigre à dents de sabre, le Mammouth, l'ancêtre du Cheval, celui du Chameau. Certaines de ces

espèces seront encore représentées quand l'homme viendra prendre possession de ce nouveau domaine; mais plusieurs d'entre elles ne survivront pas et seront dès longtemps disparues quand arriveront les Européens. En retour l'Amérique seule aura le llama, le dindon, le colibri, le vicuna, le bœuf musqué, la mouffette, l'opossum, le caribou, l'alpaca, le raton-laveur ou racoune, le rat-musqué, le jaguar, le puma, le cobaye, le chinchilla et nombre d'autres espèces¹; soit qu'elles soient apparues sur notre sol; ou que, pour quelques-unes, elles aient disparu ailleurs quand elles survivaient sur notre terre.

Ces disparitions n'ont rien d'extraordinaire. On croit généralement que le buffalo ou bison serait propre au Canada où après avoir failli disparaître il est en voie de se remultiplier; pourtant il n'y a pas quatre cents ans que les derniers bisons d'Europe se sont éteints. Quant au castor, cet industrieux animal dont on a fait le symbole même du peuple canadien-français, non seulement il existe encore en Asie, mais il en existerait encore, il en existait du moins récemment une colonie en France, sur le Rhône. A Paris même,

¹ Pour ne pas alourdir le texte, nous donnons ici une liste des principales choses que l'Amérique a données au monde.

Parmi les ANIMAUX UTILES: l'alpaca, le vicuna et le llama, qui fournissent les laines les plus belles qui soient; le dernier de ces animaux est encore utilisé comme bête de somme. Le chinchilla, l'ondatra plus connu sous le nom de rat-musqué, le raton-laveur ou racoune, l'opossum, la mouffette, donnent des fourrures précieuses. La cochenille est utilisée en teinturerie. Le cobaye, plus que tout autre animal, sert quotidiennement la science. Le dindon, roi des banquets américains, où peuvent prendre place aussi le caribou, l'orignal, qui est l'élan d'Amérique, l'ovibos, le mouflon des Rocheuses, le cabiai, l'agouti; quant au pécarî, fort mangeable, il est surtout estimé par les gantiers.

D'autres animaux curieux appartiennent en propre aux Amériques. Citons entre autres parmi les oiseaux: l'ara, le condor, le nandou (ou au-

une petite rivière, aujourd'hui souterraine en grande partie, porte encore le nom de Bièvre; or « bièvre » est le vieux nom du castor qui barrait cette rivière de ses chaussées au Moyen âge.

APPARITION DE L'HOMME

C'est il y a un demi million d'années à peine qu'apparaît enfin sous le soleil le « roi de la création » : l'Homme.

On ne sait encore exactement où vécurent les premiers représentants de notre espèce; il semble de plus en plus probable que ce fut en Asie, quelque part du côté des hauts plateaux du centre. Ce qui est absolument certain, c'est que le berceau de l'humanité ne fut pas l'Amérique. Car le « nouveau monde » devra attendre encore bien longtemps avant de connaître la présence des humains. On sait aujourd'hui de façon certaine que pas plus de vingt mille ans ne se sont écoulés depuis son apparition sur notre continent.

truche d'Amérique) et surtout ce chef-d'œuvre de la gent ailée: le *colibri*. Comme quadrupèdes l'*aï* ou paresseux, le *couguar*, le *jaguar*, le *puma*, le *coyote*, le *fourmilier*, le *tatou*, l'*ocelot*. Des serpents, dont le *crotale* ou serpent à sonnettes, et l'étonnant *anaconda*.

De nombreux VÉGÉTAUX UTILES dont: l'*pacajou*, le *bois de rose* et nombre d'autres bois précieux. Le *sisal*, de plus en plus important en corderie. Le *caoutchouc*. Le *sapotillier*, qui fournit la gomme à mâcher. L'universel *tabac*. La *vanille*. La médecine en a tiré la *salsepareille*, l'*ipéca*, la quinine, extraite du *cinchona*, la cocaïne, que fournit le *coca*.

Nous devons enfin à l'Amérique la *tomate*, l'*ananas*, la *pomme de terre*, la *patate douce*, les *haricots*, le *maïs*, le *cacao* et par conséquent le chocolat: le *tapioca* extrait du manioc, l'*avocat*, la *goyave*, le *maté*, l'*okra*, les plus estimés des *piments*, les noix *pacanes* et du *Brésil*, la *fève de Lima*, le *sucre d'érable*, etc...

Les premiers hommes dont la science ait retrouvé les restes étaient des êtres bien primitifs et dont la vie ressemblait étrangement à celle des bêtes; mais leur intelligence déjà les mettait au-dessus de la brute. Et bientôt ils se fabriquèrent des outils, premier signe de leur génie.

Le sablier du temps coulait toujours. La race des hommes « croissait et se multipliait comme les étoiles du ciel et comme les grains de sable des rivages ».

Par groupes, ils se répandirent toujours plus loin sur les terres inconnues, luttant obscurément contre le froid, les bêtes et la nature même. Ils suivaient le gibier dont la chair les nourrissait et dont la fourrure, puis le cuir, leur servait de vêtement. Ils marchaient pour échapper à la faim ou parfois à d'autres hommes ennemis. Toujours plus loin ils s'avançaient sur les terres vierges.

Et voilà qu'un jour, certains d'entre eux durent s'arrêter; ils s'étaient heurtés à la barrière de l'Océan.

Jusque-là, ils avaient pris possession du vieux monde. L'Asie, l'Europe, l'Afrique, étaient désormais à eux. Mais ayant « du monde atteint les bornes », leurs yeux qui fouillaient l'horizon ne virent plus que le ciel inaccessible et l'eau qu'ils ne savaient encore conquérir. Ils ne songèrent point à passer outre. Nulle part.

Pendant longtemps l'homme vécut ainsi près de la mer comme il vivait près des grands fleuves, insurmontables obstacles; car il ignorait l'art de se laisser porter par les flots; jusqu'à ce que l'intelligence, qu'il avait reçue en don, fit inventer à quelque fils des hommes, plus téméraire, la première embarcation.

Sans doute l'idée lui vint-elle d'avoir constaté qu'un arbre flottant le pouvait porter. Il lui suffit d'assembler plusieurs troncs d'arbres dépouillés de leurs branches, et il eut un radeau. Il en prit un plus gros, le creusa longuement au moyen de ses misérables outils de pierre et il eut la première pirogue.

Certes il ne se fut jamais risqué bien loin et les lacs et les rivières durent pendant longtemps suffire à son esprit d'aventure. Aussi bien, pourquoi se fut-il lancé sur la mer océane qui ne lui offrait rien, sauf... Sauf en un point.

Les tribus asiatiques arrivées au nord-est de l'Asie, aux confins des terres, avaient été arrêtées par les flots glacés de l'océan Arctique. Mais campés sur les rives du détroit qui s'appellera plus tard de Behring, ces ancêtres des mongols pouvaient voir, par les jours clairs, deux îles jumelles, les Diomèdes, à quinze milles peut-être,¹ et au delà, à distance égale, un nuage plus étendu et constant en quoi leurs yeux exercés surent reconnaître une terre ferme, la Grande Terre, l'Amérique.

Sans doute fallut-il quelque temps avant qu'une tribu se décidât à venir établir ses pauvres pénates sur ce continent étranger.

Car vers cette époque le monde subissait une fois de plus une période de ce froid intense qui rendait difficilement habitables les régions septentrionales. Pendant ces « glaciations », le climat terrestre deve-

¹ Il semble qu'à cette époque lointaine le niveau de l'océan, plus bas, ait fait encore moins large le détroit qui ne mesure aujourd'hui qu'une cinquantaine de milles.

nait rigoureux; d'immenses calottes neigeuses recouvraient les régions nordiques et des glaciers se formaient sur des contrées aujourd'hui tempérées. Pour



Extension sur l'Amérique du nord de la plus récente des grandes glaciations, 50,000 ans avant l'ère chrétienne.

ce qui est de notre continent, une couche de glace de quinze mille pieds d'épaisseur couvrait tout le Canada et descendait dans l'est jusqu'à l'île de Manhattan. Mais, chose curieuse, le seul Alaska restait indemne.

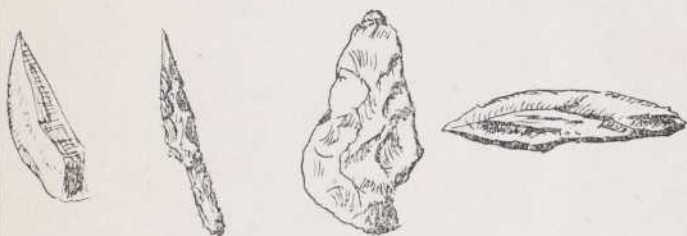
Même si des humains eussent pris pied sur le continent américain avant la dernière de ces crises climatoriales, ils n'eussent pu pénétrer dans l'intérieur. Or nous savons qu'entre l'avant-dernière et la dernière des grandes glaciations l'homme ne venait que d'apparaître. Quand les névés de la dernière fondirent, il y a une trentaine de mille ans, la porte fut enfin ouverte.

ÉTAT DE L'HUMANITÉ À CETTE ÉPOQUE

Si à ce moment l'Amérique était encore vide, l'Europe et surtout l'Asie, berceau du genre humain, avaient vu les hommes se répandre peu à peu sur leurs vastes territoires et donner en même temps naissance à la civilisation. Mais il est bien évident que le niveau de culture n'était point partout égal.

Au cours des millénaires, l'homme avait inventé les outils qui prouvaient son génie et que la science a retrouvés depuis à côté des ossements qui nous permettent de connaître l'apparence même de l'homme préhistorique ainsi que les caractéristiques des différentes races qui successivement régnèrent sur la nature. Au début, il s'était contenté de ramasser dans les ruisseaux des éclats de silex dont il se servait comme grattoirs, comme poinçons, et surtout comme

haches pour se défendre contre les bêtes, et sans doute, hélas! contre d'autres hommes. Puis il s'était avisé que ces outils grossiers pouvaient être améliorés par le travail. Et après l'âge de la pierre brute, ce fut celui de la pierre éclatée où, en frappant les éclats de pierre suivant certaines directions, l'homme se fabriquait des outils meilleurs. Il sut utiliser aussi les os des animaux pour différents usages domestiques. Puis il s'appliqua à faire mieux encore; et ce fut



Outils de silex éclaté.

l'âge de la pierre polie. Mais il ne connaissait point encore les métaux et l'art de les modeler par la fusion au feu.

Or tandis que certaines tribus restaient encore sauvages et primitives, d'autres atteignaient un niveau supérieur; dans le Turkestan et la Mésopotamie s'étaient fondées de véritables cités où l'on connaissait la poterie, le tissage et surtout — découverte majeure — depuis peu, l'agriculture, qui fixe l'homme au sol et lui donne, en même temps que la permanence, les loisirs et le goût d'améliorer sa vie domestique.

A la périphérie du monde habité, près des mers frontières, Atlantique ou Pacifique, les tribus primitives étaient encore à un niveau culturel très bas. Et celles qui allaient conquérir le nouveau continent ne pouvaient lui apporter que ce qu'elles possédaient : bien peu de chose.

Les habitants de la péninsule des Tchouktches, extrême pointe orientale de l'Asie, face à la mer de Behring et à l'Alaska, étaient des mongoloïdes, ancêtres des mongols actuels. Ils avaient, comme nos Chinois d'aujourd'hui, les yeux bridés, le nez court, les cheveux droits et noirs, les pommettes saillantes, la peau jaunâtre.

L'HOMME PREND POSSESSION DE L'AMÉRIQUE

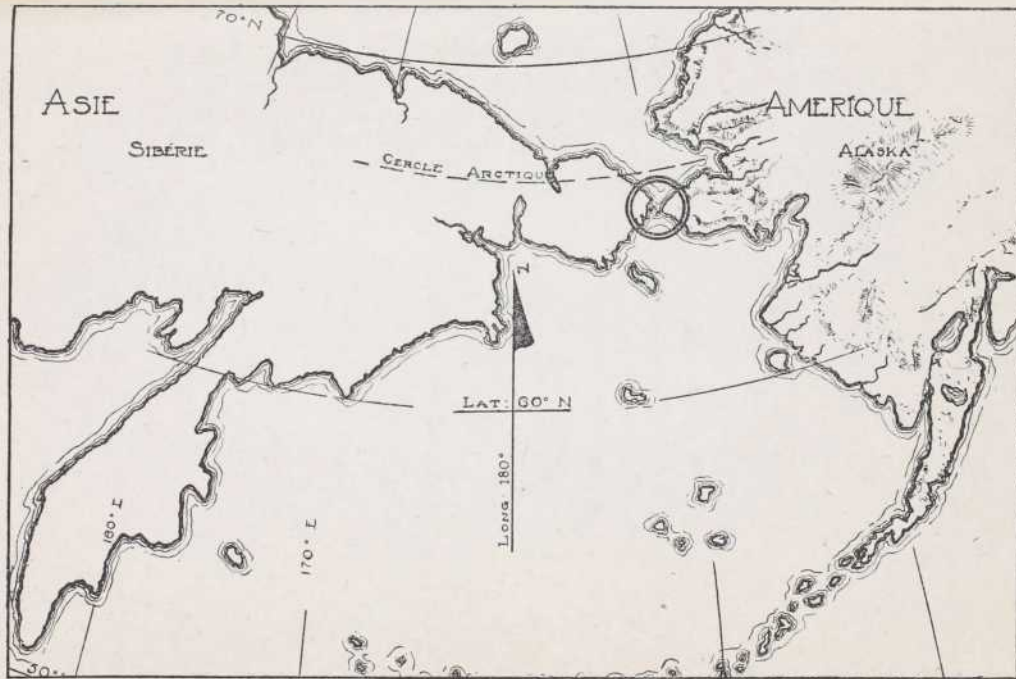
Un jour, un téméraire entre les téméraires prit son canot et partit à travers le détroit vers ce nuage, tout là-bas, en quoi il reconnaissait une terre inconnue de lui et des siens. Franchissant d'abord le bras de mer, entre l'Asie et la première des îles Diomèdes, il y fit escale ; puis il traversa les quelques autres milles qui le séparaient de la grande côte. Il y mit le pied ; et, sans aucune cérémonie, sans déployer de bannière ni faire de harangue, prit effectivement possession de ce continent inconnu et vierge, au nom de l'humanité.

En autant que la science a pu deviner et reconstituer par la logique l'histoire du monde, cette découverte de l'Amérique dut avoir lieu il y a quelque trente ou quarante mille ans. Nous savons que les nouveaux

Américains ne purent aller bien loin; les glaces de cet âge leur offraient une infranchissable barrière.

Cette découverte fut, des trois découvertes de l'Amérique — celle-ci, celle de Leif Erikson en l'an mille, et celle de Colomb, en 1492 — la plus importante et la plus grosse de conséquences pour l'espèce humaine. Car mettant de côté l'expédition des Northmans qui n'eût pas de suite, si celle de l'Amiral apporta au nouveau monde la civilisation européenne en retour de richesses inouïes, les pauvres sauvages mongoliens, eux, tout misérables qu'ils étaient, venaient peupler cet immense continent jusque-là inhabité. Leurs descendants allaient remplir ces vastitudes désertes; bien plus, leurs arrière-neveux y créeraient, dans un lointain avenir, des civilisations autonomes et admirables: celles des Mayas au Yucatan, des Toltèques au Mexique; et, pour ce qui est de l'Amérique du Sud, celle des Quichuas — les Incas, — au Pérou. Ces noms valent que nous les retenions. Ils sont à nous, Américains, de par la communauté du sol que nous habitons.

C'est bien par le détroit de Behring que se fit cette pénétration première; et la plupart des savants n'admettent qu'une origine pour tous les « Indiens ». Si jamais, quelques groupes arrivèrent sur le sol d'Amérique par d'autres voies, ce ne dut jamais être qu'une voie d'exception dont l'usage même est encore à démontrer. Et l'abord nordique était assurément de beaucoup le plus facile. Encore aujourd'hui, sur des embarcations à peu près semblables à celles de cette époque si lointaine, les riverains du détroit de Behring effectuent couramment, par beau temps, la traversée d'un continent à l'autre.



La porte de l'Amérique.

Ce que les premiers chasseurs de fourrures aperçurent du nouveau monde ne leur offrait rien de paradisiaque : des falaises abruptes et inhospitalières au pied baignant dans les flots ; des montagnes farouches aux cîmes coiffées de neiges éternelles et aux flancs couverts de glaciers. Mais ces premiers pères de nos indigènes quittaient une terre non moins ingrate ; et par comparaison la côte d'Alaska dut leur paraître presque amène.

Sur cette côte, ils installèrent leurs mauvaises huttes de pierre et de peaux. Et tout comme ils avaient fait sur la côte asiatique, ils se remirent à leur tâche quotidienne, qui était de chasser le phoque et le loup marin... de vivre.

CHAPITRE II

LA NAISSANCE D'UN PEUPLE

LE PEUPEMENT DE L'AMÉRIQUE JUSQU'À L'INVENTION DE L'AGRICULTURE

Entre le moment où les familles sibériennes établies à demeure sur la rive américaine du détroit de Behring se répandirent vers l'est, et le début de notre ère, le monde vit passer une douzaine de mille ans, peut-être plus.

Or de ces douze mille ans et des hommes dont les générations vécurent sur cet avant-poste de notre continent, nous ne connaissons avec certitude que bien peu de chose. Nous savons que pour eux comme pour toute la race humaine, le quotidien était fait d'une part de douleur et d'une part de joie; mais ignorant leur environnement, il nous est difficile de nous figurer quels étaient leurs gestes coutumiers, leurs jeux et leurs croyances, de quoi étaient faits leurs soucis et leurs satisfactions.

Cela peut paraître extraordinaire à qui songera que nous possédons par le menu la vie des anciens Egyptiens, par exemple; et que le grand archéologue Maspero a pu décrire, avec certitude, la journée d'un habitant de Thèbes quatorze cents ans avant le Christ.

Depuis quelques années, on exhume, de la poussière accumulée par les siècles et des ruines accumulées par les hommes, des détails intimes sur des peuples plus anciens encore, situés à l'aurore d'une civilisation dont les bornes reculent chaque année davantage.

Si nous sommes moins renseignés sur les premiers Américains, c'est que, pour reconstruire l'histoire, le savant a besoin de matériaux. A la tradition orale, il demande des thèmes; aux textes écrits et aux dessins, des précisions; aux objets matériels les plus humbles, des renseignements sur les besoins et les habitudes; enfin les ossements même de l'homme et des animaux lui enseignent quelle était leur forme respective, la nature de leurs relations et jusqu'aux maladies dont ils souffraient. On en est rendu, en Europe, à étudier les mœurs de tribus qui vécurent, en Chypre nommément, près de quarante siècles avant notre ère. Ailleurs on a déterré de véritables archives qui dormaient sous la poudre depuis quatre mille cinq cents ans.

Or, après tant d'années, la tradition indienne est bien vague et bien infidèle; elle n'est la plupart du temps qu'un grossier écheveau de croyances mythologiques enfantines où l'on commence à peine à démêler quelques fils conducteurs. L'écriture? Elle ne fut connue que des seuls Mexicains et peu avant l'ère chrétienne; pour comble, les conquérants européens, dans leur ardeur apostolique, détruisirent systématiquement ces livres « païens ». Les dessins et les sculptures? Mexique et Pérou mis à part, on ne recueille dans toute l'Amérique que des croquis maladroits, à peu près indéchiffrables, apparemment sans importance et pour la plupart récents.

Par bonheur, cependant, ici comme ailleurs dans le monde, en creusant patiemment le sol on a exhumé des armes de pierre, des débris de paniers, des éclats de poterie, voire des instruments de musique et des jouets dont se servaient les anciens Américains. On a mis à jour leurs ossements; et, à côté de leurs restes fossilisés, ceux des animaux dont ils faisaient leur proie. Pièce à pièce, la science a commencé de reconstituer le cadre où vivaient les anciens et premiers habitants de notre continent. Mais c'est à peine encore si l'on a touché la surface. Et c'est là un immense casse-tête dont on n'a retrouvé, et surtout mis en place, que bien peu de morceaux.

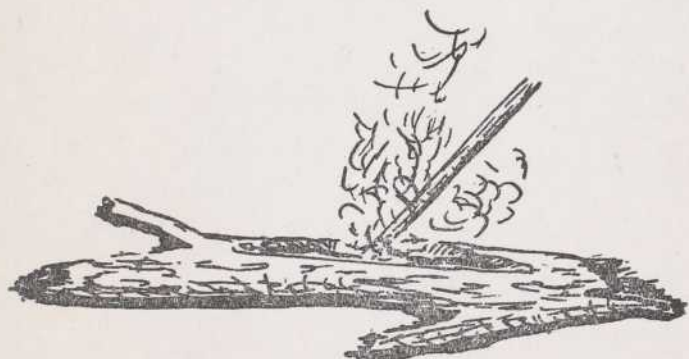
* * *

Ainsi donc, un jour du lointain, du très lointain passé, quelque Asiatique affamé, fugitif, ou simplement aventureux, passa avec les siens de la terre sibérienne à la terre d'Alaska qui jamais jusque-là n'avait connu l'homme. Il arriva par la voie des eaux, en un canot d'écorce ou de peaux, franchissant à force de pagaie l'orageux détroit. Cette traversée, il la pouvait aussi faire à pied, sur la glace, à la poursuite des animaux dont il voulait la chair et la fourrure; car encore de nos jours, ces deux voies sont empruntées par les indigènes des deux rives du détroit.

Les gens qui suivirent ce chemin, les « Mongoloïdes », ne ressemblaient exactement ni à nos actuels Indiens, ni aux Sibériens et aux Chinois d'aujourd'hui pourtant tous de même souche. Cela nous le savons. Mais de même nous pouvons tenir pour certain qu'ils étaient plutôt trapus et de peau jaunâtre. Leurs cheveux étaient noirs, longs et droits, la barbe très rare, les

yeux assez éloignés, les pommettes saillantes. Une particularité bizarre devait se trouver chez eux comme elle se trouve chez la plupart des Mongoliens et des Indiens : la tache dite « mongolique », plaque sombre visible dans le dos pendant l'enfance mais dont on a certes exagéré singulièrement l'importance et la constance.

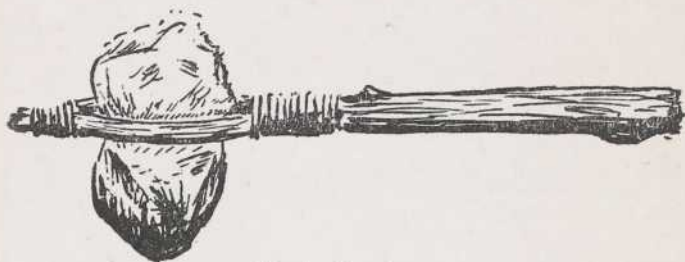
Ils apportaient avec eux dans leur nouveau domaine toute leur pauvre richesse et ce que l'intelligence humaine leur avait donné de plus miraculeux : l'art d'allumer le feu en frottant deux branches l'une contre l'autre ; celui de fabriquer des outils d'os et de pierre et des armes avec les morceaux tranchants des cail-



Moyen primitif d'allumer le feu.

loux. Dans leurs mains, ces éclats devenaient de grossières pointes de harpon et de sagaie, des racloirs, des couteaux et des haches. Pour lancer plus loin et plus fortement le javelot, ils utilisaient le lance-javelot, (propulseur, atlatl, spear-thrower), sorte de bâton

court à crochet terminal dans lequel on engageait le bout de l'arme de jet. Outre les outils de silex, ils savaient travailler les os et les arêtes de leurs victimes ; ils s'en façonnaient des poinçons, des alènes, des hameçons. Ils savaient aussi nouer des filets et tresser des paniers encore que grossiers.



Hache de pierre.

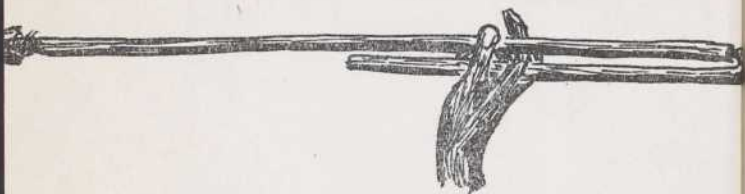
Et parfois, hanté par l'idée artistique qui se retrouve toujours chez l'homme, l'un d'entre eux gravait sur un bois d'élan ou une défense de morse des lignes plaisantes à l'œil.

Leurs habitations étaient de mauvaises huttes ouvertes d'une porte basse et d'un trou dans le haut pour laisser passer la fumée du foyer allumé sur des pierres. On commençait par creuser une fosse circulaire et peu profonde sur laquelle on élevait un mur bas. On fermait le tout par un toit de terre mêlée de pierraille soutenu par une armature faite de côtes et de mâchoires de baleine dont l'arc leur permettait d'édifier la seule voûte que jamais connut l'Amérique.

Et pour compagnon ils avaient, déjà, le chien. Le chien, premier des animaux domestiqués et qui servait surtout à la chasse ; quand pêche et chasse faisaient

défaut, pendant la longue nuit arctique illuminée des seules aurores boréales, où l'on vivait dans la hutte éclairée et chauffée à l'huile de phoque ou de baleine, le chien à son tour servait de nourriture à ses maîtres.

La terre dont ils prenaient possession sortait à peine d'un hiver rigoureux qui avait duré quelque quinze mille ans et pendant lequel la moitié du monde avait été écrasée sous des montagnes de glace et de neige; mais lentement s'adoucissait le climat et reculait le domaine du froid.



L'« atlatl », ou propulseur, ou lance-javelot.

Et ayant appris le chemin, les hommes désormais passaient couramment de l'Amérique à l'Asie, de l'Asie à l'Amérique.

Or à mesure que se dégageaient les vallées et que se multipliaient les familles de néo-Américains installés sur la rive de Behring, l'homme petit à petit osa pousser plus avant le long de la côte la moins farouche, celle de l'Océan Arctique.

D'autres en même temps colonisaient les îles Aléoutiennes, au sud, très probablement de l'est à l'ouest; et non pas comme certains le soutenaient naguère, d'Asie en Amérique. Ils ne durent pas aller bien loin le long de l'inhospitalière côte Pacifique où partout ce ne sont

que massifs plongeant abruptement dans la mer et fjords bloqués de glaces. Vers l'intérieur, la route était barrée par une chaîne de montagnes et des marécages plus impénétrables encore. D'ailleurs pourquoi se fussent-ils éloignés de la mer nourricière d'où ils tiraient leur subsistance; tandis que le long du rivage septentrional, face à la Mer Polaire, l'indigène retrouvait les conditions de vie auxquelles il était accoutumé.

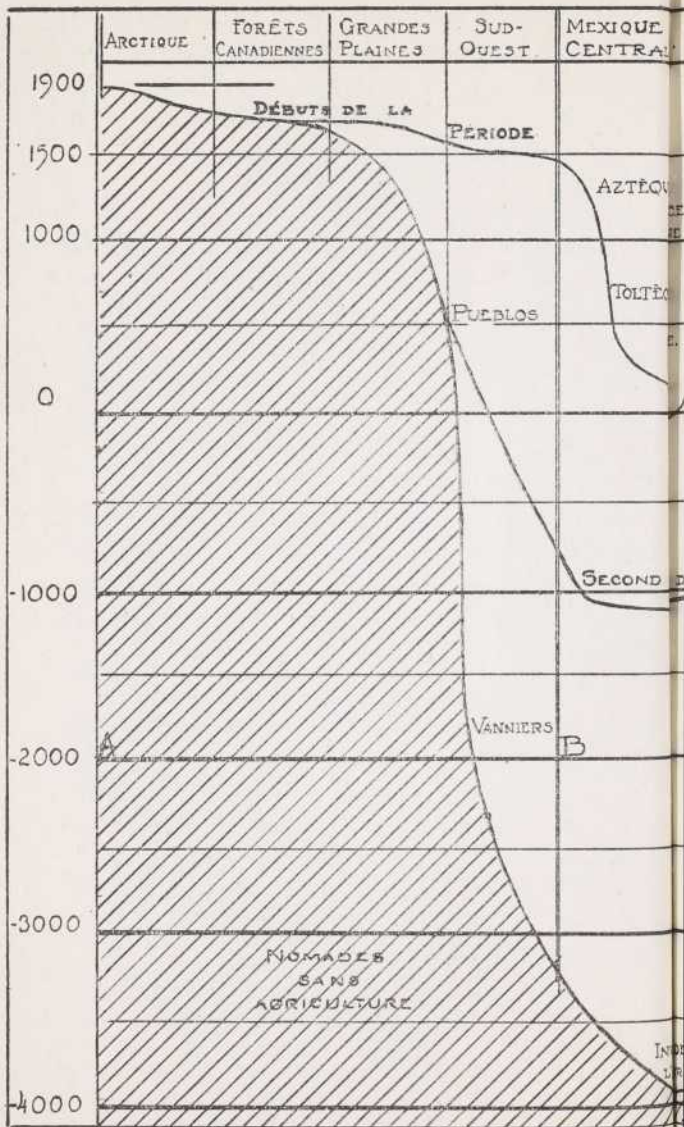
C'est en gagnant peu à peu, chaque groupe de pêcheurs avançant un peu plus loin, qu'ils finirent par atteindre le delta du grand fleuve Mackenzie dont les bouches multiples s'ouvrent sur l'océan. Peut-être quelques groupes parvinrent-ils aussi à toucher la même région en suivant la vallée du Yukon puis les passes des montagnes; mais cela est plus douteux¹.

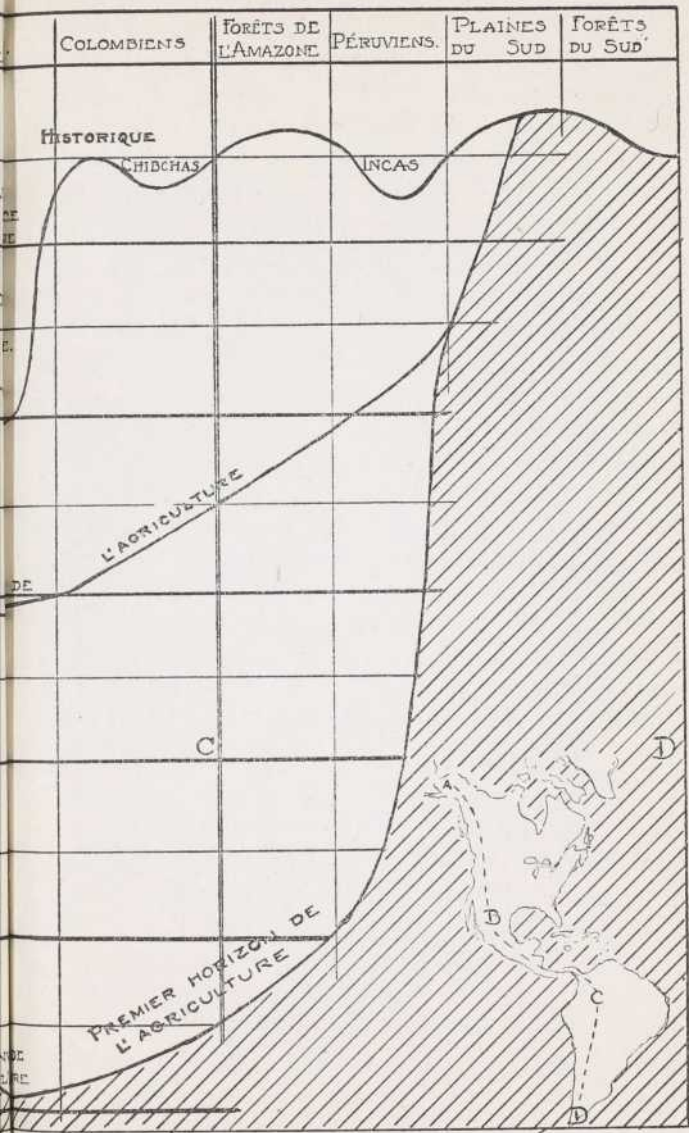
Quoi qu'il en soit, la région nouvelle et différente où ils débouchèrent allait changer leur destinée et jusqu'aux mœurs de leurs descendants. Pour cela il suffit de la rencontre d'un animal: le caribou.

Vivant de la mer, dépendant de sa faune pour le vivre, le vêtement, le luminaire, les premiers Américains ne la quittaient point; et toute leur faculté d'invention était tournée vers elle. Cela leur permettait une vie relativement stable dans des établissements presque permanents qu'ils quittaient l'été pour suivre les déplacements du gibier marin; revenant s'y terrer pendant l'interminable hiver où ne vivait que le vent rageur.

Or le renne d'Amérique était une proie plus facile, dont la poursuite ne comportait pas les risques ter-

¹ Certains voient cependant dans la côte Pacifique le chemin de descente vers le Sud.





ribles de la navigation en de frêles canots sur une mer hérissée de glaces flottantes; mais cette proie était en même temps plus mobile. Car non seulement elle pouvait fuir le chasseur pendant des jours, mais encore les troupeaux changeaient de lieu selon l'état des pâturages.

Quand les tribus décidèrent de s'attacher à sa poursuite, elles durent abandonner leurs huttes pour des tentes pointues de peau ou d'écorce, les « tipis » que nos réserves indiennes nous ont rendues familières, et que connaissaient les habitants de l'Asie; ces tentes, on les pouvait monter et démonter, on les pouvait même abandonner tout simplement au besoin puisque, pour les reconstruire, il suffisait de trouver l'été, des bouleaux, l'hiver, les animaux même dont ils recherchaient la chair. Oubliant leurs hameçons d'os, désormais inutiles, ils soignèrent leurs javelots et leurs haches, faute de connaître encore l'arc et les flèches que l'Amérique ne posséderait que plus tard. Et tournant résolument le dos à la mer, remontant la vallée du Mackenzie, ils débouchèrent dans la vaste plaine qui s'étend entre les Rocheuses et la Baie d'Hudson.

Certains, restés fidèles à l'océan, continueront leur extension vers l'est; passant d'île en île dans l'archipel Arctique, ils suivront une route qui à la longue conduira leurs descendants jusqu'au Groënland. Ils n'y arriveront que tard, si tard que certains archéologues ont cru devoir assigner pour le peuplement du Groënland une époque relativement récente.

Quoi qu'il en soit, il ne faudrait pas voir dans nos actuels esquimaux, les « Innuits », les descendants

directs des premiers Américains. L'invasion de l'Amérique ne fut pas un fait brutal et momentané; mais bien une infusion continue d'humanité qui se poursuit encore de nos jours. C'est par vagues successives que les nouveaux venus se répandront, chaque fois chassant devant eux ceux qui les avaient précédés. Et c'est cela qui explique les variations étonnantes que nous rencontrerons dans les différents niveaux culturels.

De proche en proche, les hommes de la mer devenus terriens s'étendirent vers le sud où, sans qu'il le soupçonnassent, s'ouvrait devant eux un immense continent, ou plutôt deux continents reliés par un isthme mince.

* * *

Qu'était ce domaine où ils entraient vers une époque qui se place autour de dix mille ans avant notre ère?

Après les lentes transformations des âges géologiques, l'Amérique avait pris une forme qui ne diffère qu'insensiblement de celle que nous lui connaissons.

Jusque-là seules les bêtes y avaient erré. Elles y étaient venues, nous le savons, fort longtemps auparavant, aux époques reculées où Amérique et Europe étaient soudées au niveau du Groënland, ou avant que le détroit de Behring ne se soit creusé entre l'Asie et l'Amérique. Depuis lors des espèces s'étaient éteintes tandis que d'autres avaient survécu et s'étaient modifiées. Dans les régions tropicales se trouvaient, nous l'avons vu, des animaux utiles ou non à l'homme et inconnus de l'Europe: le dindon, le pécarri, le tamanoir,

le boa, le tatou; sur les hauteurs des Andes, le cobaye, le llama, le vicuna, l'alpaca; dans les plaines nord-américaines, le coyote; au nord, le bœuf musqué, le caribou. Il y avait aussi en abondance un animal, insignifiant de nos jours: l'aï ou « paresseux », mais dont certaines variétés énormes occupaient alors une place importante dans la faune proprement américaine. Dans des régions diverses où ils n'existent plus qu'à l'état de fossiles, — en quoi ils ont rejoint les dinosaures dès longtemps disparus, — erraient l'effroyable tigre aux dents de sabre, l'écrasant mastodonte, le mammoth velu, d'autres espèces, tels ces gros rongeurs qui tenaient à la fois du rat et du castor; d'autres encore, dont plusieurs ont été effacées de la surface de la terre.

Il en existait que l'Amérique devait perdre par la suite tandis qu'elles seraient conservées ailleurs; car il y eut sur nos terres d'innombrables antilopes, des rhinocéros, des éléphants, des chameaux petits et dont la forme grêle les apparentait au llama, d'autres chameaux d'une grande espèce, et deux variétés de cheval.

Si nous revenons sur ce sujet, c'est que la perte de ces derniers animaux devait avoir pour l'avenir des peuples néo-Américains une extraordinaire importance. Car on pourrait être plus frappé de ce qui manquait à l'Amérique que de ce dont elle était pourvue. En effet, sauf, en Amérique méridionale, le faible et capricieux llama, il ne se trouvait sur notre continent, lorsque l'homme se fut répandu et se fut engagé sur le chemin de la civilisation, aucune espèce qui put servir de bête de somme ou de bête de trait. Et c'est

sans doute ce manque qui les empêcha de jamais trouver la plus précieuse peut-être de toutes les inventions après le feu et les métaux : nous voulons parler de la roue. De sorte que, en dernière analyse, là pourrait bien être la raison majeure pour laquelle les aborigènes américains, désavantagés, ne purent jamais malgré leur intelligence point inférieure, égaliser en développement matériel l'Asie, mère des hommes, et l'Europe, mère de notre culture.

Il ne faudrait pas croire cependant que ces sauvages, encore loin de ce que seront leurs prestigieux descendants de l'Amérique Centrale et même de l'est du Nord Amérique, où fleurira la grande Confédération Iroquoise, que ces sauvages, disons-nous, aient été à ce moment lointain dépassés de beaucoup par les hommes d'Europe. A cette époque, soit vers l'an neuf mille avant le Christ, les régions aujourd'hui les plus civilisées de l'Europe étaient occupées par des peuples dont les œuvres d'art étaient les mégalithes, ces pierres énormes et brutes que l'on appelle aujourd'hui menhirs et dolmens. Mais déjà l'Asie orientale battait la marche et c'est environ ce temps, sans doute, que les peuples de l'Afghanistan et de la Mésopotamie commencèrent à sortir de la barbarie commune.

* * *

A mesure que se multiplièrent les hommes sur le sol américain, ils descendirent plus loin vers le sud. Dès longtemps ils avaient oublié leur pays d'origine et déjà leur type physique avait quelque peu évolué sous l'influence d'un climat et d'un environnement nouveaux. De cette origine ils gardaient cependant des

traces dans leur folk-lore, traces que l'on peut encore retrouver aujourd'hui mais combien pâlies.

Rien ne pouvait plus arrêter leur expansion maintenant qu'ils étaient sortis de la région froide. Suivant le versant est des Rocheuses, ils débouchèrent dans les grandes plaines de l'ouest canadien, dans les grasses prairies où le gibier foisonnait; ils descendirent plus bas, vers le bassin du Mississipi, et peu à peu quittèrent ainsi le domaine du caribou pour celui du bison et du bœuf musqué.

La race s'affinait quelque peu sous le soleil nouveau qui les baignait d'une lumière plus constante et plus clémente. Et toujours plus bas ils s'en furent en se multipliant, tandis que la terre s'ouvrait devant eux, vierge et accueillante. Le haut plateau du Mexique subit leur pacifique conquête. Puis l'étroit couloir de l'Amérique centrale; mais voilà qu'un nouveau continent s'offrit à leur empire. Alors, tandis que certaines tribus toujours poussées dans le dos par les nouveaux arrivants, s'étaient étalées sur le Vénézuéla, le Brésil, d'autres continuaient à essaimer en descendant; jusqu'à ce que, enfin, leur postérité atteignit le point extrême, la Terre-de-Feu. En un millier d'années ou deux, plus ou moins, l'homme avait pris possession du dernier grand lot de l'héritage d'Adam.

Tout cela leur avait été facile. Personne ne s'était rencontré pour leur interdire ces immenses régions que leurs fils ne laissaient que pour en découvrir de plus plantureuses encore. Sans attache avec le sol, encore nomades dans toute l'acception du terme, ils ne se servaient point de leurs armes pour disputer à quelqu'un un espace qui suffisait à tous; leurs lances

ne frappaient jamais que les animaux dont ils se nourrissaient et dont bien peu présentaient pour eux quelque danger.



Le peuplement de l'Amérique.

Maintenant que la période froide prenait fin, les glaciers en fondant ouvraient les passes des montagnes. Et c'est ainsi que des groupes purent se glisser dans les failles de cette longue barrière qui court de la mer Arctique jusqu'au Cap Horn; la chaîne continue des Rocheuses et des Andes. Ils atteignirent ainsi la mer occidentale, le Pacifique; les uns en suivant la vallée de la rivière Fraser et de la Columbia s'installèrent sur ce qui est aujourd'hui la Colombie Britannique; d'autres sur les rives ensoleillées de la Californie. Plus bas, passant de la côte vénézuélienne, ils poussèrent d'île en île jusqu'à peupler l'Archipel des Caraïbes, les Antilles. Et bouclant la boucle, ils touchèrent ainsi la Floride.

Tout au nord, les prédécesseurs des Esquimaux parvenaient jusqu'au Labrador, à Terre-Neuve, au Groënland. Enfin des peuplades inconnues et de faible densité se répandirent près des rives boisées du Saint-Laurent et de l'Hudson.

Chacune de ces régions si variées façonnait des hommes de plus en plus différents mais qui toujours afficheraient les stigmates de leur origine commune. Qu'ils fussent riverains de l'Atlantique, du Pacifique ou de la mer Boréale, du Saint-Laurent ou de l'Amazonie, toujours ils garderaient de leurs ancêtres asiatiques la peau d'un jaune cuivré, les yeux légèrement bridés, les pommettes saillantes, les cheveux noirs et droits, la barbe rare.

A l'époque où nous sommes, soit sept ou huit mille ans avant notre ère, l'Amérique, répétons-le, avait peu à envier à l'Europe dont l'homme pourtant avait pris possession depuis bien longtemps. Certes il régnait

là une civilisation, si l'on consent à donner à ce mot un sens étendu qui n'a aucun rapport avec ce que d'ordinaire nous entendons par là. Nous avons vu que le long de l'Atlantique existait une race qui élevait ces menhirs que l'on trouve encore de la Scandinavie jusque dans la péninsule ibérique. Mais ces hommes ne connaissaient encore rien des métaux et leurs villages étaient des amas de cahutes où vivaient des groupes tout aussi arriérés que les pires sauvages de l'Afrique actuelle. Car c'est à peine si, sortant de l'âge de la pierre brute, ils étaient arrivés à celle que l'on appelle de la pierre polie, âge qui devait durer bien des millénaires.

Il en était à peu près ainsi des premiers Américains. Il ne faut d'ailleurs pas oublier qu'ils étaient les fils de peuplades elles-mêmes quelque peu arriérées, envers qui la nature et le sort s'étaient montrés mesquins ; les descendants de peuplades primitives qu'une race plus forte avait refoulées vers l'extrémité des terres asiatiques. Il faut aussi prendre garde que le niveau de développement ne pouvait être le même dans toute l'étendue de ce vaste territoire américain ; et ces groupes-là seuls pouvaient se développer qui vivaient dans des conditions climatériques favorables et qui en outre étaient installés d'une façon quelque peu permanente.

Nous ne savons rien de ceux qui vivaient ailleurs que dans le centre ouest des actuels Etats-Unis. Plus tard, quand le sol aura été fouillé comme l'a été celui de l'Europe, les savants pourront sans doute imaginer la vie des différentes tribus, leurs disparates et tirer de là des conclusions qui permettront d'écrire l'histoire de l'Amérique. A ce moment sans doute, bien

des points seront éclaircis qui sont aujourd'hui obscurs; bien des hypothèses seront écartées qui nous paraissent actuellement séduisantes.

Pendant des millénaires l'Américain vécut ainsi, nomade et hirsute, chassant le gibier, mangeant les fruits et les baies sauvages et les racines qu'il avait appris à connaître.

Dans la région des Rocheuses où les glaciers avaient fondu, il avait découvert des cavernes où il s'abritait, plutôt que de se construire des demeures; il devait en sortir constamment pour chercher sa nourriture. Tandis que les femmes cueillaient les fruits et les racines et tissaient des nattes grossières, il partait armé de son épieu, de ses javelots, de sa massue. Et voilà qu'une arme nouvelle fit son apparition à une époque encore indéterminée. D'Asie où on le connaissait maintenant, l'arc descendit jusqu'à lui; séduit par cette découverte, il appliqua son génie à faire des pointes de flèches moins grossières.

Ce sont ces pointes, dont on a retrouvé pour la première fois des exemplaires à Folsom (Etats-Unis), qui lui ont fait donner le nom d'Homme de Folsom. Et avec ces flèches on a retrouvé les ossements de ses victimes: des antilopes et des chevaux sauvages, des aïes énormes et parfois des mammoths, des éléphants, des élans et des bœufs musqués, sans compter le petit gibier.

Comme vêtement il portait la peau de ses victimes grossièrement cousue à l'aide d'aiguilles d'os.

Or, parmi les fruits sauvages qu'il recherchait, il lui arrivait d'en rencontrer un particulier: c'était une

graminée qui se trouvait surtout sur les hauts plateaux et qui portait une espèce d'épi grossier, aux petits grains jaunes et durs : le maïs, dont la culture devait plus tard conditionner toute la civilisation de l'Amérique du Nord. Ses provisions, il les gardait dans des paniers, maladroitement tressés, pour les jours où le gibier était rare.

Les aborigènes riverains des océans recueillaient les mollusques des grèves et pêchaient le poisson au moyen d'hameçons faits d'os.

Et c'est ainsi que vécut l'Américain, dur et libre, jusqu'à environ quarante siècles avant notre ère.

Sans histoire.

CHAPITRE III

L'AUBE DE LA CIVILISATION

DE L'INVENTION DE L'AGRICULTURE EN AMÉRIQUE
JUSQU'AU DÉBUT DE L'ÈRE CHRÉTIENNE

Partout, sur tous les continents, l'homme condamné à chercher sa pitance est resté nomade et barbare jusqu'à ce qu'une condition impérative survienne qui le fixe quelque part. Ce fait, pour certaines tribus, fut le voisinage de la mer et des fleuves; encore, rien n'empêchait qu'il se déplaçât. Il y était parfois même forcé par les migrations du poisson.

Mais presque partout c'est la découverte du fait que certaines espèces végétales pouvaient se reproduire à la volonté de l'homme, qu'elles pouvaient être semées et récoltées, qui a retenu en un lieu fixe l'homme naturellement errant et lui a permis d'édifier des habitations et d'accepter des habitudes dénuées d'imprévu. Et c'est vraiment cette invention qui, de toutes celles qu'engendre le fertile génie de l'homme, a eu sur son créateur le plus grand retentissement et la plus profonde influence. On peut affirmer sans crainte que s'il n'eût point inventé l'agriculture, l'homme n'eut jamais cessé d'être un sauvage.

Or cinq mille ans après la prise de possession de l'Amérique, cette terre immense, cet empire, n'était

encore habité que par des tribus errantes et parsemées. Peu nombreux sur une aussi vaste étendue, ils ne s'étaient point groupés; la famille restait encore la seule communauté. Aussi bien la chasse de laquelle ils dépendaient les forçait-elle à se disperser sur une aire aussi étendue que possible; et du fait de la dispersion ainsi que de la mobilité du gibier, les groupes réduits s'isolèrent facilement en de petits îlots d'humanité perdus dans cet océan terrestre. Déjà ce manque de contact commençait à diversifier les mœurs et jusqu'au type physique même. Par contre, n'ayant pas à se disputer un espace qui s'avérait indéfini, ils ne devaient que rarement se heurter. Certes, leur nombre croissait et se multipliait puisque telle est la loi de la nature; et de plus le courant qui s'était établi d'Asie en Amérique ne s'était pas interrompu. Il se faisait un échange continu de part et d'autre et les nouveaux venus cherchaient à se faire place. Mais la pression de voisin à voisin, en ces âges primitifs du moins, était probablement assez douce pour ne pas occasionner de ces chocs brutaux qui se traduisent trop souvent par d'interminables guerres; et les rares expéditions meurtrières, nous semble-t-il, devaient être le résultat de querelles locales et temporaires aussitôt oubliées que vengées. Le plus fort s'installait dans la région qu'il avait convoitée; le plus faible en cherchait une nouvelle qui la valait. Et cela sans doute n'allait pas plus loin.

Ils avaient d'ailleurs bien d'autres soucis. De l'océan Arctique à la Terre-de-Feu, sur ce continent habité maintenant dans sa totalité, les Américains vivaient presque sans exception sous des abris temporaires, ignorant les éléments même de la civilisa-

tion. Leur vie en était une de périls et de soucis. Il fallait se vêtir contre les intempéries et pour cela atteindre les animaux agiles et forts dont la dépouille leur était nécessaire: il fallait se nourrir et pour cela suivre à la piste les hordes errantes dans l'espoir qu'un animal rendu de fatigue traînerait assez derrière les siens pour qu'on le pût abattre. Et quand le gibier manquait, il fallait, si c'était l'été, chercher des baies sauvages, sous la menace des bêtes féroces et puissantes; si l'on habitait les bords de la mer et que le poisson s'était éloigné des côtes, il fallait se contenter des mollusques du rivage. Et quand venait l'hiver, c'était le rationnement d'abord, puis bientôt la famine.

Par delà la Mer Ténébreuse, une terre inconnue d'eux, l'Europe, voyait se lever l'aurore. Elle connaissait l'art de la poterie depuis au moins dix mille ans avant l'ère chrétienne. On commençait à y domestiquer plantes et animaux. Bientôt le vieux monde allait profiter de l'asservissement de bêtes utiles comme le mouton, le porc, la chèvre; de bêtes puissantes comme le chameau, le cheval, le doux et puissant bœuf qui accepterait le joug; mais la seule Amérique s'était vu refuser tous ces avantages. Quelque part dans le vieux monde, un être de génie dont jamais nous ne saurons le nom inventait la roue, qui deviendrait roue de chariot et roue de potier. On y savait déjà depuis quelque temps tresser des paniers et des sandales, dessiner et peindre. Et voilà que dans les vallées fertiles on s'essayait à cultiver l'orge, le blé, le millet, les lentilles; bientôt apparaîtraient les fèves et les pommes.

Tout cela, l'Europe le reçut de l'Asie. Dans le centre, du côté du Bélouchistan, des peuples dont la

science commence à évoquer les ombres avaient déjà bâti des villes permanentes, devançant l'Europe d'autant que cette dernière devançait l'Amérique. Mais nulle barrière ne séparait les deux parties de l'Eurasie, qui ne sont en réalité qu'un seul et même continent. Par des voies naturelles toujours ouvertes, chaque nouvelle trouvaille faisait lentement son chemin d'un peuple à l'autre; et chaque acquisition technique, chaque invention passait de main en main, d'esprit en esprit, chez ces tribus qui jamais ne perdaient tout à fait contact. Tandis que pour parvenir à ces peuples errants sur les bords du Mississipi ou de l'Amazone...!

Bientôt la Mésopotamie et l'Égypte, puis la Crète, hériteront les richesses de cette Asie si longtemps méprisée par nos prédécesseurs mais que chaque année fertile en trouvailles auréole d'un nouveau prestige. A l'époque où nous sommes rendus dans le cours de cette chronique, il s'en faut de peu que l'écriture même soit inventée là-bas; les arts fleurissent et l'Asie, dont c'est le grand matin, laisse dans l'ombre cette Europe arriérée qui plus tard l'asservira.

* * *

Cette découverte suprême de l'agriculture, d'une plante philosophale qui de purs barbares allait faire des civilisés, il faudra que l'Amérique la refasse pour son propre compte.

Sur les hauts plateaux du Mexique flottait une population de misérables que rien n'eut permis de distinguer des autres; comme tous les américains, ils vivaient

des fruits sauvages de la terre et du produit de leurs chasses.

Mais cette région possède un climat particulier. Car tandis que le soleil y est tropical, l'air y doit à l'altitude une fraîcheur singulière. A cette époque, en outre, des lacs y répandaient une humidité féconde que cependant aucune masse forestière n'exagérât.

Or ces conditions étaient justement celles qui pouvaient favoriser le développement d'une plante sauvage et particulière entre les plantes proprement américaines : c'était une graminée à tige assez longue, à feuilles en forme de lance et dont le fruit consistait en quelques grains serrés en épi. Cette plante serait plus tard nommée le téocentli ou téocentli, « herbe divine », par les habitants de l'Amérique centrale.

Nous ne saurons jamais par quel hasard les indigènes eurent l'idée de mettre en une terre préparée la graine de cette plante avec l'espoir, puis la certitude, qu'ils s'assuraient ainsi pour la saison suivante la première récolte. Peut-être quelque ménagère remarqua-t-elle que du teocentli poussait là où elle avait jeté les épis à moitié dévorés.

De ce jour, l'agriculture était née.

En Amérique ce sera le maïs, puis la patate et le manioc. Vers la même époque, un peu plus tôt même, l'Asie avait découvert le secret de faire reproduire au gré de l'homme le grain nourricier.

Déjà depuis des temps, il semble que les hommes de l'Asie centrale, jusque-là occupés à suivre les troupeaux de bêtes sauvages, aient eu l'idée d'emprisonner quelques-unes de ces bêtes ; et peu à peu ce fut l'ap-

privoisement, puis la domestication. Mais la nécessité de trouver de nouveaux pâturages condamnait la tribu à continuer sa vie errante.

D'autres tribus inclinaient néanmoins vers un régime différent; à la chair qu'il fallait chasser ou garder, ils préféraient la collecte des graines et des baies.

Or du moment où ils eurent découvert la culture, les hommes assurés d'une nourriture moins aléatoire cessèrent d'être ce que jusque-là ils avaient exclusivement été: des nomades. Ils se fixèrent près de leurs champs, ne se déplaçant que lorsque la terre épuisée en un lieu se refusait à tenir l'habituelle promesse. Ils durent inventer des instruments pour enfouir le grain; et ce fut d'abord une houe primitive, un simple bâton dont on grattait le sol. L'Europe favorisée par la nature qui lui fournit des bêtes de trait, attellera à la houe le bœuf et le cheval; et la houe deviendra charrue. Tandis qu'en Amérique l'homme en restera toujours à la méthode primitive, même lorsqu'il aura atteint en d'autres domaines de la civilisation un niveau véritablement élevé.

Et maintenant qu'il demeura réellement quelque part, l'homme eut loisir et besoin de se bâtir des huttes plus solides au lieu de ses habituels abris temporaires. Ces huttes, il les orna d'objets domestiques qu'il se plut à fabriquer pendant les loisirs que lui laissait désormais son travail; car il était dorénavant sûr du lendemain. Il fabriqua des paniers plus serrés pour conserver précieusement ses grains entre deux récoltes, comme plus tard il fabriquera des vases de terre cuite dans la même intention. Et bientôt, créant le village, acceptant l'autorité d'un chef, il orga-

nisera la vie en commun ; il inventera les lois qui sont la cristallisation de la coutume ; il jettera les bases de la société, du droit, de la civilisation, après celles de la religion qui n'est que la sublimation de l'ins-



La propagation de la culture du maïs.

inctive terreur antique de l'homme incapable d'expliquer les mystères affreux dont il se sentait entouré.

Nous ne connaissons, hélas ! rien de ces premiers et misérables Indiens à qui l'Amérique dut ce somptueux cadeau : le maïs, le « blé d'Inde ». Tout ce que nous pouvons soupçonner c'est qu'ils étaient de ces tribus vivant sur le sol du plateau américain central, peut-être du Guatemala.

Petit à petit, de voisin à voisin, puis de tribu à tribu, la précieuse semence se répandit, crût et se multiplia. Mais ce n'est point toute l'Amérique qui vivra désormais sous le signe du Maïs. D'ailleurs il n'est encore que probable que celle-là fut la première des plantes domestiquées sur le nouveau continent ; et il est bien difficile, il est impossible en vérité, d'assigner une date aux découvertes des végétaux alimentaires qui pourtant allaient changer la face de ce monde.

Plus bas, les indigènes découvrirent, parmi la flore immense du pays, une plante plus extraordinaire encore que le maïs ; car à l'état brut, celui-ci ne laisse pas que d'être utilisable, encore que dût être, certes, bien peu profitable son épi malingre aux grains menus et rares. Le « camanihot », ou manioc doux, lui, est une plante sauvage répandue dans la région brésilienne et les pays environnants ; mais elle a ceci de particulier que, vénéneuse à l'état nature, elle demande une cuisson pour devenir une nourriture remarquablement saine. C'est cette plante bizarre dont une partie de l'Amérique fit son aliment de base. Ailleurs, dans les Andes, on pouvait recueillir une racine comestible dont la culture fit la pomme de terre, un des aliments majeurs de l'humanité ; mais c'est le maïs

qui nous paraît avoir été le comestible le plus répandu de tous ceux, nombreux, que découvrirent les Indiens d'Amérique.

Ce même sol américain nous le voyons aujourd'hui labouré par de véritables trains de charrues et moissonné par les énormes « combines », admirables créations du génie inventif européen, à la base de quoi se retrouve, toujours, cette découverte majeure que jamais ne connurent les Américains : la roue. Qu'il semble inhumain et presque bestial le travail du premier agriculteur cultivant ses champs de façon si primitive ; et pourtant c'est à des méthodes aussi grossières qu'une grande partie de l'humanité doit encore le grain dont il se nourrit.

Lorsqu'il eut découvert que la graine déposée par l'homme au sein d'une terre libérée pouvait lui assurer le pain du lendemain, l'homme recueillit dans ses paniers grossiers, à l'abri de l'humidité, des animaux prédateurs et de sa propre faim, la si précieuse semence.

La tribu choisissait un espace parmi les espaces immenses qui lui étaient ouverts. Il le lui fallait suffisamment humide et point trop ; suffisamment chaud mais point brûlant. A la main, on arrachait le fouillis des arbustes ; les arbres trop gros étaient profondément blessés à coup de hache de pierre pour qu'ils en mourussent. Puis quand la saison sèche était passée, achevant l'œuvre nécessaire, on mettait le feu.

Sur cette terre mêlée de cendres, l'homme passait. Avec un bâton pointu, il creusait tous les deux ou trois pas un trou ; dans ce trou il déposait un ou deux grains de maïs que du pied il recouvrait de terre.

Au bout de quelques mois, si les dieux avaient été favorables, venait la moisson, la première, la seule grasse. A la seconde déjà, la glèbe fatiguée ne donnait que la moitié; après la quatrième, le sol épuisé, à qui une culture toujours la même ne permettait aucun repos, se refusait à produire. Et il fallait recommencer ailleurs.

Pour que l'on sût avec certitude à quel moment de l'année, combien de jours après la moisson passée, on pouvait sans danger confier la semence à la terre, il fallut que l'on observât le cours des astres et que l'on notât avec précision l'éternel agencement des saisons. Et c'est ainsi que partout fut créé le calendrier.

De proche en proche on se confia le secret de faire se reproduire et se multiplier le pain nourricier. Au nord du Mexique, un groupe le transporta dans sa migration au delà du Rio Grande; et ce groupe s'épanouira bientôt en un peuple que la science commence à connaître: les Vanniers (*Basket-Makers*).

Une autre tribu plus tard l'emporta vers la rive caraïbe, du côté de Tampico où la terre était plus généreuse. Et c'est de ceux-là, dont les descendants envahirent le Honduras, le Guatémala et le Yucatan, que sortiront les plus prestigieux de tous les anciens américains: les *Mayas*.

Or la connaissance de l'agriculture, passant à d'autres peuples encore, sera appliquée à de nouvelles plantes, de même rendues comestibles. On cultivera le cacao, la citrouille, la tomate, l'avocat, la patate sucrée; les connaissances ainsi obtenues par l'expérience permettront la culture du sisal ou agave dont les fibres solides se prêteront à la fabrication de cordes et même

de tissus. Tandis que la culture du coton donnera des vêtements commodes avec quoi suppléer à la dépouille des animaux.

L'agriculture sera connue dans toute cette moitié de l'Amérique du Nord sise dans les zones torrides et tempérées. Dans celle du Sud, l'immense empire Inca lui devra son succès.

Maïs, manioc et pomme de terre, tels sont les trois grands végétaux sur quoi reposera la civilisation américaine. Et des cinquante millions d'indigènes, plus ou moins, qui au maximum de leur expansion pré-colombienne posséderont le sol américain, seuls seront dignes de remarque ceux qui auront connu le merveilleux secret.

Mais, disons-le sans plus tarder, il faudrait se garder de croire que dans cette humanité diverse qui naissait, vivait et mourait entre les deux Pôles, on eut pu faire une démarcation nette entre les civilisés et les barbares ; la nature ne connaît pas de ces frontières. Si pendant longtemps, par exemple, nous avons pu croire à un peuple grec, flambeau unique et unique prodige dans un océan de ténèbres, à une civilisation grecque sans précédent et sans rien d'emprunté au voisinage, il y a plusieurs années que la science nous a montré l'erreur profonde d'un tel préjugé.

Il en est du monde préhistorique comme d'une chaîne de montagnes dont le soleil levant n'éclaire que les sommets. A côté de ces sommets il en existe d'autres, de plus faible altitude, qui ne s'illuminent que plus tard. Plus bas, d'autres encore et plus nombreux ; jusqu'à la plaine où l'on n'arrive que par une insensible transition.

Si tout à l'heure nous parlions de certains peuples, de certains groupes particuliers, c'est surtout que nous les connaissons mieux. Et même ce nom de peuple n'est pas ce qui convient. Il s'agit plutôt de groupes humains dont notre esprit fait assemblage parce que nous savons actuellement qu'habitants une même région, ils possédaient à peu près les mêmes connaissances, les mêmes mœurs, les mêmes habitudes. A côté de ceux-là dont nous ferons mention parce que nous en savons sur eux plus que sur les autres, des groupes existaient dont le génie n'était que très peu inférieur à celui des premiers; et ainsi de proche en proche jusqu'à ce que, partis des Mayas ou des Quichuas (Incas), véritables sommets, nous en arrivions aux humbles indigènes de la Patagonie et de la Terre-de-Feu, par comparaison à peine humains. Et pourtant, nous le verrons, chez ceux-là même se révèle encore le génie de l'homme.

CHAPITRE IV

L'AUBE DE LA CIVILISATION

(*suite*)

LES VANNIERS ET AUTRES PEUPLES SECONDAIRES

De tous les indigènes qui vécurent avant ceux dont nous allons parler, les savants jusqu'ici n'ont retrouvé que des traces indistinctes fort éparées. Il n'y a à cela rien d'étonnant.

Si, en effet, l'on connaît mieux les races de Crô-Magnon et d'Aurignac, en Europe, pourtant de beaucoup antérieures, il n'est que de songer combien cette vieille terre a été grattée un peu partout. Par contre on ne fait que commencer d'apercevoir les civilisations préhistoriques de l'Iran, de l'Afghanistan et de la Chine pourtant prodigieusement intéressantes puisque là furent les sources même de toutes nos connaissances et, probablement, de l'humanité.

Du type de Folsom nous avons fait une esquisse approximative basée sur de rares trouvailles toutes récentes encore.

Avec le groupe des Vanniers, nous arrivons à quelque chose d'un peu mieux connu puisque de ces individus l'on a mis à jour d'assez nombreuses reliques.

LES VANNIERS

Jusqu'à plus ample informé, c'est environ l'an deux mille avant notre ère que l'on peut placer l'expansion de la culture appelée de ce nom; et ce nom elle le doit à ce qu'elle se distingue des états antérieurs par l'apparition de types de vannerie, de paniers, d'une technique de beaucoup supérieure à tout ce qui s'était fait jusqu'alors en Amérique. Mais ce n'était point là la seule particularité.

Quand se révèlent à nous ces plus anciens des demi-civilisés d'Amérique, la faune américaine est à peu de chose près celle que nous connaissons aujourd'hui, exception faite de l'apport européen post-colombien, bien entendu.

L'éléphant, le mammouth, le chameau, le tigre, se sont éteints. Mais la plus grande perte est sans contredit celle du cheval indigène; il faudra attendre l'arrivée des Espagnols et l'ensauvagement des chevaux de Cortez et de Soto pour que cet animal si utile réapparaisse sur notre continent où il devait se multiplier au point que l'on sait, dans les vastes prairies des Etats-Unis et du Canada.

Le « paresseux », l'aï, si répandu au cours des âges précédents et lui aussi contemporain des premiers Indiens, n'existe plus qu'en Amérique du Sud. Le bison et le bœuf musqué, dont les bandes rôdent encore à cette époque jusqu'aux abords du golfe du Mexique, ne se rencontreront bientôt que plus au nord et réduits chacun à une seule espèce.

Les Vanniers ne s'éloignèrent pas beaucoup de ce qui fut dans notre hémisphère le centre de la civilisation postérieure: l'Amérique presque insulaire. Ils s'installèrent dans la région aujourd'hui occupée par l'état américain du Nouveau-Mexique.

Ils différaient physiquement quelque peu des premiers indigènes dont ils descendaient pourtant; ils n'avaient certes perdu aucune des grandes caractéristiques qui les rattachent à jamais à la race jaune; mais dix mille ans et plus de vie dans des conditions géographiques nouvelles avait progressivement différencié le type que des apports répétés de sang asiatique tendaient à préserver.

Leur reconstitution par la science nous les montre assez semblables aux indigènes qui de nos jours habitent la Terre-de-Feu. C'étaient des individus de taille relativement brève, à tête allongée (dolichocéphales). Les femmes avaient les cheveux naturellement longs, assez fins et souples; mais les hommes gardaient ce caractère mongolique d'être rarement pourvus de barbe. Quant à leur peau, elle était jaune foncée, olivâtre, brune, et non point rouge. *Jamais* rouge; en effet jamais, au grand jamais il n'y eut de « peau rouge » en Amérique!

Au début, ils habitèrent pendant longtemps les grottes naturelles des montagnes, comme leurs ancêtres de la même région, celle du sud-ouest des actuels Etats-Unis; dans la plaine et les vallées, ils dressaient leurs tentes de cuir. Plus tard, fixés près de leurs champs de maïs et de courges, ils en vinrent à se construire des abris plus permanents, des huttes grossières de branchages; plus tard encore ils feront une excavation sur

quoi s'élèvera un mur de pierraille, revenant ainsi après tant d'années aux habitations nordiques des premiers Américains.

Leurs armes n'étaient que les armes traditionnelles des premiers hommes : le javelot et son propulseur, l'épieu à pointe durcie au feu, la massue de bois ou d'andouillers, le couteau de pierre éclatée. Quant à l'arc nous ne savons point s'ils le connaissaient ; car on ignore encore à quel moment il fut introduit en Amérique, bien qu'à la suite de découvertes récentes les savants assigneraient à son utilisation une date assez reculée.

Ce qui distinguait les Vanniers et tous ceux de leur niveau culturel du reste des Américains et de leurs prédécesseurs, c'était justement la connaissance de l'agriculture et tout ce que cette connaissance entraîne avec elle.

Pour préparer la terre à recevoir la semence il leur fallut des instruments ; aussi fabriquèrent-ils des houes grossières, les unes de branches d'arbre choisies et travaillées ; les autres en emmanchant à une pièce de bois dégrossie soit une large écaille quant il s'en trouvait, soit une omoplate d'animal. Mais la sédentarité, que leurs champs leur imposaient désormais, leur permit de cultiver les arts domestiques que la vie errante n'avait pas permis à leurs ancêtres ; car le nomade évidemment ne saurait s'embarrasser que du strict nécessaire.

Ils avaient hérité de leurs pères l'art très ancien de tresser des paniers et des nattes. Leur technique s'améliora singulièrement sous l'empire de la nécessité ; selon le besoin, elle créa des modèles variés adaptés aux

différents usages et dont certains sont d'une admirable complexité. Les brins d'osier furent disposés de façon à donner d'abord le maximum de solidité; puis on varia les dessins en vue de plaire aux yeux, pour en arriver à un art véritable. Et tel fut leur génie dans ce domaine que la science leur a donné le nom de « peuple des Vanniers » (*Basket-Makers*).

Jusque-là, les Américains s'étaient vêtus des dépouilles des animaux que les femmes préparaient grossièrement, puis cousaient de tendon au moyen d'alènes en os. Désormais plus sûrs du lendemain, ils eurent le temps de se fabriquer des vêtements meilleurs, plus commodes aussi et d'une fantaisie utile où l'ornementation eut quelque part. Découpant en minces bandelettes la fourrure des petits animaux, ils les enroulèrent autour de cordelettes d'herbage; le tout réuni donna un vêtement chaud contre l'hiver ou une chape de luxe pour les cérémonies de la tribu. Afin de se protéger contre les cailloux et les épines, ils chaussèrent des sandales tressées.

Et pour la première fois peut-être dans l'histoire, la femme porta les cheveux courts. Non par fantaisie; mais de ces crins humains longs, souples et solides, on fit des cordes résistantes et même du fil pour le tricot dont on a retrouvé, il y a quelques années, les « aiguilles » d'os à côté d'une pelote de « cheveu à tricoter »!

Autour de la cahute erraient, toujours fidèles, les chiens, gardiens et compagnons et aussi, comme en la lointaine Asie d'où leurs ancêtres étaient venus avec ceux de l'homme, vivante réserve pour les jours de disette.

Avec le temps un autre animal apprit à vivre avec l'homme et fut domestiqué. Dans les plaines se trouvait un volatile particulier à l'Amérique et qui, encore de nos jours, se rencontre à l'état sauvage dans les taillis de la Floride: le dindon ou coq d'inde dont il semble que très tôt dans l'histoire les hommes américains aient su l'appriivoiser et lui faire admettre la servitude.

Pour la préparation des aliments, gibier et plantes, on en était aux procédés ancestraux: le braisage des viandes ou leur rôtissage, embrochées au-dessus de la flambée; la cuisson dans un panier de vannerie très serrée rempli d'eau et qui ne pouvait aller au feu. Pour porter à l'ébullition, on y jetait des pierres rougies au brasier. Mais, désormais, à ces modes universels le maïs apporta une variante; on en fit, comme aujourd'hui au Mexique, des galettes, de véritables crêpes pétries à l'eau, après écrasement au mortier, pour être cuites sous la cendre.

Après chaque journée de ce labeur qui pour produire une maigre moisson demandait une terre ingrate, le soleil descendait sur l'horizon. Les pics étaient encore éclairés que l'ombre avait noyé en un crépuscule prématuré la vallée profonde où étaient rassemblées les huttes de branchages dont le toit laissait échapper par un trou central un peu de fumée. Tout autour dormaient les champs de maïs encore jeune où erraient quelques dindons poursuivis par les aboiements des chiens. Les enfants nus se roulaient dans la poussière. Grossièrement vêtue de cuir pelé, la mère profitait des dernières lueurs pour achever la natte, la sandale ou le panier qu'elle tressait et où elle mettrait un peu de

fantaisie en y dessinant des motifs noirs et rouges. Quant à l'homme, fatigué, inquiet, mais rassasié, il se reposait, assis à croupetons au seuil de la cabane en fumant le tabac dans un tube de roseau. Plus loin un voisin s'essayait maladroitement à façonner une arme nouvelle; un arc, dont la connaissance commençait à se répandre.

Mais il devait être donné apparemment aux Vanniers de faire fleurir une autre invention commune à toute l'humanité mais partout découverte de façon indépendante et certainement fortuite.

Ces paniers dans la fabrication desquels ils se montraient habiles, quelqu'un eut apparemment l'idée de les enduire d'argile pour les rendre moins perméables à l'eau. L'on peut se figurer qu'un jour quelque ménagère négligente mit le feu à un tas de bois sur lequel on avait déposé un de ces paniers glaisés; ou peut-être encore retrouva-t-elle dans les débris de la hutte accidentellement incendiée, son panier désormais solide. Ce jour-là, l'art de faire cuire au feu les vases de terre, l'art de la céramique, était découvert. Auparavant déjà, il était arrivé à quelque sauvage ingénieux de façonner avec de la glaise des images naïves qu'il laissait patiemment durcir au soleil et que les savants, tant de milliers d'années plus tard, ont pu retrouver. Mais jamais les Vanniers, ni leurs successeurs les Pueblos, n'atteindront à l'art extrême des Eurasiens. Les Mexicains plus tard, les Péruviens, les Colombiens, donneront à la terre à cuire des formes extraordinaires et souvent étonnamment belles et réalistes. Mais pour que leur art fut suprême, il eut fallu qu'ils connussent une invention que toujours ils ignorèrent: la roue, la

roue aux usages infinis, qui roue de char pouvait être aussi roue du potier.

Quoi qu'il en soit, toutes ces acquisitions, petites à nos yeux mais d'une importance immense pour l'humanité, furent le fait des années et des siècles; comme ailleurs dans notre monde, c'est à tous les mille ans à peine qu'il faudrait poser les bornes milliaires sur la route de la civilisation naissante.

La découverte de la poterie marqua l'apogée pour ce peuple industriel dont les descendants devaient pousser plus loin encore le développement de cet art, en même temps que la connaissance en passerait aux autres peuplades du nouveau monde. Et des restes de poterie, les savants en trouveront plus tard, dans la terre, partout sur le vaste continent, sauf dans les régions extrêmes. Quand les Vanniers connurent cet art nouveau, ils avaient atteint leur sommet et penchaient déjà vers leur déclin. Pendant près de trois mille ans ils avaient vécu ainsi une vie pacifique, dont le calme était à peine interrompu par les raids des tribus pillardes des environs. Pour l'histoire, pour la préhistoire, ils cessent d'avoir une existence autonome vers le début de l'ère chrétienne; mais ils ne disparaissent point entièrement. Ils s'atténuent pendant des siècles; et plus tard nous retrouverons leurs héritiers sinon leurs descendants dans le groupe nettement individualisé des Indiens Pueblos.

Dans le reste des Amériques, les autres tribus, devenues peuples, croissaient et se multipliaient, animant peu à peu les vides de leur immense domaine; mais il s'en fallait encore qu'il fut rempli. Peu nombreux, les groupes d'autochtones gravitaient par bandes qui con-

naissaient à peine leurs voisins ; et entre elles restaient très souvent de larges espaces libres.

Cette séparation accélérât la différenciation des types physiques, des langues et des mœurs. Et c'est cela qui explique que le patrimoine des Indiens répandus sur cette vaste et double terre montre tant de variété ; il manquait pour la préservation de traditions identiques le contact qui seul pouvait garder les coutumes sur des routes parallèles. L'indigène des Andes avait toujours en commun avec son lointain cousin du Labrador quelques traits, quelques outils, quelque particularité de mœurs ; mais le détail se faisait de plus en plus dissemblable ; et les acquisitions nouvelles dont tous ne bénéficiaient point marquaient encore la différence entre les barbares et ceux dont les fils allaient être des demi-civilisés.

En certaines régions cependant, les peuples commençaient à se heurter. Conformément à la norme humaine, à ce tropisme qui nous fait nous tourner vers le soleil, ils étaient plus nombreux dans ces lieux où un climat plus clément rend la vie plus facile. Si le chaos des Andes rendait encore difficile la lutte et la conquête, il était une région où il en allait autrement. La poussée infiniment lente mais constante qui se faisait du nord vers le sud, le déplacement des nomades des plaines canadiennes par de nouveaux arrivants fils d'Asiatiques récents, tout ce vaste mouvement, cette pression, tendait à entasser les hommes vers la pointe tropicale de la pyramide mexicaine.

Nous verrons tout à l'heure ce qui advenait dans cette région mère de la civilisation américaine. Mais avant de passer à cela, il est nécessaire que nous sa-

chions où en étaient d'autres groupes importants tant par leur nombre et l'espace qu'ils occupaient, que par le fait qu'ils habitaient cette partie même de l'Amérique où nous vivons.

LES ESQUIMAUX

Il ne saurait s'agir ici de ceux que nous connaissons actuellement sous ce nom et qui se désignent eux-mêmes par le titre qui leur est propre: les *Innuits*. Car on pense bien que dans le cours des siècles, ce groupe resté si voisin du lieu d'arrivée des indigènes d'Amérique a quelque peu varié.

Nous avons vu préalablement que les immigrants asiatiques venus du détroit de Behring s'étaient répandus les uns vers le sud, où ils furent les ancêtres de l'homme de Folsom comme de tous les autres américains continentaux: les Vanniers, les Américains du Centre, ceux de l'Amazone et des Andes; que d'autres continuèrent à se répandre le long de la Mer Glaciale; ce qui porterait à penser que ces derniers furent les ancêtres directs de nos actuels Esquimaux. Pourtant il n'en est rien.

En effet, les premiers Boréaux, toujours glissant vers l'est, arrivèrent enfin aux rivages de cette mer intérieure que nous appelons la Baie d'Hudson. Là se produisit une nouvelle bifurcation; certains, descendant le long de la rive hudsonienne, vécurent en demi-nomades au pays du caribou, dans la région occidentale qui avoisine cette vaste nappe d'eau. Les autres conti-

nuèrent à dériver vers l'extrême est, ne quittant point le domaine de la nuit arctique.

Or pendant ce temps, l'influx asiatique qui, on ne saurait assez le répéter, ne s'interrompt jamais, continuait sans relâche, malgré que le détroit se fût élargi peut-être depuis les premières traversées. Postérieurement à l'arrivée de ce que scientifiquement on pourrait appeler les proto-esquimaux, apparut un nouveau groupe mongoloïde qui après s'être probablement différencié pendant son stage dans les régions de l'Alaska, devait être la souche apparente de nos actuels Esquimaux.

Mais quand leurs prédécesseurs s'étaient répandus sur des terres libres et s'étaient emparés sans combat de régions désertes, les nouveaux venus trouvaient, eux, la place prise. Ils étaient certes, mieux armés, plus avancés en civilisation; on a retrouvé d'eux, sous le sol glacé du Nord, des défenses d'animaux marins gravées de dessins d'une étonnante finesse et qui témoignent d'un sens artistique réel. Aussi n'eurent-ils pas de peine à repousser, d'abord vers l'est, les premiers et misérables occupants d'un pays où la pauvreté des ressources ne permettait pas à deux groupes de vivre côte à côte; ces derniers durent céder sous la poussée des nouveaux arrivants; ils continuèrent toutefois à subsister mais par groupes isolés et singulièrement diminués. Puis les envahisseurs, se répandant partout sur les bords de la Mer Glacée, disputant aux aborigènes leur misérable patrie, prirent à revers les groupes hudsoniens et les repoussèrent, cette fois vers l'ouest.

LES ALGONKINS

Plus bas, en des régions plus généreuses, un peuple, grand par le nombre, et dont les descendants régneront sur la moitié au moins de l'Amérique septentrionale, prenait possession des rivages atlantiques et de la région des Grands-Lacs; c'était là pour lui le terme d'un long glissement. Ses foyers temporaires s'allumaient dans les forêts qui s'étendent à partir de la rivière des Outaouais et jusque dans la Nouvelle-Angleterre.

De ceux-là nous ne savons encore pas grand'chose et ce n'est qu'en rassemblant toutes les bribes de renseignements que peut fournir l'étude des langues indiennes, des coutumes, du type physique, que les savants ont pu établir tout d'abord leur identité puis soupçonner quelques étapes de cette longue odyssée qui devait les conduire sur les bords de l'Atlantique. C'est ainsi que nous les supposons venus directement du nord-ouest et c'est à peu près tout ce que nous connaissons de certain à leur sujet.

Furent-ils les premiers occupants de l'Ontario, du Québec et du New-York? ou trouvèrent-ils en ces lieux relativement aimables quelques groupes déjà installés? Eurent-ils à lutter pour déposséder de ces régions forestières, riches en gibier, des tribus plus anciennes, plus primitives encore? Nous n'en savons rien et il est peu probable que nous le sachions jamais, bien que la science parfois apporte aux plus noirs problèmes des solutions inattendues. Ce n'est pas que, à leur sujet, on n'ait avancé d'hypothèses. Au contraire, et

nous pouvons à cette occasion donner un exemple de la fantaisie qui inspire certains pseudo-savants : ne s'est-il pas trouvé quelqu'un pour soutenir sérieusement et, qui plus est, pour croire que, « de toute évidence », l'algonkin était la langue primitive que parlaient, dans le Paradis Terrestre, Eve et Adam !

Le long de la côte du Pacifique septentrional, l'infiltration continuait. Mais la difficulté du terrain et de son accès entraînait la formation de groupes séparés et divers. Il semble que la barrière des Rocheuses ait agi comme une espèce de tamis fractionnant le grand courant humain en une infinité de filets dont chacun donnait naissance à un groupe disparate par les mœurs et la langue ; à ce point que lorsque, de nos jours, l'anthropologiste étudiera cette étroite et longue bande qui court de l'Alaska au Mexique, il y trouvera une véritable mosaïque de peuples apparemment sans autre rapport les uns avec les autres que leur lointaine origine et la communauté de sang. Ce sont eux qui fourniront le plus fort appoint dans cet invraisemblable collection de cent cinquante *souches* linguistiques différentes identifiées en Amérique, quand l'Europe n'en aura jamais que vingt-cinq, environ !

Dans la mer des Antilles, les Caraïbes anthropophages débordaient la région de l'Orénoque où avaient vécu leurs ancêtres. Ils venaient envahir l'une après l'autre la plupart des îles qui entourent cette mer, qui prit leur nom, d'un véritable collier de perles ; et ce faisant ils bousculaient un peuple plus doux qui déjà y vivait : les Arawaks, dont le chef-d'œuvre était de grands canots sans voile où prenaient place cinquante rameurs. Puis, fermant le circuit autour de cette mer

intra-continentale, les cannibales allaient passer sur la pointe de la Floride vers laquelle se dirigeait aussi progressivement, venant du Centre américain, un peuple nombreux et industrieux : les Muskogéens.

Ces derniers avaient quitté depuis peu la région douce, fertile et tempérée de l'Ohio et du Missouri, où s'épanouirait plus tard une grande et mystérieuse civilisation, celle des *Terrassiers*, des « *Mound-Builders* ». Disons tout de suite que ces gens ne seront que les parents pauvres d'une civilisation primordiale plus grande encore, et de qui ils tenaient le bienfait de l'agriculture : celle des *Mexicains* et de leurs petits-neveux les *Mayas*, dont il est temps que nous parlions.

CHAPITRE V

L'AUBE DE LA CIVILISATION

(*suite*)

LES MEXICAINS ET LES MAYAS

LES PREMIERS MEXICAINS

Dans le chapitre que nous venons de terminer, nous avons fait une rapide allusion à ce lieu d'Amérique où semble avoir originé la culture du maïs et, partant, toute la civilisation américaine dont cette découverte fut le point de départ; il eut donc été logique de parler tout d'abord du Mexique avant que de raconter les Vanniers.

Pour que nous en ayons agi autrement, il y a deux raisons. La première est que la civilisation archaïque, primitive, du Mexique, celle qui fut contemporaine de la Grande Invention, nous est fort peu connue; la seconde, est qu'il valait mieux, nous a-t-il semblé, débayer quelque peu le terrain et raconter les vies secondaires avant que de suivre ce qui se passa continûment dans la région centrale des Amériques. De la sorte, ce récit nous conduira rapidement, et suivant un enchaînement logique, à l'étude des groupes majeurs qui dé-

sormais vont occuper sur la scène du nouveau monde une place de tout premier plan. De ce récit nous n'interrompons ainsi le fil que beaucoup plus loin.

Les archéologues ignoraient tout de ces premiers Mexicains; et la date d'origine de la civilisation américaine paraissait assez proche de nous lorsque, il y a quelques années, en fouillant par acquit de conscience sous une couche de lave refroidie depuis plus de trois mille ans, des savants découvrirent les reliques précieuses des anciens Mexicains.

Comme dans la plupart des cas, c'est à leurs sépultures que nous devons le peu de connaissances que nous possédons sur eux; il n'y a, nous l'avons dit, à cela rien d'étonnant. Car si des monuments peuvent nous révéler le degré atteint par un peuple dans l'échelle des arts, si les rebuts de leur cuisine entassés pendant les années et les siècles nous renseignent sur leur vie intime, rien tant que les sépultures ne nous montre l'homme disparu et son environnement. Par elles nous connaissons sa forme même et, par comparaisons, sa parenté avec les races jusque-là connues. Mais, surtout, les objets déposés auprès du mort, conformément aux coutumes variées quoique apparemment inséparables de l'humanité, nous révèlent de menus détails de la plus haute importance sur ses croyances, le niveau de son développement artistique, ses habitudes guerrières, sa vie domestique et jusqu'à son vêtement, ses goûts et ses plaisirs. Suivant la matière dont sont faits ces différents objets, il est possible à l'homme de science de reconstituer pièce à pièce le tableau de la vie d'individus éteints depuis mille et mille ans.

Ces sépultures mexicaines datent d'une époque qui

peut être contemporaine de celle des Vanniers. Elles nous font voir le Mexicain archaïque connaissant l'art de la poterie encore à son début, mais suffisamment avancé toutefois pour faire de terre cuite non seulement des vases mais encore des statuettes grossières, des figurines modelées par des mains malhabiles, et dans lesquelles on peut deviner l'image des dieux bienfaiteurs ou malfaisants de l'époque. Cette technique, ils savaient aussi l'appliquer à la pierre, matière combien plus ingrate. Et pour la première fois en terre américaine, les vases de céramique font entrer dans la décoration le visage humain.

Les bijoux avaient fait leur apparition sous forme de bracelets, colliers et anneaux, et de plaques de mosaïque luxueuses ornées de turquoises. Quant à leurs maisons, c'étaient apparemment de simples cases de boue armée de branches que l'on laissait au soleil le soin de solidifier.

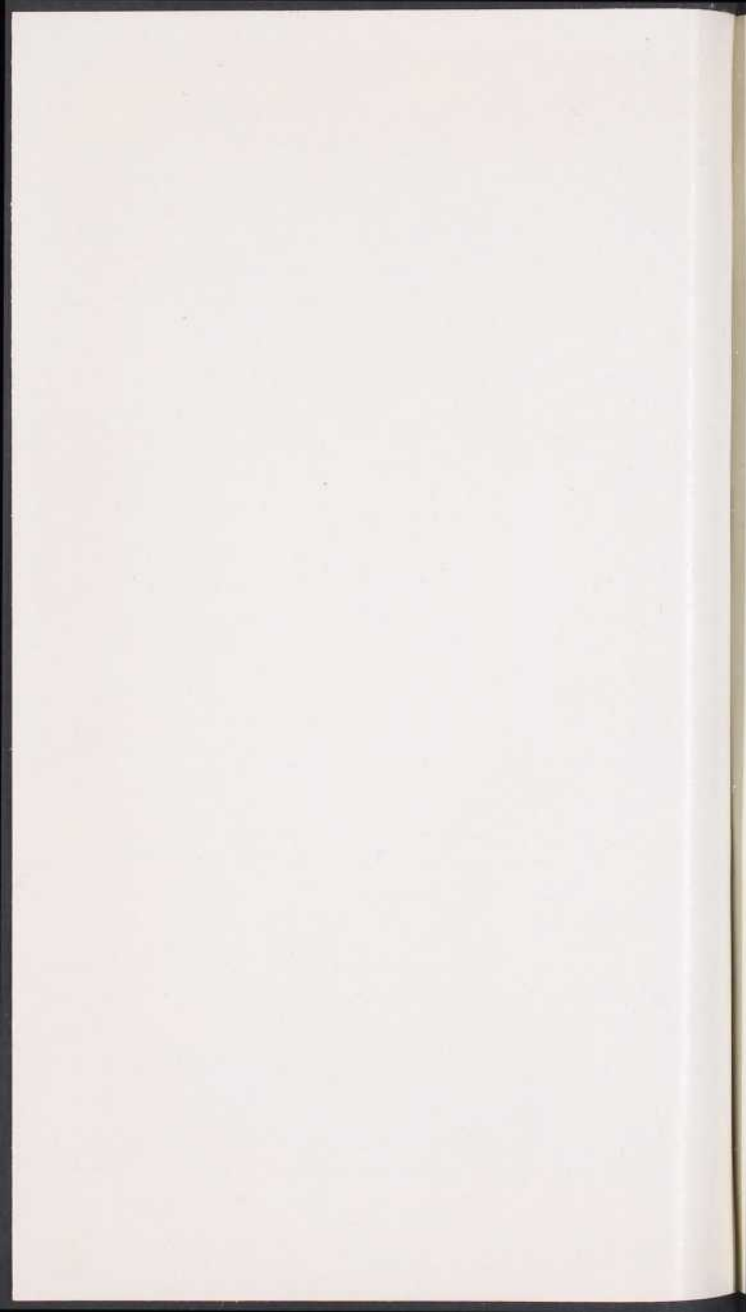
Leurs armes étaient celles de leurs ancêtres à quoi s'étaient ajoutés arc et flèches, sans qu'on puisse savoir d'où ils les tenaient; ils avaient aussi découvert que des éclats de verre volcanique, coupants comme des rasoirs et montés sur des sabres de bois dur, formaient une arme dangereuse.

Mais ce qui surtout les rend importants à nos yeux est le fait qu'à ce moment ils connaissaient l'agriculture dont la découverte doit apparemment leur être attribuée.

Cette culture, nous le savons, était celle du maïs; ils y ajoutèrent bientôt celle du coton domestique dont il semble qu'étaient faits leurs vêtements; car ils avaient inventé le métier à tisser.



Le plus vieux monument humain découvert en Amérique:



Ils allèrent plus loin; c'est à eux en effet que l'on doit le plus vieux monument sur notre terre américaine: la pyramide de Cuicuilco, près de Mexico, masse de terre de 75 pieds de hauteur environ, de forme conique et dont l'antiquité est rendue incontestable par le fait qu'elle émerge de la coulée de lave à laquelle on assigne généralement une date antérieure à 2,000 ans avant notre ère. Sur les côtés de l'édifice s'élevaient deux escaliers monumentaux.

Comme nous le verrons bientôt la forme pyramidale est presque de règle dans les monuments religieux des anciens Américains. On a voulu voir là la preuve d'une influence égyptienne et d'une relation peut-être même d'origine entre les indigènes du nouveau continent et les riverains du Nil de l'époque phéhistorique! Qu'il nous suffise de dire ici que cette conclusion rencontre peu d'adeptes dans le monde scientifique. Il semble plus probable d'assigner l'origine suivante à ces montagnes artificielles sur lesquelles s'élevaient les autels.

Sous leurs yeux, les Mexicains avaient des pics immenses où régnait le plus vieux des dieux adorés par les hommes: le Feu. Car cette terre est partout dominée par les volcans impressionnants que sont l'Orizaba, le Popocatepetl et l'Ixtacihuatl. Et c'est peut-être à l'imitation de ces gigantesques « autels » de la nature qu'ils songèrent à créer des cônes votifs qui devinrent ensuite pyramides. Telle est du moins l'ingénieuse explication donnée par quelques savants préhistoriens.

Les années qui viennent nous apprendront sans doute beaucoup de choses imprévues sur cette race, mère de la civilisation américaine. En effet, depuis une

vingtaine d'années les autorités mexicaines, avec ou sans l'aide d'institutions états-uniennes, ont compris l'intérêt majeur qu'il y avait pour leur pays à ressusciter un passé aussi prestigieux. Et les fouilles s'intensifient, récompensées chaque fois par de plus riches trouvailles.

Quoi qu'il en soit nous savons d'ores et déjà que ce groupe vécut ainsi durant des millénaires pendant que mûrissait sous le chaud soleil tropical la semence de civilisation déposée par le génie humain au sein de cette terre.

PREMIÈRE ÉPOQUE MAYA

Or quatre ou cinq cents ans avant notre ère, des groupes descendants de ceux-là se trouvaient du côté de Tampico; ils possédaient en commun avec leurs voisins du plateau mexicain la connaissance de l'agriculture et sans doute les rudiments assez précis d'un calendrier. Progressivement ils paraissent avoir émigré vers le sud-est le long de la rive caraïbe. Cette route ils continuèrent à la suivre, s'en allant à loisir vers leur destin qui était la fondation du célèbre « Empire Maya ». Ils savaient aussi sculpter la pierre et parfois, sans doute pour graver le souvenir de quelque événement important, ils écrivaient sur leurs œuvres la date de leur fabrication.

Et c'est ainsi que nous est révélée le premier millésime précis jusqu'ici connu dans l'histoire du nouveau monde. Sur une table de pierre déterrée en 1939 près de Vera-Cruz, on put relever la date du 4 novembre de

l'an 291 (avant J.-C.) ou du moins son équivalent en calendrier maya¹.

Dans cette même région, on a déterré, en plus de stèles calendaires, des sculptures saisissantes et dont certaines témoignent, tant par leur masse que par leur réussite, d'une étonnante technique.

Jusqu'à plus ample informé c'est en ce lieu de Tres Zapotes que nous placerons la plus vieille ville connue de l'Amérique. Car sur le même sol que cette stèle on a relevé, outre d'autres sculptures dont certaines d'un poids de dix tonnes, les traces indéniables d'une grande cité répandue sur une surface de plus de deux milles carrés.

Il semble, sans que l'on puisse trop l'affirmer, que cette tribu ou une tribu identique, de même race et de même développement, ait donné naissance aux Mayas dont nous allons maintenant connaître l'odyssée.

Ces Mayas qui émergent vers l'an 600 avant le Christ, étaient une tribu d'entre les tribus du bas Mexique et leur degré de civilisation était sans doute à peu de chose près ce que nous avons vu tout à l'heure touchant les Archaïques.

Et voilà que rendus dans ce que nous appelons aujourd'hui le Guatemala, ils fondent, en l'an 68 du Christ, la ville de Uaxactun, première des nombreuses villes qui fleuriront en pays maya.

Sans doute les nouveaux venus avaient-ils trouvé là

¹ Date calculée d'après le système de Spinden, généralement admis. Pour Thompson, qui prône une équivalence différente, ce serait plutôt l'an 31 avant l'ère chrétienne.

climat à leur gré et terre fertile; car dès lors l'essai-
mage fut d'une invraisemblable rapidité. On dirait une
véritable floraison qui fait apparaître successivement



L'« empire » maya, première période.

Tikal, vers 190, puis Copan, Tonina, Coba, à trois cents lieues plus haut, Palenque, Yaxchilan, Quirigua, plus de cent villes dont les ruines magnifiques, ensevelies pendant des siècles sous un linceul de végétation tropicale, se révèlent de plus en plus aux savants, grâce surtout à l'avion qui chaque année apporte de nouvelles découvertes.

Toutes ces fondations appartiennent à la première époque maya, à la Grande Époque, appelée communément et fort improprement le Vieil Empire maya et qui dura de ce moment reculé jusque environ le début du VII^e siècle, soit cinq cents ans au moins. Cela peut paraître court en regard des âges que nous venons de parcourir précédemment; il n'est cependant que de songer que cette durée n'est pas moindre que celle de l'empire romain pour se rendre compte de son étendue.

Il faut de plus prendre garde que les villes mayas n'étaient point des villages; leur mise à jour, chaque année plus poussée, est chaque fois une nouvelle révélation. Il s'agissait bel et bien d'agglomérations considérables auprès desquelles les « cités » de l'ancienne Grèce ne sont que misérables bourgades. La plupart avaient cinquante, cent mille habitants et dans leur enceinte de plusieurs milles de circonférence, les huttes, les maisons, les palais, les temples se pressaient, centrés autour d'une immense place qu'entouraient d'imposants édifices publics. Dans une ville secondaire comme Yaxchilan, on a repéré pas moins de *trente-six* temples majeurs sans compter les « oratoires »! Tout auprès s'élevaient les palais des puissants, les couvents des prêtres et plus loin déferlait à perte de vue

la multitude des cases du bas peuple. Puis, au delà, c'était la campagne, où la forêt calcinée avait fait place aux champs dont vivait ce peuple vigoureux.

Enfin, brusquement, s'interrompaient les champs à la lisière toujours menaçante de la grande forêt tropicale, dense, humide et lourde, sans cesse guettant une défaillance des hommes pour noyer sous sa floraison rapide et sans effort l'œuvre de tant de fatigues et de sueurs.

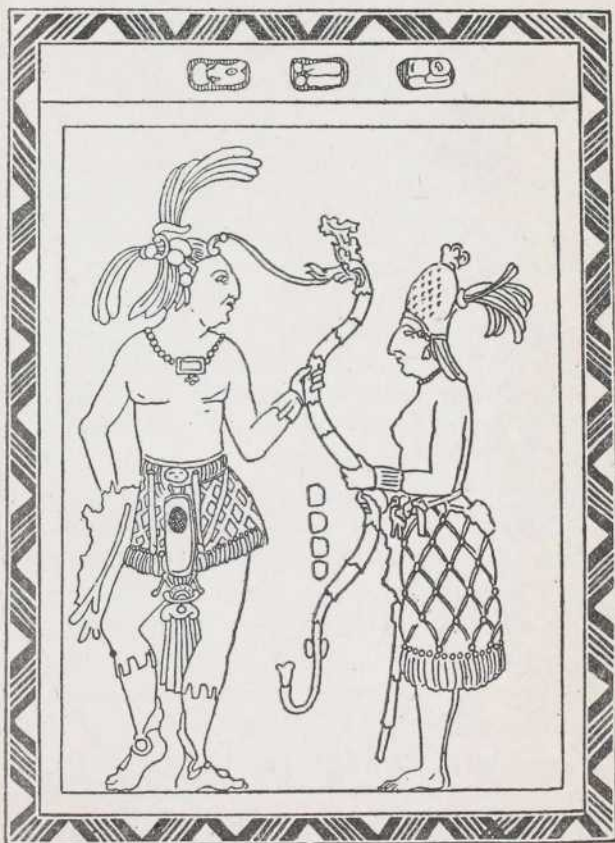
LA CIVILISATION MAYA

Un résumé tel que celui-ci ne permet de donner qu'un bien rapide aperçu de la vie quotidienne de ce peuple prodigieux; mais son importance capitale dans l'histoire de l'Amérique et du monde vaut plus que quelques lignes.

Ces hommes étaient d'une race qui avait conservé le type du mongoloïde d'Amérique, type que les siècles avaient à peine modifié dans quelques détails; toutefois, le soleil tropical les avait bronzés plus que leurs cousins du Nord lointain. Les traits étaient assez gros mais ce qui surtout leur donnait une apparence distincte était certaines coutumes particulières et extrêmement bizarres.

L'aplatissement du front au moyen d'une planchette attachée très tôt au front de l'enfant est une pratique qui se retrouve en beaucoup d'endroits du monde; elle était la règle chez les Mayas. Aussi les sculptures nous représentent-elles des individus au front fuyant dont

l'aspect est rien moins qu'engageant à nos yeux. Si l'on ajoute à cela que le chic était d'avoir les dents effilées en pointe et que le summum de l'élégance était de loucher, on ne manquera pas d'imaginer avec quel-



Types d'indigènes, d'après une sculpture maya.

que étonnement l'aspect d'un « jeune homme à la mode » maya ! Quelques tatouages multicolores ajoutaient à son physique la dernière touche de perfection.

Les puissants, les hommes de cour et de guerre, allaient vêtus de peaux de jaguars et coiffés des plumes immenses et brillantes des oiseaux tropicaux. Les prêtres, eux, présentaient une horrible apparence ; car ils se barbouillaient le visage de sang humain dont les couches accumulées faisaient un véritable masque !

Quant aux gens du commun ils se contentaient d'étoffes grossières d'une espèce de chanvre indigène ou même d'un pagne d'écorce.

La plèbe se consacrait surtout aux travaux des champs. Sans le secours de bêtes de somme ou de trait, ignorant les instruments aratoires, ils préparaient la terre, semailent et moissonnaient le maïs, roi de l'agriculture américaine : ils y ajoutaient le sisal, le coton, la courge, la tomate, la fève, la patate douce, le papaya, l'avocat, et le cacao dont on faisait un breuvage très recherché et qu'on appelait le chocolatl, que tous reconnaîtront. On brûlait, avant que de semer, une certaine étendue de forêt pour se créer des champs, et l'on épuisait ensuite en quelques années cette terre jamais engraisnée, pour patiemment recommencer ailleurs.

Ceux que n'occupait point l'agriculture travaillaient dans leurs chaumières au tissage sur un métier primitif et à tous les petits métiers domestiques, à la vannerie, à la fabrication de poteries usuelles, industrie dans laquelle ils devaient atteindre un très haut degré de perfection réaliste. Enfin ce peuple comptait des ouvriers d'art à qui l'Europe contemporaine

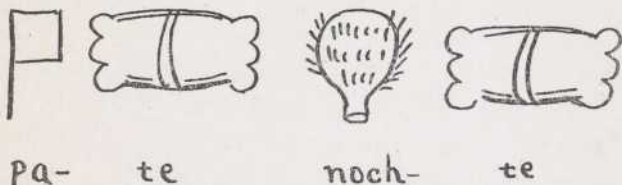
n'avait rien à comparer ; car il ne faut pas oublier en effet que nous sommes environ la fin de l'empire romain, à une époque où dans la civilisation occidentale, après cette civilisation romaine plus politique qu'artistique bien que fille de la grande civilisation grecque, les barbares vont déferler sur le luxueux monde méditerranéen ; et ainsi va se créer dans l'histoire du développement de l'esprit humain une véritable éclipse.

Sculpteurs sur pierre sans cesse occupés à fabriquer des images des dieux et des hommes ; artistes en jade et en or ; tisserands en plumes qui fabriquaient ces merveilleux manteaux dont ne peut avoir une idée qui n'a point vu un des rares exemplaires qui aient été conservés ; tous ces gens du pays maya vivaient pour créer une beauté qui, pour nous paraître souvent étrange, n'en est pas moins de la beauté.

Mais il y a plus : car à la civilisation matérielle, les Mayas avaient ajouté celle de l'esprit.

De tout temps les hommes, forcés par l'agriculture de prévoir et d'observer, ont compris que le relevé du cours des astres leur était indispensable. Or ces observations que les Egyptiens et les Mésopotamiens avaient faites et ordonnées, les Mayas en avaient assemblé, sous forme de calendrier, une somme à quoi rien au monde ne se peut comparer. Son établissement, commencé assurément longtemps avant notre ère, était pour les prêtres astronomes un constant sujet d'études ; à ce point qu'en l'an 603 de notre ère se réunissait un congrès de spécialistes : sacerdotés, mages et mathématiciens, pour procéder une fois de plus à des vérifications et à la rédaction du calendrier pour les années à venir.

Non seulement rien de la course du soleil ne leur était inconnu, non seulement ils pouvaient annoncer ses éclipses, mais ils étaient parvenus à se faire des tables que le seul calendrier grégorien, postérieur de quinze cents ans, a pu égaler. Leurs périodes étaient basées sur les révolutions de trois astres, Soleil, Lune et Vénus, et ces trois calendriers se vérifiaient l'un par les autres. Enfin, pour enregistrer le tout, ils possédaient, seuls de tous les Américains, un système d'écriture encore imparfaitement connu faute de textes. Car des milliers et des milliers de volumes qui



Exemple d'hiéroglyphes mayas,
exprimant « pater noster ».

existaient lors de la conquête espagnole, soigneusement conservés dans les bibliothèques des temples, il ne nous reste plus que *trois unités*, le reste ayant été brûlé sur le bûcher par le clergé espagnol comme livres diaboliques, Quoi qu'il en soit, et malgré l'ingéniosité admirable des chercheurs, les chiffres mayas seuls nous sont aujourd'hui intelligibles; leurs autres symboles sont encore indéchiffrés.

Enfin, cette écriture hiéroglyphique se complétait d'un système de numération pour lequel ils avaient eu, longtemps avant tous les autres peuples, l'idée du

zéro, chiffre purement théorique mais dont l'utilité pour la simplification des calculs est vraiment inestimable.

Toute cette civilisation, comme il est de règle chez les peuples primitifs, était centrée sur la religion dont les pratiques prenaient une place qui peut certes nous paraître démesurée. Il est aujourd'hui possible de s'en faire une idée par le nombre et l'importance des temples.

Ces lieux de dévotion étaient toujours bâtis sur des terrasses pyramidales au sommet desquelles était le sanctuaire, lieu de l'holocauste. Et ce sacrifice, unique ou multiple, avait comme victimes des hommes, soit prisonniers de guerre, soit individus choisis parmi le peuple maya lui-même et dont l'immolation semble avoir été presque toujours consentie, si grand était estimé cet honneur. Les temples et leurs dépendances sont les chefs-d'œuvre que nous ont laissés les Mayas. Malgré la difficulté engendrée par leur ignorance de la voûte, c'est par centaines qu'ils élevèrent ces monuments imposants, immenses, si solidement construits que la forêt tropicale, pourtant si violemment destructrice, n'a pu en deux millénaires d'efforts, les dévorer en entier. Sur tous les sites, de plus en plus nombreux, on retrouve leurs murs historiés, aux toits écroulés, mais dont les fronts offrent une galerie de tableaux en bas-relief où sont figurées la mythologie et la vie quotidienne du peuple maya.

Il ne faut pas s'étonner que ce peuple, éclairé en certains côtés, ait pratiqué couramment l'horrible coutume des sacrifices humains dont les victimes étaient ensuite, en tout ou en partie, consommées par les par-

ticipants. Car, malgré les apparences, il ne s'agissait en rien de cannibalisme véritable; ce qu'ils croyaient se partager ainsi, c'était non pas la chair d'un homme, mais bien celle du dieu lui-même. Il y a par ailleurs entre la religion maya et le catholicisme de bien curieuses similitudes: c'est ainsi, par exemple, qu'ils pratiquaient le baptême par l'eau et, chose plus extraordinaire encore, la confession publique et même privée, *auriculaire!*

$$80 + 80 + 80 + 80 + 20 + 20 + 40 = 400$$



Exemple de numération maya.

Tout ce peuple vivait une vie en commun sous une forme d'économie très différente de la vie européenne et qui se rapprocherait bien plus d'un certain communisme que de la féodalité. Car il y eut ceci de particulier à l'Amérique que *jamais*, nulle part, on ne semble y avoir eu l'idée que le sol, la terre, pouvait appartenir à un individu qui put avoir sur elle plus de droits que son voisin. De ce que nous savons du peuple maya, on peut inférer que par beaucoup de points il ressemblait, au point de vue de l'organisation civile, à certains états européens modernes qui passent pour extraordinairement avancés.

C'est ainsi que pendant plusieurs siècles, les Mayas vécurent dans leurs villes et leurs campagnes: le nombre de leurs cités se multipliait, envahissant un domaine toujours plus étendu: tout le bas Mexique, la

base du Yucatan et l'isthme de Tehuantepec, le Honduras et le Guatémala. Aujourd'hui l'aviateur qui survole cet océan de verdure impénétrable qu'est la forêt tropicale aperçoit, surpris, des ruines à demi-ensevelies où des expéditions scientifiques feront resurgir des temples, des palais, et surtout les stèles gravées de signes numéraux qui indiquent pour toujours la date de grands événements aujourd'hui ignorés.

Disons pour terminer que ce monde indigène, nous l'avons vu précédemment, ne formait pas une nation unie; on le rassemble généralement aujourd'hui sous le nom erroné de «Premier Empire Maya» qui, au fond, ne rappelle que leur communauté de connaissances, de mœurs et de croyances.

Cette rapide revue, bien imparfaite pourtant, permettra de se faire une idée de la puissance maya; et ceux dont la curiosité aurait été allumée pourront, par l'image ou la description, connaître ailleurs jusqu'à quel point nous sommes restés en deça de la vérité.

Aussi l'événement qui termina cette brillante période n'en paraîtra-t-il que plus extraordinaire. Car après avoir, à force de travail, accumulé ainsi pendant des siècles des richesses artistiques, les Mayas, vers la fin du VII^e, semblent avoir brusquement renoncé à tout cela pour s'enfoncer à nouveau dans la forêt, fuir leur patrie et recommencer ailleurs, plus loin, à deux cents lieues de là, dans une région à peu près déserte.

On semble moins porté, aujourd'hui, à admettre que l'abandon fut presque instantané, comme si quelque catastrophe subite eût fondu sur la nation et l'eût jetée dans une course panique. Mais il est assuré que

la déchéance fut extraordinairement rapide, brutale, complète.

L'explication la plus plausible est de l'épuisement du sol à quoi put s'ajouter quelque épidémie et sans aucun doute un ordre divin annoncé par les prêtres après de longues consultations astrologiques et magiques. En quelques années l'herbe se mit à pousser sur les places et les routes pavées; la végétation prolifique des lianes et des grands arbres prit racine dans les interstices des pierres. La pluie, le soleil et le vent conjuguèrent leurs forces pour détruire. Et le suaire de la grande forêt ensevelit l'œuvre des humains.

Ceux-ci étaient montés en masse vers la pointe du Yucatan où déjà auparavant quelques groupes de leur race étaient installés. Quoiqu'il en soit, cette brusque migration reste jusqu'à ce jour un des plus extraordinaires mystères dans l'histoire de l'humanité.

En cette région nouvelle ils recommenceront le même travail, continuant la civilisation qui leur est propre; peut-être accompliront-ils moins du point de vue artistique pur; mais ils avanceront plus loin en civilisation matérielle et connaîtront enfin des métaux usuels. Et ce sera le « Nouvel Empire » maya dont nous verrons plus loin la floraison, après l'an mille.

CHAPITRE VI

LES TERRASSIERS ET LES AYMARAS

Ce legs inestimable de l'agriculture que les Mayas avaient apparemment tiré du Mexique, nous avons vu, plus tôt, qu'ils n'avaient pas été les seuls à en bénéficier.

Il n'est pas mauvais qu'à ce moment de notre récit, nous établissions pour de bon un point important et que les esprits portés à la systématisation oublient trop facilement. On nous a habitués, en effet, à considérer les peuples à grande civilisation comme habitant des espèces d'îles radieuses isolées sur un océan de barbarie. L'admiration qu'on nous a inculquée pour la culture grecque est pour beaucoup dans cette habitude d'esprit. Et pour presque tous, surtout jusqu'à cette époque toute récente où la vulgarisation a commencé à faire sentir ses heureux effets, il y eut dans l'histoire du monde une civilisation hellénique, une civilisation égyptienne, et vaguement, une pseudo-civilisation chinoise; tout le reste n'étant que sauvagerie.

Il a fallu le travail obstiné de deux générations de savants pour établir, par une suite de trouvailles et

de démonstrations, une double vérité : tout d'abord, *dans le temps*, la filiation ininterrompue des civilisations ; et que jamais aucune Minerve n'était née, tout armée de son génie, du cerveau d'un quelconque Jupiter, mais bien que toujours le développement humain s'est fait suivant une ligne continue, chaque groupe recevant du groupe précédent pour le passer à son successeur un flambeau plus lumineux.

De même *dans l'espace*, nous savons désormais qu'il n'y eut jamais solution de continuité ; car, des acquisitions faites par un peuple, sous l'empire de la nécessité ou grâce à son génie particulier, les voisins avaient vite fait de profiter, soit par les voies pacifiques du commerce, soit par le fait d'expéditions guerrières auxquelles se livraient les peuples mieux armés. Il pouvait arriver que le groupe plus avancé soumit les tribus barbares et leur apportât en échange d'un servage relatif les bienfaits de sa civilisation. Il pouvait de même arriver au pays conquis de régner par l'esprit sur le conquérant : tel fut le cas de la Grèce par rapport à la république romaine.

Anjourd'hui que les différentes parties du monde livrent leurs premiers secrets, l'histoire de la civilisation s'inscrit en une ligne continue dont nous commençons de saisir le fil de plus en plus évident.

Il en va ainsi de l'Amérique qui ne saurait faire exception à une règle aussi absolue.

La richesse qu'était l'agriculture — avec tous ses compléments qui sont la sédentarité, le développement du domestique, la naissance d'une organisation collective nouvelle, — ne pouvait que rayonner, par contact et imitation, dans toutes les directions : vers le





Sud, avec les Mayas; vers le Nord, avec les Vanniers dont nous avons parlé précédemment.

Or une fois franchies les montagnes du Colorado et les déserts de l'Arizona, cette vague généreuse venait battre des régions grasses, douces, éminemment favorables à la culture. Elle ira plus loin encore que ce bassin du Mississipi, et le royaume du maïs atteindra jusqu'aux rives lointaines du nordique Saint-Laurent. Mais dans la région centrale des Etats-Unis actuels, sur les bords du « Père-des-Eaux » et de son tributaire l'Ohio, le « blé-d'Inde » nourrira tout un monde indigène à qui il permettra un développement particulier; et ce seront les Terrassiers, ou « Mound-Builders ». Ce nom sera désormais pour nous plus que le nom arbitraire d'un groupe de naturels; c'est toute une civilisation particulière qu'il représentera.

LES TERRASSIERS

Si ces hommes ont été baptisés par les savants: « Mound-Builders » — mot que nous avons cru pouvoir traduire par son équivalent français de *Terrassiers* — c'est que nous leur devons, épars sur une immense étendue, du Golfe du Mexique jusqu'au nord des Grands Lacs, plus de 100.000 ouvrages de terre où se reconnaît nettement leur technique particulière et qui nous ont révélé un peu de leurs habitudes de vie.

En autant que l'on a pu l'estimer, c'est autour des premiers siècles après l'ère chrétienne qu'ils commencèrent à se manifester. Ils fleurirent pendant un laps de temps qui n'est pas encore déterminé; il semble

toutefois que lorsque les Européens vinrent s'emparer du territoire américain, il n'y avait pas très longtemps qu'ils avaient disparu.

Les terrassements qu'ils ont laissés disséminés sur tout cet immense espace et où se perçoit une certaine unité, se pourraient classer en trois catégories, suivant leurs formes distinctes :

1° — Des pyramides ou cônes. Ces masses, d'étendue et de volume variable, rappellent vaguement par leur dessin les tumuli religieux de l'Amérique centrale. Ce sont presque toujours des tertres funéraires, recouvrant la sépulture d'un chef dont on retrouve les restes environnés d'objets coutumiers ;

2° — Beaucoup plus rarement, des ouvrages affectant la forme d'un animal et dont l'inspiration fut probablement, quoique non sûrement, totémique ; c'est-à-dire que les constructeurs mystérieux auraient voulu figurer ainsi le symbole de leur tribu qui, possiblement, portait le nom même de l'animal prétendu ancêtre, protecteur et dieu particulier (?) ;

3° — Des œuvres, enfin, purement défensives, plus ou moins régulières et géométriques. Il s'agit généralement de buttes élevées de main d'homme pour servir d'assises au village fondé en une plaine d'approche par trop facile, et de murs de terre ou de torchis entourant le hameau.

C'est surtout dans l'immense bassin du Mississipi qu'on trouve, éparpillées mais fréquentes, leurs « constructions » ; à ce point qu'une carte figurant l'emplacement de ces milliers de monticules aurait l'apparence d'un arbre dont le fleuve serait le tronc ; les affluents, les branches ; et les tertres, l'innombrable

frondaison des feuilles. Il s'en trouve cependant hors de cette aire, vers le nord-est particulièrement. La rive nord-ouest du lac Ontario en possédait plus de cent, dont beaucoup dans la péninsule de Niagara où le climat fut toujours singulièrement tempéré et le sol fertile. Sur la rive sud du fleuve Saint-Laurent, on en a reconnu jusque près de la frontière actuelle du Canada. Telle est, semble-t-il, la limite extrême atteinte par le peuple des Terrassiers, ou, plus exactement, par la civilisation primitive qui porte leur nom.

C'est aux minutieuses excavations pratiquées dans un certain nombre de ces ouvrages que nous devons le peu que nous savons sur ce peuple ou, peut-être, ces peuples étranges et encore bien nébuleux; car ici la tradition, si précieuse ailleurs, n'a pu être recueillie. A l'arrivée des blancs, et bien que la disparition des Terrassiers eût été de date relativement récente, il fut impossible d'apprendre sur eux quoi que ce fut de la bouche des Indiens; apparemment, ils ignoraient l'origine de ces grossiers monuments. Et cette ignorance même ne laisse pas d'intriguer.

Quoi qu'il en soit, la civilisation des « Mound-Builders », postérieure à celle des Vanniers et contemporaine de celle des Mayas, était certes fort supérieure à la première; mais il s'en faut de beaucoup qu'elle ait égalé ou même approché celle du peuple-roi des Amériques. Toutes avaient cependant en commun d'être basées sur la culture du maïs. Le groupe des Terrassiers sut, tout comme les Vanniers et encore plus habilement qu'eux, tresser des paniers et les orner de dessins variés; cuire la poterie et la décorer de motifs simplistes; se construire des abris semi-per-

manents de boue, de pierraille et de branches; enfin, cultiver la terre avec les maigres outils que leur fournissait leur génie limité. Mais s'ils se groupèrent en bourgades et en villages relativement nombreux et durent ainsi nécessairement connaître quelque forme d'organisation sociale, ils ne fondèrent point de villes et ne sculptèrent jamais de monuments dignes de ce nom.

A défaut de tradition et d'images, même sommaires, leurs tertres, surtout les funéraires, nous ont livré des objets de peu de valeur mais grâce auxquels il nous est possible de connaître un peu de leur vie quotidienne. Car suivant en cela la coutume retrouvée partout dans notre monde humain, on déposait dans la tombe, à côté du défunt, des objets plus ou moins nombreux, plus ou moins luxueux, selon le rang; objets dont on croyait qu'ils seraient utiles au disparu dans la vie seconde. C'est ainsi que parfois une sépulture nous révélera une relique particulièrement touchante: dans un sépulcre on recueillit, auprès des ossements d'un enfant de huit ans, cinq billes gravées de dessins géométriques!

Leurs villages, que des remparts de terre élevés par eux voulaient protéger contre les incursions des ennemis, voisins mécontents ou tribus pillardes de la plaine, étaient installés à proximité des cours d'eau et de préférence sur des élévations naturelles d'où ils pouvaient descendre vers leurs champs prochains et guetter le passage occasionnel de troupes de bisons dont ils continuaient à utiliser la viande et le cuir. C'étaient des agglomérations minables de huttes faites de branchages recouverts de terre battue; parfois même

de glaise cuite au soleil, « l'adobe », et de nattes tressées. On y tissait les herbes et l'écorce; on y tannait les peaux par des procédés primitifs. S'il est douteux que les animaux domestiques leur aient été connus, leur culture n'était point restreinte au seul maïs; autour de leurs hameaux poussaient la courge, la citrouille, la fève, le soleil, dont ils consommaient les graines, et le tabac.

Ce dernier, que les Vanniers avaient fumé dans les tubes de roseau, avait pris chez les Terrassiers une remarquable extension, comparable presque à celle du maïs. Bientôt certains d'entre eux, ayant appris à travailler la pierre tendre, s'étaient mis à en faire des pipes: les unes façonnées avec soin, ornées de dessins rituels, décorées de plumes, pour les cérémonies auxquelles l'herbe magique avait une grande part; les autres, très simples, pour le fumer quotidien. Outre les pipes, ils fabriquaient aussi des figurines, votives ou fantaisistes, de pierre ouvree ou de terre cuite au feu.

Ils étaient trop humains pour n'aimer pas les ornements qui sont de toutes les époques et de tous les pays et qui ne sont point la passion des seuls « sauvages ». On a retrouvé leurs colliers de perles d'eau douce et leurs parures de feuilles de mica artistement travaillées.

Ce qui, toutefois, nous les fait intéressants, à part leurs tertres si curieux, est ce fait qu'ils connurent la sculpture des objets et surtout le travail des métaux. Dans la région des Grands Lacs ils avaient remarqué une mine de cuivre d'une extrême richesse où le métal

rouge se rencontre parfois à l'état de véritables pépites qu'un minimum de travail rend utilisables. Néanmoins, pour atteindre à la civilisation réelle vers laquelle ils tendaient, il leur manqua surtout, comme hélas! à tous les peuples américains, de posséder des bêtes de somme — une exception particulière, le llama, au Pérou — et des bêtes de trait que l'ingrate nature avait refusées à la seule Amérique; aussi de connaître la roue et d'avoir trouvé le secret de forger et de tremper le fer.

Ils avaient cependant appris à extraire du sol à part le cuivre et le mica, l'hématite et le cinabre, dont ils se faisaient des couleurs de guerre et de festivité; et les turquoises, qu'ils amassaient comme une véritable richesse; l'alun, l'argile. Ils utilisaient le charbon, pour s'en faire non point du feu, mais des atours! Le travail de la pierre dure, pour les armes et les instruments domestiques, était plus que jamais important et soigné, maintenant que la fixité leur donnait des loisirs. Et la stéatite, pierre molle et sans grain, se prêtait aux fantaisies de l'artiste qui la travaillait patiemment de son burin de silex. Enfin comme nous l'avons vu tout à l'heure, dans la région du lac Supérieur ils découvrirent le cuivre.

C'est par là surtout qu'ils se distinguèrent. On a retrouvé leurs exploitations, leurs chantiers miniers avec de longues galeries souterraines buttées de bois. Mais comme ils ne savaient pas encore fondre le métal, ils ne recueillaient que les morceaux natifs qu'ils battaient ensuite pour en faire non seulement des outils et des bagues, mais jusqu'à des casques et des cuirasses. Cela, qui eut été impuissant à les protéger

contre des armes de fer et surtout d'acier trempé, suffisait à les défendre contre les javelots et les flèches de pierre.

Cette civilisation particulière, assurément fille de la civilisation proto-mexicaine, s'épanouit dans le temps comme un arbre à qui, en surface, nous la comparions tout à l'heure; pendant des siècles, elle porta des fruits pour le bonheur, toujours relatif, d'hommes nombreux. Du Sud elle avait tiré la poterie, la vannerie, l'agriculture; mais elle n'en tira point apparemment de calendrier précis, bien que le lunaire dût être en usage.

Et voilà que, après des centaines et des centaines d'années, quand les générations eurent succédé aux générations, ce mode humain particulier, celui des Terrassiers, des « Mound-Builders », cessa de prospérer et bientôt disparut à jamais. Vers l'an mille il semble que déjà ils fussent en plein déclin, sans que, pour eux comme pour tant d'autres, nous sachions jamais pourquoi la ligne du destin s'interrompit si complètement. Un jour vint où leurs habitations restèrent désertes, où il ne se trouva plus personne pour relever les murs effrités et pour offrir des sacrifices aux dieux indigètes inconnus de nous.

Quand arriveront les blancs curieux, aucun indigène ne saura plus expliquer l'existence de ces monticules épars sur une aussi vaste étendue; les pluies, les vents chaque année en adouciron t un peu plus les contours et fondront dans le paysage créé par la nature les collines édifiées par l'homme.

D'autres individus désormais vivront sur les mêmes lieux; la charrue passera sur les tertres funéraires, les nivelant peu à peu et les fondant dans la plaine

dont ils étaient sortis au prix de quel travail et de quelles sueurs!

Il en est cependant, de ces buttes, qui gardent encore presque intactes leur forme singulière et qui alimentent les discussions passionnées des savants archéologues. Dans l'une d'entre elles on crut un jour reconnaître la forme d'un éléphant; aussi les uns voulurent-ils y voir la preuve péremptoire que cet animal errait sur le sol américain encore hier, c'est-à-dire vers l'an mille; d'autres s'en servirent pour appuyer leur thèse d'une influence asiatique importante sur le développement de la vie et de la civilisation dans notre hémisphère. Jusqu'à ce qu'un dernier examen critique permit à quelques-uns de démontrer de façon claire que cette prétendue figuration n'était qu'une illusion. Cela pourrait faire sourire; mais cela ne peut que montrer quelles difficultés d'interprétation présentent les objets que la science est appelée à analyser.

Leur œuvre la plus frappante est celle que l'on appelle le Grand Serpent, dans le Wisconsin, aux Etats-Unis. C'est une espèce de monticule sinueux et très allongé, de 1,300 pieds de long par environ huit de large et dont après tant d'années, l'élévation est encore de trois ou quatre pieds. Et cette fois l'apparence est trop nette pour laisser place au doute. On ne peut que retrouver les ondulations régulières d'un immense corps de reptile avec, à un bout, la queue et à l'autre une tête serpentine aux mâchoires ouvertes devant laquelle est un petit tertre ovoïde.

Que signifie-t-il vraiment? on l'ignore et sans doute l'ignorera-t-on toujours. Mais un pasteur baptiste —

qui n'était point cette fois un savant, tant s'en faut — crut sérieusement avoir trouvé l'explication. Il affirma sans rire que cette effigie était l'œuvre de Jehovah lui-même qui l'aurait exécutée pour rappeler le crime d'Eve et le rôle du serpent fatidique; et cela, d'après lui, sur l'emplacement précis du jardin d'Eden, du Paradis Terrestre!

En vérité, l'histoire des hommes, avec ce que leurs restes nous laissent deviner de leurs joies et de leurs misères, est assez passionnante en elle-même pour qu'il ne soit pas nécessaire de recourir à pareilles fantaisies.

* * *

C'est une tâche bien difficile que de raconter un monde aussi grand que le Nouveau; et cette difficulté s'accroît encore à mesure que s'éclairent les différences entre les groupes dispersés de la mer Arctique à la Terre-de-Feu.

Au point où nous sommes, il est véritablement impossible de donner de l'humanité américaine une description collective, même dans ses grands traits. En outre, la science ne nous autorise point encore à en faire un dessin plus poussé.

Mais, par ailleurs, il importe que l'on se garde d'un péril. Ne parler que des peuplades majeures, c'est rejeter dans une ombre injuste des groupes dont l'intérêt n'est que peu inférieur à celui des premiers. Il nous faut évidemment renoncer à parler de tous, si peu que ce soit, puisqu'une telle entreprise, en plus de nous mener trop loin et trop longtemps, risquerait de minimiser la grandeur des peuples dominants.

Il en est cependant, et de cette même époque, que nous ne pouvons ignorer; et singulièrement, parmi ceux-là, les *Aymaras* du Haut-Pérou. En effet, à part leur œuvre personnelle qui n'est point négligeable, ils fournirent les assises de la civilisation américaine la plus grande selon l'esprit, si la civilisation maya fut la plus grande selon la matière et la mexicaine la plus importante par ses conséquences éloignées.

LES AYMARAS

Ceux-ci nous sont encore moins bien connus que les précédents. En effet, il ne nous ont presque rien laissé d'autre que leurs constructions cyclopéennes, à peu près ignorées il y a un quart de siècle.

C'était là une nation qui occupait des vallées encaevées dans la grande Cordillère des Andes, chaîne dorsale de l'Amérique du Sud.

Comment ce peuple isolé ainsi par des conditions géographiques extraordinaires put arriver à un développement intéressant, est un véritable problème. Quoiqu'il en soit, ce qu'il nous a laissé impose à l'esprit l'idée d'une grandeur réelle et d'un génie particulier.

Sur des cimes aujourd'hui presque inaccessibles de la Sierra équatoriale, on retrouve des restes imposants. Ce sont des villes entières construites de blocs énormes, massifs à ce point qu'on serait parfois tenté de les croire sculptés à même le granit terrestre.

Les ruines de Tiahuanaco, à l'extrême sud du lac Titicaca, révélèrent aux archéologues une avant-civi-

lisation dont ils ont depuis retrouvé d'assez nombreux échantillons. On a mis à jour des ruines de temples et de palais, construits de monolithes dont certains pèsent plusieurs tonnes, transportés d'une invraisemblable distance, taillés avec le secours de simples outils de pierre et mis en place les uns sur les autres avec tant d'art et de précision que les joints sont presque invisibles; sur tout cela une décoration bizarre et compliquée dont le sens nous échappe encore et où le puma, — le tigre américain, — jouerait un rôle important. Là se trouve « le monument le plus étonnant de toute l'Amérique primitive » : une porte d'un seul bloc, d'une dizaine de tonnes pesant et dont les pans sont couverts de sculptures stylisées.

On sait aussi l'habileté de leurs orfèvres et de leurs joailliers dont les œuvres d'art rivalisent avec celles de ces Mexicains qui nous laissèrent le trésor de Monte-Albano.

Mais sur tout cela une lumière suffisante est loin d'être faite. Ce sont les années à venir qui nous apporteront la solution du mystère des Aymaras à qui la civilisation inca devait être redevable de tant.

Entre les Mayas au Yucatan et les Aymaras au Pérou, d'autres peuples commençaient à fleurir plus modestement; tels les Chibchas de Colombie dont les terres cuites font l'étonnement des savants et des artistes.

Mais plus loin, à mesure que l'on s'éloigne du centre vivifiant de la civilisation américaine, le Mexique, la lumière s'affaiblit de plus en plus, sans cependant jamais se perdre tout à fait.

CHAPITRE VII

LES AMÉRIQUES VERS L'AN MILLE

Dans l'histoire des peuples américains, l'an mille fut certes sans importance; et les stèles mayas nous fournissent nombre de dates qui, plutôt que celle-là, méritaient de se graver dans la mémoire des habitants du Nouveau-Monde. D'autre part l'an 1492 devait leur apporter un changement considérable, définitif, et du point de vue « indien », assurément catastrophique.

Mais pour les annales européennes et surtout pour celles des relations entre les deux continents, cette année mille et les années voisines comptent singulièrement puisqu'elles marquent le moment du premier contact entre les naturels de ces deux parties du monde. C'est en effet là la date de la découverte réelle; bien plus, c'est celle de la première tentative de colonisation par des blancs, tentative qui tout en ne devant pas avoir de suites, eut mieux que la suivante mérité d'en avoir, nous verrons tout à l'heure pourquoi. Or le nom de Christophe Colomb est passé à la postérité chargé d'une gloire véritablement exagérée; tandis qu'Erik et son fils Leif Eriksson sont

presque ignorés et restent, pour le vulgaire, des hommes sans éclat. Tant il est vrai que le succès, plus que le courage et le génie, appelle la couronne de la renommée. Pourtant, paradoxe suprême, tandis que les Scandinaves voulurent faire de l'Amérique leur patrie, le Génois ne vit jamais dans ce continent — dont il n'admit d'ailleurs point l'existence! — qu'un obstacle sur la route de l'Asie et des richesses qu'il aspirait à piller.

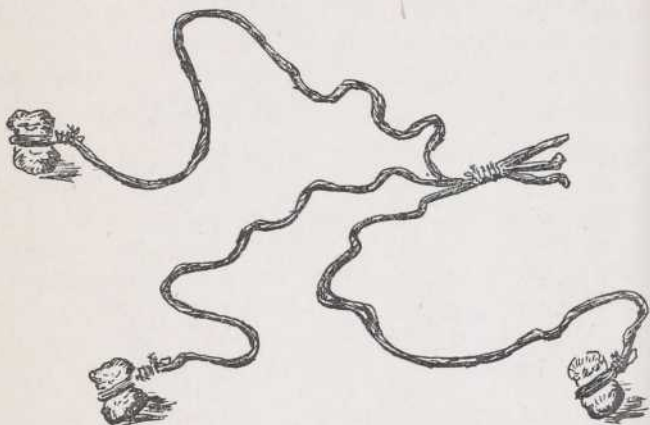
Les deux immenses terres américaines étaient déjà peuplées depuis quinze mille ans quand Erik le Rouge prit pied sur le sol groënlandais. Les premiers immigrants asiatiques, augmentés d'un apport incessant de nouveaux-venus, avaient engendré une postérité nombreuse, une cinquantaine de millions, au bas mot. Sauvages et barbares au début, ces Américains étaient devenus, pour quelques-uns, par une progression infiniment lente, des demi-civilisés, puis des civilisés. Mais il s'en fallait que ce développement ait été partout égal.

ÉTAT GÉNÉRAL DES AMÉRIQUES VERS L'AN MILLE

Jusqu'à l'extrême bout de la pyramide sud-américaine étaient descendus les fils des hommes jaunes, apportant avec eux ce qu'ils avaient hérité: un bien faible bagage! Et, pour la plupart, l'éloignement les empêcherait de profiter de ce que, au cours des siècles, d'autres tribus plus heureuses devaient inventer et accroître. Car, en Amérique comme ailleurs, la distance qui sépare un lieu donné du centre de civili-

sation mesure aussi le retard de ce lieu dans son développement culturel.

Les indigènes de la Terre-de-Feu et de la Patagonie étaient restés les barbares qu'ils ne cesseront jamais d'être. Néanmoins ils possédaient l'intelligence. Et c'est à ce don divin qu'ils durent d'avoir imaginé certains



Bolas.

objets particuliers par quoi se manifeste leur génie inventif: les « bolas », sorte de lasso fait de boules pesantes réunies par un cordon et qui, lancé avec adresse, abat l'animal pourchassé en s'enroulant à ses jambes; des embarcations non pas faites de peaux ou d'écorce, ou creusées dans un tronc d'arbre, mais véritables barques construites de planches assemblées.

La dure région de l'Amazone que des forêts impénétrables, une faune dangereuse et la fièvre mortelle bâclent encore de nos jours, ne connaissait que des

tribus errantes douées de l'héritage commun : le feu, le javelot, les outils de pierre. Ils y avaient pourtant ajouté de leur cru la sarbacane, tube creux grâce auquel on lance à distance, en y soufflant, des fléchettes empoisonnées de « curare » ; et aussi la flûte de Pan et le hamac. Leurs dieux et leurs croyances n'avaient plus rien de commun avec ceux de leurs ancêtres et d'horribles coutumes étaient apparues chez certains d'entre eux ; déjà les ancêtres des actuels Jivaros du Haut-Amazone desséchaient les têtes de leurs ennemis vaincus pour en faire d'ignobles poupées.

Cependant l'art de la culture de la terre était venu jusqu'à eux. Mais le sol qu'ils habitaient ne se prêtait point à la culture du maïs mexicain. Pourtant, ces mêmes principes ils les avaient appliqués à une autre plante : et chose curieuse, c'est d'une plante terriblement vénéneuse qu'ils avaient fait la base même de leur alimentation. Dans les clairières péniblement défrichées et plus péniblement entretenues, ils plantaient le manioc dont les racines charnues sont un poison violent si on les consomme crues ; tandis que la cuisson les rend inoffensives et permet de préparer la fécule sous forme de « tapioca ».

Aussi bien ce vaste territoire au cœur de l'Amérique Méridionale, tout coupé de fleuves géants et de rivières dormantes issues de marécages ou de torrents descendus des Andes, comportait-il d'énormes variantes dans le degré de culture. Les hauts plateaux de l'est brésilien, physiquement plus favorables à l'homme, étaient vers l'an mille à un stage intermédiaire entre la barbarie primitive et la civilisation à quoi atteignaient les peuples de l'Amérique Centrale et du ver-

sant Pacifique des Andes. Plus rapproché du foyer majeur, le Venezuela recevait, quoique lentement, des notions venues constamment de l'isthme panamien. Et la Colombie, plus proche, voyait fleurir les arts les plus simples, dont la poterie; les Chibchas qui l'habitaient et l'habitent encore, calmes et doux, se livraient aux dangereuses douceurs du « coca » dont ils mâchaient les feuilles.

Traversant la chaîne des Andes, nous débouchons dans ce monde où vigoureusement croît le talent aymara d'où sortira bientôt, dans une centaine d'années à peine, la civilisation quichua, cette civilisation communément appelée des Incas.

Quant à l'Amérique Centrale, à l'Amérique presque-insulaire, tout ce d'elle qui ne participe pas à la civilisation maya en subit fortement l'influence directe.

AMÉRIQUE DU NORD

Le Mexique, lui, a reçu beaucoup de ces mêmes Mayas en retour du cadeau princier qu'il leur avait fait en leur donnant le maïs. Il semble d'ailleurs, à mesure que nous connaissons mieux la culture maya et celle des proto-mexicains, que ces derniers méritent une place plus grande que celle qu'on leur a faite jusqu'ici. A la fin du premier millénaire après le Christ, la civilisation mexicaine primitive, archaïque, a dès longtemps cessé de l'être; elle a évolué, elle aussi, et s'est affinée; elle ne le cède encore qu'aux seuls Mayas dont l'éclat a maintenant dépassé son période.

Plus au Nord, dans la région du Nouveau-Mexique où nous avons précédemment trouvé les Vanniers, un groupe particulier, héritier direct de ces derniers, se dessine et s'affirme; celui des Pueblos dont nous parlerons dans un prochain chapitre.

Pendant ce temps, que devient le reste du continent nord-américain, toute cette imposante surface topographiquement superposable au continent méridional dans sa plus grande partie: les plaines du Mississipi comparables à celles de l'Amazone, l'étroite côte des Rocheuses presque identique à celle des Andes qui d'ailleurs forment avec les Rocheuses une seule et même arête continue, une véritable Sierra Americana?

Tout cela est loin en arrière, bien loin, encore que s'y montrent les premières lueurs de l'aube civilisatrice.

Après quelque quarante siècles, au moins, toute cette aire immense, tout ce grandiose domaine n'est que bien faiblement peuplé; la population totale des Amériques, d'ailleurs, s'il est permis de risquer une estime, était probablement de moins de soixante millions d'êtres humains, deux habitants au mille carré, peut-être, en moyenne! Et c'est en vain que l'on y eût cherché d'autres agglomérations que de pauvres villages de huttes. Les Terrassiers vont s'effacer dans la région de l'Ohio et du Haut-Mississipi; les Vanniers ont cessé de paraître et les Pueblos esquissent à peine leur future et bien relative grandeur.

Tout le reste est l'anarchique patrie des tribus errant dans les grandes plaines du centre comme dans les vallées des fleuves atlantiques.

Dans tout cela commencent à poindre des groupes

historiquement connus, que plus tard on ne pourra classer que par les rapports de leurs langues entre elles; encore cela sera-t-il toujours un problème, puisque cette minorité d'êtres humains offre plus de quatre cents



Distribution approximative des grandes races américaines du Nord.

langues différentes sans compter les dialectes ! Mais nous pouvons déjà localiser la plupart des grandes races américaines près de l'endroit où elles seront cinq cents ans plus tard : les Sioux au centre ; les Apaches, Navajos, Pawnïes, et nombre d'autres, à l'ouest, jusqu'au mur des Rocheuses, Quelque part dans le centre se cristallise un peuple qui plus tard sera célèbre : les Iroquois.

Toutes ces nations sont restées nomades ; si certaines d'entre elles connaîtront bientôt une ébauche de civilisation, elles sont encore composées de sauvages libres et vigoureux, courageux dans la chasse comme dans la guerre et qu'aucun empire n'a jamais pu ni ne pourra jamais rassembler sous un seul sceptre. Bientôt cependant la science agricole leur parviendra ; certains cultiveront le maïs, mais toujours en des champs restreints et temporaires ; ce ne sera jamais là qu'un aliment accessoire, bon tout au plus à varier quelque peu le régime habituel de gibier et de poisson ou à servir d'assurance contre la famine.

Plus ancienne que celle de l'agriculture, la connaissance de la poterie est venue jusqu'à eux ; toutefois leurs vases resteront toujours simples. Leurs armes seront celles de leurs ancêtres à quoi s'est ajouté l'arc ; aussi bien suffisent-elles parfaitement, ces mêmes armes, contre un gibier toujours le même et contre des ennemis armés semblablement.

Pour la pêche, on se sert de la ligne armée d'hameçons d'os mais aussi du « nigog », le trident indien. La chasse au gibier ne se fait pas à courre car l'indigène ne possède point de chevaux dont Cortez apportera

les premiers en Amérique, cinq siècles plus tard ; il y faut une adresse et une infinie patience, soit dans le piège soit dans l'affût.



Le nigog.

De ces rudiments même de civilisation, nombre de tribus sont pourvues peu ou beaucoup, bien que jamais totalement dépourvues.

Au Canada, le groupe épars des nations algonquines, race forte et farouche, habite tout l'est jusqu'à toucher au Nord le domaine des Esquimaux. Les plaines du Grand Ouest canadien et la vallée du Mackenzie, première route des immigrants, sont occupées par une horde relativement récente issue d'une des dernières vagues asiatiques : les Athabaskans.

Reste cette longue bande au-delà des Rocheuses et qui va du golfe de Californie jusqu'à l'Alaska, reproduction au Nord du ruban trans-andin de l'Amérique du Sud. Là s'est installé tout un semis de petites nations sans parenté nettement visible, dont les mœurs se ressemblent peu et dont les langues multiples paraissent aujourd'hui complètement étrangères les unes aux autres. Du côté de la Colombie Britannique, tant sur la côte que dans les îles, deux ou trois tribus, favorisées d'un climat doux et vivant facilement de la pêche au saumon, s'en vont vers une civilisation inférieure et fruste, certes, mais bien particulière. A ce point que dans les formes étranges qu'inventeront

leurs artisans et leurs véritables artistes, certains voudront plus tard trouver la preuve d'une inspiration chinoise.

Tous ces peuples, répétons-le, au contraire de ceux des Amériques mexicaine, centrale et andine, ne sont point fixes; ils n'ont rien en effet qui les attache à un lieu. Tour à tour vainqueurs et vaincus dans leurs heurts inévitables, ils se bousculent, se déplacent, en de longs remous qu'adoucit l'étendue de l'espace où ils se peuvent réfugier et perdre. Chacun connaît son voisin immédiat par la crainte qu'il lui inspire et par le fait qu'il se doit constamment garder contre des empiètements sur les territoires de chasse qu'il occupe. Mais leur connaissance ne va pas au-delà; et la situation se retrouve identique, à des milliers de lieues de là, dans les pampas, grandes comme un océan, du plateau argentin.

Et tous de leur passé ne savent rien; à la longue le souvenir est devenu tradition; puis la tradition est devenue légende; et désormais ce sont à peine des mythes sacrés, rendus méconnaissables par l'usage, qui sont transmis de bouche en bouche.

Pour chaque tribu le monde est limité à une campagne imprécise mais restreinte où chassent des hommes comme eux jaunes de peau et noirs de cheveux; pour ces hommes, il n'en existe pas d'autres.

CHAPITRE VIII

PREMIER CONTACT DE L'AMÉRIQUE AVEC LES BLANCS: LES EXPÉDITIONS SCANDINAVES

Un jour¹, en ce qui est pour nous l'an mille trois, un petit groupe d'indigènes, probablement algonquins, étaient campés bien à l'abri dans une baie profonde de la région bas-laurentienne. Tout autour c'était le bruissement de la forêt, lourde de sa parure d'été, avec, en sourdine, le bruit rythmé des vagues déferlant sur la grève. Les hommes travaillaient autour des huttes à préparer les pièges et les dards qui serviraient à l'automne, au moment de la grande montée des saumons; tandis que d'autres, au moyen de résine et de pièces de cuir, réparaient les pirogues. Les femmes, elles, cousaient les peaux qui servaient de vêtements, avec des aiguilles d'os ou d'arête de poisson. On avait tiré à terre les canoës et on attendait le retour d'un groupe de trois embarcations, neuf hommes, partis depuis quelques heures vers la mer prochaine.

Or voici que soudain un enfant qui jouait sur le

¹ Ce récit est basé, quant aux faits, sur la version dite du « Flate-Bok », des Sagas islandaises.

rivage à lancer des cailloux sur les vagues, poussa un cri. Les indigènes accourus virent, qui revenait vers eux en doublant le promontoire, une unique pirogue dans laquelle un des leurs pagayait à folle allure. Tous se précipitèrent vers lui. Il abordait lorsque les rangs s'écartèrent pour laisser passer le chef.

Hagard, la parole entrecoupée, l'arrivant, dès qu'il eût repris haleine, raconta une incroyable histoire :

« Nous étions à terre, par delà le cap où la rivière fait un coude avant de se jeter dans la mer ; tous fatigués par la chaleur, nous avons renversé nos canots et dormions sous cet abri. Soudain, l'un d'entre nous s'éveillant vit une apparition incroyable. Ils étaient cinq et cinq et encore bien des fois cinq. Leur taille était à peu près la nôtre et leur forme celles des hommes. Ils avaient comme nous deux pieds et deux bras et une tête. Mais leur peau était couleur du ciel à l'aube. Leur tête brillait comme le soleil et sur leurs épaules tombaient de longues tresses mais non pas noires : elles étaient jaunes comme la bourre de maïs. Ils avaient aussi sous le nez et devant la bouche une longue barbe, jaune aussi. Nous avons tout d'abord cru à un rêve ; mais quand nous les avons entendus marcher et parler, près de nous, nous avons vu qu'ils étaient réels. Alors ils nous ont aperçus, tremblants d'épouvante que nous étions. Ils se sont jetés sur nous. Moi je me suis enfui à toutes jambes et sans regarder derrière moi ; je me suis jeté dans un canoë. Mais de la mer, en m'enfuyant, je les ai vus tuer nos guerriers. »

Incrédules, inquiets et mécontents, le chef et quelques braves partirent à la découverte. Et voilà que, en effet, ils trouvèrent de l'autre côté du promontoire

les cadavres de leur huit compagnons avec, autour, des pistes bizarres qu'ils suivirent avec prudence. Cela les conduisit au sommet d'un cap où ils découvrirent, à travers un rideau de vignes sauvages qui leur avait permis de s'approcher sans être aperçus, trente individus tels qu'ils n'en avaient jamais vus. C'étaient bien des hommes; mais casqués et armés de métal, bottés, blancs de peau, blonds de cheveux et aux longues moustaches.

Voilà quel fut entre les indigènes d'Amérique et les « civilisés » d'Europe le premier contact : le meurtre!

Ces hommes blancs étaient des Northmans, ceux de Thorwald, de race scandinave, issus du Groënland où ils s'étaient installés seize ans auparavant et qui explo- raient depuis peu les rives de l'Amérique continentale. Cette île géographiquement américaine, peuplée d'ail- leurs de descendants d'asiatiques venus, nous l'avons vu, le long de la mer Arctique canadienne, ils l'avaient baptisée Terre-Verte, (Groënland, *Greenland*) parce que, disait Erik le Rouge son découvreur, « les gens se- raient attirés par un si joli nom »!

Ce nom d'ailleurs est beaucoup moins menteur que certains se le pourraient imaginer. Si la côte orientale du Groënland est dure de climat, la côte occidentale, près de la pointe, est mieux partagée. La température d'été ne s'y élève jamais beaucoup; mais celle d'hiver est à peu de chose près celle de Winnipeg, du Lac Saint-Jean, du nord de l'archipel nippon. En outre, il y souffle souvent un vent tiède qui se réchauffe en descendant des hauts plateaux de l'intérieur.

Naviguant de l'Islande au Groënland sans instru- ments, il était fatal qu'un jour, au hasard des vents,

quelque marin islandais fut porté vers le continent américain.

* * *

La découverte de l'Amérique continentale par Leif Eriksson « le Fortuné », vers l'an mille, et la prise de possession par les blancs dans les années subséquentes sont des vérités historiques incontestables.

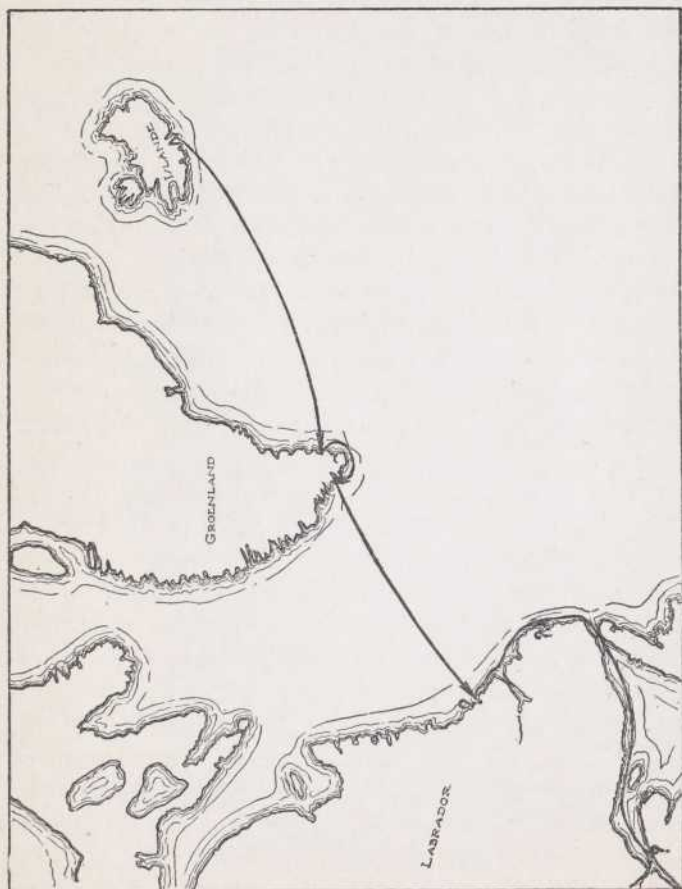
Mais c'est déjà en 982, date à retenir, que Erik le Rouge, père de Leif, chassé d'Islande pour meurtre comme son père à lui l'avait été de Norvège, se réfugia sur une terre que l'un de ses compatriotes, Gundbjorn, avait entrevue de loin, cinq ans plus tôt et qui n'était autre que le Groënland, terre américaine. Il y fonda une colonie qui dura ; et pendant plus de quatre siècles la côte ouest de la Terre-Verte fut continûment habitée.

Mais il ne s'était pas passé vingt ans que, cela était fatal aussi, les hasards de la navigation révélèrent aux blancs l'existence d'une nouvelle terre, au sud-ouest.

C'est vers cette terre, aperçue par Bjarni, le premier, que Leif Eriksson, quérant non pas les richesses de Cathay, non pas de l'or ou des esclaves, ne prétextant point la conquête des âmes pour aller pressurer et déposséder les indigènes, mais cherchant une patrie fertile et douce où vivre de son travail, partit un jour et traça un chemin que ses compatriotes devaient connaître et suivre pendant des années.

Quittant les établissements groënlandais, Leif fit route vers le sud-ouest en un voyage dont toutes les histoires racontent les grandes péripéties. En la première terre qu'il toucha, « un pays de roches plates depuis la plage jusqu'aux montagnes », « une contrée dépourvue de bonnes qualités », on s'accorde à re-

connaître la côte du Labrador voisine de la Baie d'Hudson. La seconde terre reconnue, « pays plat et boisé où il y avait de grands espaces de sable blanc » et où « la terre était en pente douce vers la mer »



La découverte de l'Amérique par Leif Eriksson.

semble bien avoir été la région forestière de ce même Labrador, quelque part autour du détroit de Belle-Isle; il n'est même pas impossible que ce « Markland » soit la côte nord du golfe Saint-Laurent.

Et de là, toujours poussées par les vents, leurs barques ouvertes montées par d'intrépides marins atteignirent une troisième région plus accueillante; belle même aux yeux de ces gens qui ne connaissaient que les rivages durs du Groënland et de l'Islande. Car, « l'herbe y était couverte de rosée », « il ne manquait point là de saumons » et « la contrée tout autour leur parut posséder de telles qualités que le bétail n'aurait pas besoin de fourrage pendant l'hiver, l'herbe ne blanchissant presque pas. La longueur relative des jours et des nuits était plus égale qu'au Groënland ou qu'en Islande. » Il s'y trouvait même de la vigne chargée de raisins et une espèce de grain. Ce lieu leur parut enchanteur et propre à recevoir la jeune colonie. Ils le baptisèrent Vinland et, satisfaits, s'y installèrent pour un an, sans que personne soit venu leur en disputer la possession.

C'est sur ce lieu du Vinland qu'ergotent les savants. Car les renseignements que nous donnent les Sagas, ces légendes islandaises qui nous sont parvenues, manquent véritablement de précision. Et de plus les changements que dut subir la topographie des lieux, dans les mille ans qui se sont écoulés depuis, rendent difficile la reconnaissance de l'endroit d'après les maigres descriptions que nous en avons.

Quoi qu'il en soit, il ne saurait plus être question aujourd'hui de situer le « Vinland » en Nouvelle-Ecosse ni, à plus forte raison, en Nouvelle-Angleterre.

Les traces que l'on a maintes fois cru trouver du passage des Northmans dans ces régions n'ont pas résisté à un examen sérieux. La plus célèbre est la « pierre inscrite de Dighton » où l'on a prétendu déchiffrer une inscription scandinave ; il est aujourd'hui démontré que ce pétroglyphe est de beaucoup postérieur en date.

L'opinion qui place le Vinland quelque part dans le bas Saint-Laurent paraît à la plupart absolument acceptable. Celle-là est la seule région où pouvaient se trouver des vignes sauvages mais où d'autre part, (à ce qu'il semble à l'auteur), l'été n'eut pas apporté à ces nordiques une chaleur cruelle au point qu'ils n'eussent pu faillir à la mentionner. C'est donc apparemment le long de la rive droite du golfe laurentien, entre l'île d'Orléans et la pointe de Gaspé, qu'il faudrait situer Vinland-le-Bon.

Le bref voyage de Leif eut des suites ; il ne s'était pas écoulé longtemps que d'autres expéditions plus sérieuses prenaient la mer afin d'aller fonder des établissements, que cette fois l'on voulait définitifs, sur la terre ferme d'Amérique.

Un autre fils d'Erik, Thorvald, parti avec trente hommes, arriva à l'endroit où Leif avait passé plusieurs mois et s'y installa. Il y avait été un an et demi, se nourrissant de chasse et de pêche et explorant les environs, lorsque pour la première fois il prit contact avec les naturels dans la rencontre que nous avons tout à l'heure reconstituée.

Ce meurtre ne devait pas rester impuni : la troupe d'indigènes dont quelques guerriers avaient été ainsi

assassinés, voulut naturellement tirer vengeance. Eveillés par de grands cris le lendemain matin, les Northmans virent « nombre de canots de peaux s'avancer vers eux de l'intérieur de la baie » ; « les indigènes, après avoir lancé des flèches sur eux pendant quelque temps, s'enfuirent précipitamment ». Mais dans ce bref combat, Thorvald avait été touché ; il mourut le jour même et fut ainsi le premier blanc à laisser ses os sur ce continent. Quelque peu découragés, les membres de l'expédition retournèrent au Groënland.

Mais un nouvel aventurier, Thorfin Karlsefni, « assembla un équipage de soixante hommes et cinq femmes... Ils emmenèrent toutes sortes d'animaux, car leur intention était de coloniser le pays s'il se pouvait ». « Le bétail fut réparti dans la contrée ; ils avaient même amené avec eux un taureau. » On s'installa en ce même lieu où avaient vécu Leif et son frère Thorvald, sous la direction de Karlsefni qui avait d'ailleurs épousé la belle-sœur des Eriksson.

Ici nous pouvons encore suivre le récit détaillé qui nous est parvenu :

« L'été qui suivit le premier hiver, les indigènes furent découverts ; une troupe nombreuse d'individus sortit de la forêt. Le bétail était justement à proximité et le taureau se mit à meugler et à beugler à grand fracas ; de quoi les indigènes furent effrayés à l'extrême et prirent la fuite, emportant leurs marchandises qui étaient des fourrures grises, zibelines, et autres pelleteries. Ils s'enfuirent dans la direction de la maison de Karlsefni et tentèrent d'en forcer l'entrée ; mais ce dernier leur en fit interdire la porte. Aucun des partis ne comprenait le langage de l'autre. Les indi-

gènes déposèrent leurs ballots, les défirent et offrirent leur marchandise. Ils désiraient tout spécialement obtenir des armes en échange ; mais Karlsefni défendit à ses hommes de les vendre... Les échanges faits, les indigènes s'en allaient. Il faut dire aussi que Karlsefni fit construire autour de sa maison une forte palissade de bois. Ce fut alors que Gudrid, sa femme, mit au monde un enfant mâle qui fut appelé Snorri. »

Ce Snorri a donc cette distinction d'avoir été le premier blanc à naître sur le sol d'Amérique, tout comme son oncle Thorvald avait été le premier à y mourir.

« Au début du deuxième hiver, les sauvages revinrent plus nombreux qu'auparavant, apportant les mêmes marchandises qu'au début ». « Mais un d'entre eux ayant essayé de voler des armes fut tué par un des compagnons de Karlsefni. Les autres indigènes s'enfuirent laissant leurs frusques et leurs marchandises. » Ils revinrent peu après mais, cette fois, plus déterminés. « Alors ils s'avancèrent sur la place que Karlsefni avait choisie pour la rencontre ; on y livra un combat où un grand nombre d'indigènes furent tués. »

Sans doute ces démêlés avec les indigènes découragèrent-ils Karlsefni ; car après avoir passé trois ans sur le sol canadien il fit voile et prit la route du retour vers le Groënland.

La chronique mentionne encore d'autres expéditions dont l'une des plus détaillées fut celle d'un certain Thirfub Karlsefni, accompagné d'un certain Snorri. S'agit-il d'une confusion de la légende entre deux expéditions distinctes ; où s'agit-il d'un récit différent de la même aventure ? Il nous est impossible de le

savoir. Mais il y eut certainement une autre expédition qui eut pour théâtre un endroit différent, à une certaine distance du Vinland. On baptisa ce lieu Hop; certains aujourd'hui croient y voir une anse de la côte de Gaspé, sur la grande Baie-des-Chaleurs. Les blancs y passèrent deux hivers.

Mais comme dit la Saga ¹: « ... Karlsefni et les siens pensèrent alors que bien que le pays fut plaisant, leur existence serait pleine de terreurs et de dangers du fait des habitants. Ils préparèrent le départ. » Puis après un voyage d'exploration qui leur fit, semble-t-il contourner la péninsule de Gaspé vers l'ouest, ils revinrent en leurs pays du Groënland.

D'après les chroniques islandaises, les voyages se continuèrent. S'il fallait en croire certaines traditions, ils se seraient succédé irrégulièrement pendant une durée de cent vingt à cent trente années; il y aurait eu de véritables villages, avec maisons fortifiées et dépendances. Peut-être un jour le hasard d'une fouille nous révélera-t-il le lieu exact du Vinland, en ramenant à la lumière des débris domestiques.

Mais mal amorcées, les relations avec les indigènes ne furent jamais cordiales; la lutte n'avait point de cesse. Si bien que ne jouissant que d'une supériorité d'armes bien relative, inégaux en nombre, et surtout loin de leur base qui d'ailleurs allait elle-même s'affaiblissant, les Northmans quittèrent la partie. Leur tentative devait rester sans lendemain.

Et pourtant combien différente de celle de Colomb était leur ambition!

¹ *Hauk's Bok*, ms no 557.

Navigateurs remarquables, guerriers courageux, ils cherchaient en Amérique une nouvelle patrie plus clémente que la leur. Si leur attitude vis-à-vis des aborigènes, des véritables Américains, eût été plus tolérante, plus amicale, il n'est pas douteux que le grain d'humanité planté dans la région laurentienne fût devenu un grand arbre. Ils eussent graduellement fait la conquête de ce domaine; et chaque pas en avant eût été vers le sud, révélant chaque fois de nouvelles douceurs à leurs yeux accoutumés aux fjords glacés de leurs patries précédentes; contents de coloniser, ne demandant à la terre nouvelle que l'inestimable richesse des moissons qui rendent mille pour un et des troupeaux qui se multiplient.

Tandis que nous verrons plus tard le Génois et ses contemporains se buter malgré eux à l'Amérique, toujours cherchant à contourner cette terre qui se dressait, obstinée, entre eux et leur rêve de joyaux, d'épices et de soie, qui leur barrait la route des Indes magiques; et ne s'y intéressant vraiment que le jour où elle put leur promettre, faute de poivre et de cannelle, de l'or et des esclaves.

Mieux armés, les Espagnols et les Portugais posséderont en outre des vaisseaux infiniment supérieurs aux frêles barques non pontées des hardis Vikings, sur lesquelles il était toujours chanceux de s'aventurer loin des côtes. C'est là assurément ce qui empêcha l'établissement de relations directes entre l'Europe scandinave et Vinland-le-Bon. De Norvège en Islande, d'Islande au Groënland, du Groënland au Labrador, du Labrador à la Terre Nouvelle, chaque étape de cette route marine était plus dangereuse que la précé-

dente; les courants étaient traîtres, les vents inconstants, partout les glaces et souvent le brouillard.

Le Groënland abandonné après le quatorzième siècle, le Vinland devint inaccessible. Il disparut de l'histoire même pour ne plus exister que dans les légendes d'une petite île perdue aux confins de la mer Arctique.

Et pendant des siècles, Leif Eriksson fut un inconnu.

Mais Colomb devint glorieux!

CHAPITRE IX

LA DEUXIÈME ÉPOQUE MAYA

La découverte de l'Amérique par les Northmans et la tentative de colonisation avortée qu'elle engendra, n'eurent pas plus d'écho que de suite sur le nouveau continent. Nous ignorons encore quels étaient ces indigènes que les Sagas islandaises appellent du nom de *Skroelings*. La description qu'on nous en donne, ou du moins celle qui nous est parvenue après tant de siècles, n'est certes pas suffisante pour nous permettre de connaître la famille à laquelle ils appartenaient. « Leur peau était basanée, leur aspect mauvais et leurs cheveux sales ; ils avaient de grands yeux et étaient larges de poitrine » ; avec quelques détails sur leurs habitudes, voilà tout ce que nous savons d'eux.

Mais sûrement le passage des Hommes Blancs parmi les Américains laissa-t-il encore moins de traces chez ces derniers. Sans doute quelques groupes voisins, parmi les indigènes de la Gaspésie, — si tel était bien le lieu — apprirent-ils, s'ils le crurent, que des hommes étrangers étaient venus qui avant qu'aucune querelle n'eût éclaté, avaient froidement massacré des hommes jaunes ; ce pourquoi ils avaient été à leur tour attaqués,

battus et finalement forcés d'abandonner le territoire. Comme preuve on montrait des objets abandonnés par les étrangers et surtout des armes et des haches faites d'un matériau extraordinairement dur et qui était du fer, inconnu des Amériques.

La petite guerre sanglante, faite de combats rapides et de fuite soudaine, était un fait d'occurrence journalière sur cette terre et dans cette région surtout où jamais on n'avait rien vu qui approchât d'une organisation collective permanente. Le bruit de ces rencontres ne s'étendit assurément pas à plus d'une centaine de lieues. Et cet événement qui nous paraît, à nous, si capital, n'eut pas plus d'effet sur le cours des choses américaines que les arrivées occasionnelles, sur les côtes du Pacifique, de canots polynésiens que la tempête dut y pousser de temps à autre. Des accidents de ce dernier genre eurent lieu même pendant la période historique; si nous nous y arrêtons un instant, c'est que certains préhistoriens ont cru et croient encore à une influence réelle des vieilles civilisations asiatiques sur le développement des mœurs et de l'art américains. Certes, il ne nous appartient pas de prendre ici position; mais nous devons dire, avant de passer outre, que la majorité des savants ont nettement mis de côté cette hypothèse.

La civilisation américaine, née depuis trois millénaires et plus, allait continuer à se développer en s'intensifiant. Pure de tout apport étranger, qui pourtant l'eût certainement enrichie, elle gardera jusqu'à la fin sa couleur propre, une couleur si nette et si tenace que même trois cents ans d'occupation européenne ne parviendront pas à l'effacer. Presque toute

cette immense terre restera à jamais marquée du signe « indien ».

Et voilà que les groupes que nous avons vus pointer au-dessus des autres vont s'affirmer, s'épanouir. Nous allons assister à la seconde floraison des Mayas, à la poussée vigoureuse des Quichuas (Incas) et des Mexicains (Toltèques, Aztèques, etc...).

Qu'on nous pardonne de le répéter une fois de plus, mais il faut décidément prendre garde que ces groupes n'étaient pas les seuls; ils méritent cependant une mention particulière, tant leur développement fut grand et nettement individualisé. Pour se rendre compte de la réelle grandeur de leur œuvre il faut tout d'abord considérer le nombre et l'importance des atouts dont la nature les avaient privés. Qu'ils aient malgré cela atteint un tel niveau, suffit à montrer qu'ils ne le cédaient vraiment à aucun autre peuple du monde pour ce qui est de l'intelligence. Il n'est d'ailleurs que de les comparer aux Européens de la même époque, sans nous laisser influencer par l'admiration qu'on nous a inculquée pour ceux dont nous sommes les descendants émigrés en terre étrangère. Nous constaterons, par exemple, qu'aucun empire européen n'avait encore atteint la hauteur d'humanité vraie de celui des Incas. Et si l'ignorance de la voûte fait lourds les temples américains par comparaison avec les nobles églises romanes et les gracieuses mosquées arabes, leur sculpture, par ailleurs, et leur orfèvrerie n'eussent pas craint le parallèle, tant les arts mayas et toltèques avaient de finesse et de beauté.

LES MAYAS
(Deuxième période)

Nous avons connu, dans un chapitre précédent, l'exode remarquable qui marque la fin de la Première Période maya, la disparition de ce qu'on appelle improprement le Premier Empire, et qui s'épanouit en terre mexicaine et guatémaltèque. La Seconde Epoque sera caractérisée par la primauté du groupe du Yucatan où, très tôt, s'étaient fondées de grandes villes.

Il semble bien que vers le VIII^e siècle, les Américains du Centre aient subi une éclipse relative. C'est que le Bas-Empire, situé à la base de la grande presqu'île, dans l'isthme de Tehuantepec et la Guatémala, s'en allait presque à l'abandon. La forêt tropicale en quelques saisons dévorait ce qui avait été champ et en quelques années ce qui avait été ville; l'œuvre de l'homme disparaissait sous la vivante avalanche des arbres et des lianes. Minées par les pluies, les stèles votives, où s'inscrivaient les dates majeures, se couchaient sur un lit de verdure et s'enfonçaient doucement sous le suaire des siècles. Les temples s'effritaient, le vent écrétant les frontons colorés, les herbes nivellant les marches des escaliers qui montaient aux autels, les arbres prenant racine dans les interstices invisibles des pierres pour de là grandir et, levier mû par les ouragans, jeter bas les blocs superposés et les images même des dieux.

Dans l'intervalle le Haut-Empire, vers la pointe de la péninsule, bien qu'ayant débuté selon toute apparence dès le VII^e siècle et peut-être auparavant, — la

grande Chichen-Itza existait déjà — était encore bien loin de la grandeur qu'il devait atteindre par la suite.



L'« empire » maya, deuxième période.

C'est vers l'an mille qu'apparaît l'aube du second jour maya, après une nuit qui durait depuis quelque deux cents ans. Certes, des villes avaient déjà été fondées et les lieux sur lesquels devait régner plus tard la célèbre Ligue de Mayapan, dont nous parlerons tout à l'heure, étaient habités quand florissait le Premier Empire. Mais avec la migration en masse, ces villes devinrent rapidement des métropoles dont la rapidité de développement semble n'avoir eu d'égale que la précipitation avec laquelle disparurent les cités du sud-ouest. Il ne faut que relativement peu d'années pour que trois centres surtout : CHICHEN-ITZA, UXMAL et MAYAPAN, fleurs géantes et rapidement épanouies sur le vieux tronc maya transplanté, en viennent à se confédérer en une ligue qui rappelle curieusement celles de la Grèce antique. Jusque-là, encore que la guerre fût, pour ces populations, bien plus contre la terrible forêt tropicale que contre leurs voisins, des dissensions surgissaient à tout propos qui arrachaient les populations à leur tâche ardue de déboisement et de culture pour les jeter les unes contre les autres. Mais certaines familles ayant pris en main la direction des affaires, sans doute avec l'appui des prêtres qui toujours sont le soutien des gouvernements forts qui peuvent garantir la continuité dans la paix, on comprit que seule cette paix pouvait aussi mettre les gouvernants à l'abri des caprices de la masse ; en désapprenant à se servir de ses armes contre des voisins désormais amicaux, le peuple satisfait se livrerait au travail ; sans grande cohésion, laissant à ses maîtres la direction de phalanges réduites, il cesserait d'être pour eux un péril et deviendrait un instrument de gloire et de profit. En abolissant ainsi la démocratie

relative qui jusque-là avait régné grâce au fractionnement de la puissance, on s'assurait le pouvoir pour de longues années. Sous l'empire de cette Ligue, la nation maya connut une renaissance comparable, toute proportion gardée, à celle de l'Italie du XV^e siècle, dont l'organisation principautaire était sensiblement la même.

De la fédération maya, vers l'an mille, sortit effectivement la paix qui produisit comme toujours des fruits admirables dans le domaine des arts. L'architecture en particulier connut une efflorescence inouïe dont témoigne, parmi des centaines de monuments splendides, l'étonnant « Temple des Guerriers », récemment dégagé et restauré sur le site de Chichen-Itza.

Cela dura un peu plus de deux siècles.

Mais la rivalité ne pouvait manquer d'allumer sa torche et vint un jour où entre les familles princières se posa la question de suprématie. En l'an 1201 Chichen-Itza et Mayapan, égales en grandeur et en richesses, entrèrent en lutte, toutes deux cherchant par la violence la domination et l'empire, après avoir prospéré dans la concorde et la fraternité; menacé par les vicissitudes des combats d'avoir le dessous dans cette guerre, le « roi » de Mayapan appela à son secours non pas des alliés, mais des mercenaires.

C'étaient des soldats vigoureux, issus de la race commune mais qui vivaient encore sur ces mêmes provinces d'où, quinze cents ans plus tôt, étaient descendus les ancêtres des Mayas. Assisté de ces Toltèques, Mayapan vainquit Chichen-Itza qui fut prise d'assaut. En récompense, la ville soumise fut donnée aux nouveaux-venus. Ceux-ci s'y installèrent sans la mettre à sac et,

chose extraordinaire, paraissent désormais avoir vécu en bonne intelligence avec les habitants. Car non seulement ils n'imposèrent pas aux vaincus leurs propres mœurs et coutumes, ils semblent plutôt avoir rapidement adopté les arts et les usages de ceux qu'ils avaient battus et conquis, mais à l'intelligence desquels les conquérants se soumièrent d'eux-mêmes.

C'est alors, semble-t-il, qu'apparaît dans la mythologie maya d'où il passera à tout le Mexique, un dieu nouveau qui va supplanter les divinités indigènes, celles de la Pluie, du Vent, du Maïs. Tel est du moins ce qui semble s'être passé, s'il est possible de se retrouver dans une mythologie nuageuse comme toutes les mythologies, mais qui nous est rendue moins accessible encore par l'absence de documents écrits. Cette histoire, les savants l'ont trouvée inscrite dans les sculptures nombreuses dont étaient couvertes les parois de ces édifices dont les ruines splendides ont été retrouvées depuis.

Comme souvent au cours de l'histoire, il semble bien que ce soit un homme que la légende a déifié; et cet homme aurait été un Toltèque, probablement le chef prestigieux de ces mercenaires dont la venue avait changé la face politique du Yucatan. Ce héros divinisé, homme au XI^e siècle, dieu par la suite, régnera désormais sur un innombrable panthéon où les anciennes divinités seront ses acolytes; les Mayas le révéleront sous le nom de Kukulcan; les Aztèques que nous verrons hériter du Mexique, lui offriront, sous le vocable bien connu de Quetzalcoatl (le Serpent à Plumes) les cœurs palpitants d'innombrables victimes humaines.

La victoire plaça Mayapan à la tête de ce qui, de confédération, devenait pour la première fois une espèce d'empire; elle réussira là où Carthage et Rome ont péri; car elle restera la maîtresse de ses mercenaires. Sous la nouvelle dynastie des Cocoms, véritables Médecis du Yucatan, sous le sceptre de cette famille autocratique, cruelle et magnifique, le Haut-Yucatan connaîtra un épanouissement tel, si violent, qu'il ne pourra durer et que bientôt on pourra parler de décadence. Les temples seront plus riches que jamais, les routes plus extraordinaires, l'ordre mieux maintenu et le peuple plus policé, les inscriptions plus nombreuses, le costume plus luxueux. L'écriture hiéroglyphique se répandra et les volumes se multiplieront dans les bibliothèques, ces milliers de livres dont certain clergé espagnol fera plus tard un si total autodafé. Mais par contre, quoique plus abondante, la sculpture devient moins réaliste et partant moins expressive, moins saisissante; là où l'on eut autrefois sculpté de longues théories de prêtres, de guerriers ou de dieux, on ne trouve plus que des motifs géométriques compliqués, ou des inscriptions que, après tant d'années d'effort de la part des archéologues, nous commençons à peine à épeler.

Nous avons vu précédemment, en un bref résumé, ce qu'était la vie chez les mayas; certes le cours des âges et la migration avaient dû apporter des modifications dans leur façon de vivre; mais le manque de documents écrits nous rend difficile la connaissance de leur évolution. Il est cependant certains points sur lesquels les fouilles nous ont éclairés.

Il semble que, jusque-là, les sacrifices humains eus-

sent été dans la religion maya chose d'exception. Désormais, on paraît rivaliser avec les congénères du Mexique dont nous connaissons plus tard les invraisemblables hécatombes, même si l'histoire, peut-être, en a exagéré l'importance.

Le régime des eaux, dont la pointe du Yucatan, est assez particulier. Les rivières y sont presque introuvables; mais, par contre, l'eau potable se rencontre en abondance dans le sous-sol et en certains points, appelés *cenotes*, se présente au fond de larges puits naturels. En fouillant ces puits, on a découvert, en trop grand nombre, des ossements de jeunes filles et des bijoux de toutes sortes. Il semble bien que lorsque l'eau se faisait rare, et peut-être même de façon régulière, à l'occasion de cérémonies spéciales, des vierges étaient jetées vivantes dans ces puits.

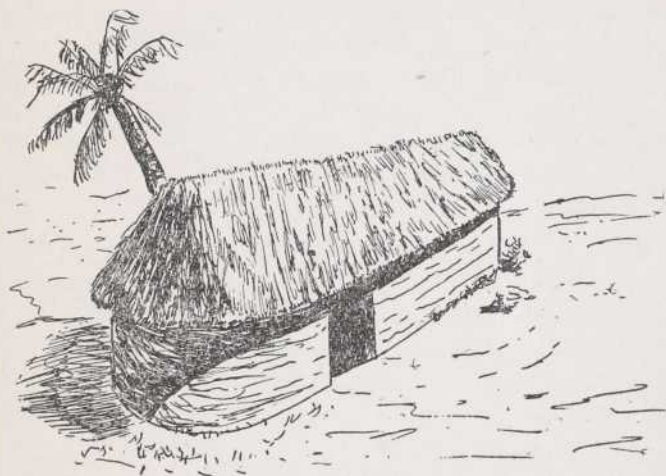
Parfois aussi, lors des nombreuses fêtes religieuses, les prêtres montaient sur les pyramides au sommet desquelles étaient les autels; et là, armés d'un couteau d'obsidienne, le grand prêtre arrachait de la poitrine des prisonniers de guerre le cœur palpitant pour l'offrir au dieu, en hommage propitiatoire.

A côté de ces horribles coutumes qui pour eux étaient évidemment chose sans gravité, il est curieux de voir combien la moralité était grande chez les femmes; rencontrant un étranger sur la route, elles devaient se cacher le visage et lui tourner le dos. Le divorce, bien qu'admis, était fort mal vu et la polygamie absolument inconnue. Quant à l'adultère il était passible des châtiments les plus sévères.

L'esclavage existait mais sous une forme infiniment plus douce que celle que devaient subir plus tard les

noirs aux Etats-Unis et surtout les indigènes aux mains des conquérants européens.

Autour des cahutes de la plèbe, en tout point semblables à ces huttes ovales couvertes de chaume qu'habitent encore leurs descendants, les Mayas de la seconde période avaient leurs animaux domestiques: des chiens, des dindons et des abeilles dont les ruches leur fournissaient un miel très recherché.



Type d'habitation populaire chez les Mayas.

Leur grand plaisir équivalait en quelque sorte aux spectacles sportifs de nos jours: il s'agissait de parties de balle, événement athlétique auquel semble avoir été mêlé un élément religieux. Chose curieuse, ce jeu se rapproche à ce point de la balle-au-panier (*basket-ball*), inventée il y a un demi-siècle à peine, qu'il sera intéressant que nous donnions de ce sujet plaisant quelques détails.

Le théâtre en était une arène plus longue que large, entourée de murs sur lesquels se tenaient les spectateurs. A chaque bout un gros anneau de pierre sculptée faisait saillie sur la paroi; la balle, lourde, était de caoutchouc. Il s'agissait de faire passer cette balle dans l'anneau défendu par le camp ennemi. Mais ce qui rendait la difficulté presque invincible était la règle qui interdisait de toucher la balle avec d'autres parties du corps que les coudes, les genoux ou les hanches! Un point décidait de la partie et au moment où la balle passait dans l'anneau, c'était une fuite éperdue des spectateurs; car le joueur heureux avait droit à tout, vêtements et bijoux, de ce que portait sur lui le spectateur qu'il pourrait attraper à la course! Mais revenons à la chronique.

Après sa victoire, Mayapan connut une splendeur inouïe. La classe régnante vécut gorgée de luxe et de richesse tandis que la plèbe péniblement gagna son pain de maïs à sculpter des bijoux, à bâtir des temples, à faire de la poterie, à tisser, et surtout à brûler tous les ans quelque nouveau coin de forêt toujours plus loin à mesure que le sol s'appauvrissait; penché sur ce sol ingrat, il perçait à la main, la charrue étant inconnue en Amérique et les bêtes de trait inexistantes, les trous réguliers où enfouir la semence. Dans les villes géantes et sur les larges routes empierrées qui s'enfoncent dans la jungle passaient les nobles et les capitaines, couverts de robes brodées, ornés de bijoux d'or, de jade et de turquoise, drapés dans des peaux de jaguar, la tête empanachée des plumes éblouissantes de l'oiseau divin, le quetzal sacré, qu'on appelle aujourd'hui le couroucou.

Il en fut ainsi pendant longtemps ; mais la grande splendeur maya était passée du moins pour ce qui est du second Empire. La Ligue de Mayapan en avait été le sommet, cette ligue de Mayapan qui, au moment où elle se stabilisa, avait fait du pays maya le plus grand centre de civilisation au monde de l'époque.

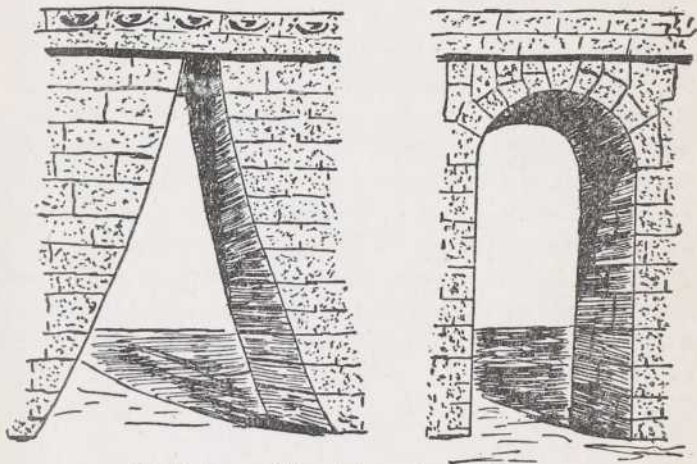
La suprématie de Mayapan, devenue la Rome de l'Amérique, ne pouvait durer éternellement. Les dynasties vaincues n'avaient pas oublié de quel prix elles avaient payé leur attentat contre la grande paix ; et l'abaissement où elles avaient été reléguées depuis n'avait fait qu'aiguiser leur haine. Les princes Itzas, issus des fondateurs de la ville glorieuse appelée de leur nom (Chichen-Itza : *les Puits des Itzas*) avaient dû courber la tête sous les avanies du joug toltèque maintenu par Mayapan. La troisième des villes, Uxmal, bien que moins éprouvée, n'en supportait pas plus patiemment la domination de Mayapan. En 1441, une conjuration se formait sous la direction du prince d'Uxmal. La ville haïe où régnait la noble famille des Cocoms était attaquée, assiégée, prise d'assaut et mise à sac. Toute la maison royale fut égorgée sauf un fils qui, absent, échappa au massacre.

Il ne restait aux alliés que de triompher ; aux vaincus que de se soumettre. Mais voilà que, mystérieux et terrible, s'élève le même souffle qui déjà avait passé sur l'immense nation quiché-maya.

Répétant après huit siècles la même geste, et sous la direction de leur roi vainqueur, Titul Xiu, les Uxmaliens quittent Uxmal, en 1448 les Itzas abandonnent Chichen, et la triste population de Mayapan, conduite par le dernier survivant des puissants Cocoms, tous,

sans exception, abandonnant temples, palais, maisons, vidant de leur cent mille habitants les magnifiques capitales fruits du labeur de tant de générations, tous partent et s'enfoncent dans la forêt.

Ceux de Mayapan n'allèrent pas très loin. Ils fondèrent Tibolon, à quarante milles à peine de leur ancienne capitale aux rues désormais désertes, à vingt cinq milles de Chichen-Itza, également vide et muette.



La fausse voûte et la voûte vraie.

Ceux d'Uxmal, après leur triomphe de si courte durée, s'exilèrent comme les vaincus et s'en furent à trente milles à l'est fonder la ville de Mani dont le nom a un sens bien nostalgique; car « mani » en maya signifie: « tout est fini! ».

Quant aux Itzas, ils quittèrent définitivement non seulement leur ville mais encore la contrée. Refaisant

en sens inverse la route parcourue autrefois par ceux du premier exode, par les fuyards du premier « empire », ils descendirent vers le Guatémala. Non loin des ruines depuis longtemps oubliées d'Uaxactun et de Tikal, ils fondèrent la ville nouvelle de Tayasal qui devait rester ville libre gouvernée par un prince maya, le dernier, jusqu'en 1697.

En ces trois endroits et d'autres semblables, on recommence la grande tâche obstinée du défrichement et de la construction. Sans doute les temples vont-ils s'élever, plus somptueux que jamais ; et les villes aux places immenses, bornées de pyramides sacrées ; et les palais aux murs historiés de sculptures ! Sur les stèles votives s'inscriront de nouvelles dates mémorables. Sûrement l'histoire maya va-t-elle écrire un troisième chapitre, connaître une Troisième Période plus rutilante encore que les deux précédentes ! Aidés par l'écriture, ayant acquis depuis peu l'art de travailler les métaux, ils vont ouvrir en Amérique une ère nouvelle de civilisation plus lumineuse, et peut-être plus humaine... !

Ils n'en auront pas le temps.

CHAPITRE X

LE PÉROU SOUS LA DYNASTIE INCA

Si les Mayas atteignirent un niveau de développement matériel qu'aucun autre groupe autochtone ne parvint jamais à dépasser, il y eut une autre nation d'Amérique où la civilisation, au sens noble du mot, nous paraît avoir été plus haute. Ce ne furent point les Mexicains, Toltèques, Aztèques, ou autres cousins des Mayas, que nous verrons plus loin continuer la tradition instaurée tant de siècles auparavant dans cette même région de l'actuel Mexique; mais bien un peuple tout différent, sans relations avec eux. Il s'agit des Quichuas du Pérou. Joint à d'autres peuples nombreux sous le sceptre d'empereurs dont le nom de famille héréditaire était *Inca*, les successeurs des Aymaras dont nous avons parlé précédemment connurent une perfection dans l'organisation politique qui, à notre sens, n'a jamais été surpassée dans l'histoire des hommes. Et surtout si, tenant compte de l'époque où notre récit va se dérouler, l'on fait la comparaison avec les autres continents, même l'europpéen, on pourra croire que seuls des princes tels que Asoka, empereur des Indes au III^e siècle de notre ère, et le grand

Marc-Aurèle, à Rome, surent personnellement allier à tant de puissance absolue, tant d'humanité vraie.

Mais avant de procéder plus avant, précisons un point sur lequel il y a trop souvent confusion. Encore mal connue, la préhistoire d'Amérique est une source d'erreurs courantes qu'il importe d'éviter. C'est à peine si l'on commence à donner aux Mayas la place qui leur revient; de même, dans l'esprit d'un public peu averti, les Aztèques, nous le verrons, bénéficient de toute la gloire qui devrait revenir surtout aux Tolèques leurs prédécesseurs. Il n'en est pas autrement du Pérou; on parle constamment de l'empire inca, de la civilisation inca; or cela est aussi faux que serait fausse l'expression « grandeur capétienne », quand il s'agit de la France des grands Louis, ou « civilisation antonine » quand on veut faire allusion à Rome et à sa prestigieuse histoire dont les empereurs antonins n'occupent que quelques pages. Le nom « Inca », en vérité, n'est que le nom propre d'une famille qui prit le pouvoir et conduisit ainsi le Pérou au sommet de sa puissance.

Ce qui est aujourd'hui Pérou, Equateur et Bolivie, avait depuis longtemps passé l'aube de la civilisation. Dans la région de Tiahuanaco, un peuple vigoureux avait élevé, mille ans avant l'apparition du premier des maîtres Incas, de véritables villes avec forteresses et temples cyclopéens qui sont aujourd'hui pour l'archéologue un sujet d'étonnement et de mystère encore profond. Le tissage et la céramique y florissaient. La sculpture y était vigoureuse et réaliste. Tels étaient les prédécesseurs des *Quichuas*, tribu majeure sur qui règneraient les Incas.

Or, qu'il s'agisse de Mayas ou de Péruviens, de Grecs ou de Chinois ou d'Égyptiens, on est trop souvent tenté de voir là des civilisations abruptement sorties de la barbarie. Jamais nous ne dirons assez que rien ne saurait être plus erroné. Ni les forces brutes, celles de la Nature, ni les forces intelligentes, celles de l'Homme, ne procèdent par à-coups. Pour rendre plus saisissantes les œuvres des grandes époques, on les fait arbitrairement se détacher brillamment sur un fond que l'on efface à dessein. Or ce n'est là qu'artifice d'éclairage; car il n'est pas de réalisation humaine à laquelle on soit arrivé autrement que par étapes. On sait aujourd'hui fort bien que la civilisation grecque ne mûrit que progressivement et s'alimenta à des sources voisines dont la crétoise fut peut-être la plus importante.

De même la civilisation des Aymaras de Bolivie précède, prépare et annonce la civilisation Inca.

Les Quichuas, dont le nom est passé à la ville de Quito, étaient une tribu ou plutôt un groupe de tribus vivant dans les gorges et sur les « tables » des Andes et qui n'avaient avec les Aymaras que de très lointaines relations de parenté. Une famille d'entre les familles quichuas était celle des Incas, famille patriarcale qui paissait ses troupeaux de llamas et de vicunas sur les hauts plateaux, à l'ombre des murs mégalithiques élevés par les Aymaras; leur vie sans doute ne devait pas être fort différente de celle des tribus mésopotamiennes dont une avait eu pour chef Abraham et dont les descendants errent encore aujourd'hui à la façon de leurs pères sous des tentes mobiles. Comme eux, la tribu inca devait passer de pâturage en pâturage,

l'été sur les hauteurs, l'hiver au plus profond des vallées. Cette région en est une tourmentée, presque apocalyptique ! Dans ce chaos andin où les pics gardent éternellement leurs neiges tandis qu'en contre-bas, à des milliers de pieds, coulent les torrents dont les eaux, loin de se déverser dans le très voisin océan Pacifique, traverseront toute l'immensité de l'Amérique méridionale pour aller former le roi des fleuves : l'Amazone. Au-delà, vers l'orient, commence immédiatement la terrible jungle amazonienne.

La légende, certainement assez proche de la vérité, veut que peu avant l'an 1100 de notre ère le chef de cette tribu ait été un homme ambitieux, habile et fort. Il avait une sœur, Mama-Oello dont, conformément à la coutume de sa caste, il avait fait sa femme. Quittant les hauteurs où la rivière Urubamba prend sa source, dans le massif sis au nord du lac Titicaca, il fonda sur un bien paisible hameau, et s'en empara ; ce faisant il posa la pierre angulaire d'un des plus puissants empires qui jamais vit le jour. De l'humble village il fit une capitale qui bientôt devenue « le centre des quatre parties du monde » péruvien, prendrait le nom que nous lui connaissons, celui de Cuzco, qui signifie réellement « Le Centre ». Il fonda en même temps, outre un empire, une dynastie qui devait régner quatre cents ans et ne disparaître que dans l'engloutissement de l'Etat lui-même.

Le montagnard descendant les pentes ne connaissait encore que son troupeau de llamas, de vicunas et d'alpagas ; car, c'était là une des deux richesses de la région péruvienne. Le llama était la seule bête de somme d'Amérique ; sans doute l'histoire américaine

eut-elle été tout autre si, sa domestication accomplie, cet animal eût consenti à se plier au joug et à devenir de bête de somme, bête de trait ; mais fier et capricieux, ce lointain parent du chameau jamais ne toléra même le poids de l'homme et à plus forte raison le collier.

Arrivé dans la vallée, le nouveau maître, ou plutôt les nouveaux maîtres, car toute la famille Inca participait à la puissance, connurent l'agriculture qui se pratiquait, faute de plaines, en échelons à flanc de montagne et cela sur une terre naturellement infertile. Mais le Pérou avait une seconde richesse qui était le *guanay*, mot dont les espagnols firent *guano*. Cet engrais naturel permettait de rendre généreux un sol qui autrement eut été avare ; grâce à lui, on pouvait récolter en abondance différents aliments végétaux dont le principal, inconnu ailleurs dans le monde, était la pomme de terre.

Le successeur de Manco-Capac, fondateur de la dynastie, fut Sinchi-Roca qui semble avoir régné de l'an 1100 à 1140. A la vérité ce second Inca n'étendit pas beaucoup le domaine familial qui, à sa mort, ne couvrait encore qu'une centaine de milles le long de la vallée de Cuzco ; mais il affermit le pouvoir. Pour défendre le royaume contre les voisins du sud, il avait bâti dans les passes montagneuses une muraille flanquée de fortins dont les restes sont visibles de nos jours. Surtout, il avait fait accepter son autorité par ses nouveaux sujets ; pour cela, comme tant de potentats de par le monde, il s'était fait passer pour le Fils du Ciel, ou plus exactement, en l'occurrence, Fils du Soleil dont le culte était celui de ses pères. En outre, il avait su imposer à ses vassaux une règle apparemment

assez douce et esquisser une organisation politique et économique que ses successeurs poussèrent à un extraordinaire degré de perfection.

Plus ambitieux, son héritier entreprit les premières de ces grandes expéditions martiales qui devaient asseoir la puissance inca. Pendant les cinquante-cinq ans de son règne, il commença par soumettre ces mêmes Aymaras dont nous avons vu auparavant les qualités de bâtisseurs. Et sans doute arriva-t-il à l'empire nouveau ce qui tant de fois s'est vu ailleurs : le joug matériel de l'Inca fut accepté par les Aymaras, par la force d'abord, par la persuasion et la diplomatie ensuite et finalement par la reconnaissance d'une administration sage et bienveillante. En retour ils firent inconsciemment à leur conquérant un don précieux : le secret de ce qu'ils connaissaient de la civilisation.

Ce fut là une part de l'héritage recueilli par le prince en même temps que le pouvoir. Troisième de la lignée inca, Mayta-Capac ne se contenta point d'arrondir son patrimoine par de victorieuses incursions ; il mériterait vraiment le nom de Constructeur tant il s'appliqua à développer au Pérou l'art de l'ingénieur. A travers les gorges profondes, il fit jeter des ponts suspendus formés de câbles attachés à des massifs de maçonnerie, appuyés au centre sur un bâti semblable ; or c'est en 1819 seulement que devait être construit en Europe le premier pont suspendu !

Tout en poursuivant des œuvres de paix, ponts, routes, châteaux et forteresses, organisation de l'Etat, le Roi ouvrit définitivement l'ère des explorations et des conquêtes. Quittant les vallées des Andes, il fit descendre ses armées sur le littoral du Pacifique, où

vivait un peuple industriel, les Chimus. Mais le climat de cette terre basse était bien différent de celui des hauts plateaux; les légionnaires incas et les miliciens des montagnes en supportaient difficilement la chaleur et la pénible humidité. Aussi l'Inca décida-t-il que les troupes de garnison stationnées dans ce nouveau domaine n'y resteraient que peu de temps et seraient, après un stage suffisant, remplacées par des troupes fraîches; pendant que les premières remonteraient dans les régions coutumières et ainsi jusqu'à ce que le pays soit entièrement pacifié. Puis, au lieu de détruire l'organisation politique à laquelle ses nouveaux sujets étaient habitués, au lieu de leur imposer de nouveaux maîtres et de nouveaux dieux, il leur laissa tout ce qui leur était cher et coutumier, se contentant de les intégrer dans l'empire, de leur faire payer tribut; en retour de quoi ils recevaient le bénéfice de cette admirable organisation sociale dont nous dirons quelques mots plus loin.

C'est ainsi que, d'Inca en Inca, l'empire fit tache, chaque fils arrondissant le patrimoine à lui légué par son père. En trois cents ans, tout l'occident sud-américain fut soumis à la famille de pasteurs qui hier encore se contentait de paître ses maigres troupeaux; mais qui désormais, dans le luxe et une splendeur digne des plus beaux contes orientaux, commandait un empire qui vint à couvrir les deux versants des Andes, soit: un coin de la Colombie, tout l'Equateur, tout le Pérou, la moitié de la Bolivie, la moitié du Chili et une bonne portion de la République Argentine; bref, un royaume de deux mille cinq cents milles de long, quatre mille kilomètres, entre les deux points extrêmes, Pasto, en Colombie et Talca, au Chili.



L'empire inca à son apogée.

Ces succès, la dynastie Inca les obtint grâce à une succession de chefs intelligents et audacieux. Le sixième empereur, cependant, rompit la chaîne. Tiède et indécis, il laissa l'armée s'affaiblir au point que des sauvages voisins, les Chancas, crurent le moment venu de piller et de massacrer, d'anéantir la civilisation voisine et menaçante. Sortant des forêts amazoniennes, comme en Europe peu de temps auparavant les Barbares étaient descendus des steppes du nord, et comme ces derniers, courageux et sanguinaires, ils se mirent en marche et l'on vit le moment où ils allaient mettre fin à l'histoire péruvienne.

Mais si le César inca était pusillanime, son fils, le prince héritier, était tel que ses ancêtres. Il y eut une bataille sanglante où le jeune général, inspiré, raconta-t-il, par le dieu créateur Viracocha, mit en pièces les hordes chancas et sauva l'empire. Il fit en Cuzco, la Rome américaine, une entrée triomphale, aux acclamations de la foule ivre de joie; et montant au temple en marchant littéralement sur le corps de ses ennemis vaincus, il renonça à son nom pour prendre, comme roi, celui du dieu qui lui avait donné la victoire. C'est de ce moment que la puissance péruvienne ne cessera de croître pour atteindre le sommet que nous avons vu tout à l'heure.

Fils, comme la plupart des autres, d'une sœur-épouse, le monarque suivant, Pachacutec, affermit le pouvoir sur les anciens domaines; il en ajouta même de nouveaux. Et pour les protéger contre les barbares, il bâtit une immense muraille le long de la frontière orientale, un mur de roc garni de forteresses établies au sommet de pics perdus dans les nuages;

travail de génie qui, par la difficulté vaincue, jette dans l'ombre la pourtant plus fameuse Grande Muraille de Chine. C'est Pachacutec encore qui mettra au point l'étonnante organisation politique et économique que fut le régime inca, probablement sans rivale dans l'histoire ancienne et dont certains éléments pourraient avec avantage être copiés par quelques nations contemporaines prétendues civilisées.

Il ne faudrait évidemment pas exagérer la mansuétude péruvienne ni la sainteté de ses empereurs; il est cependant incontestable que les lois, et leur esprit, étaient infiniment plus humaines et plus justes, plus égalitaires surtout, — le Fils de Soleil mis à part, — que ne l'étaient les lois européennes de l'époque, même dans les pays les plus avancés et les plus chrétiens. Elles n'avaient en tout cas rien de la « sauvagerie » que les blancs, pour justifier leurs invasions, ont toujours prêtée aux indigènes des pays qu'ils venaient usurper.

Là comme ailleurs, l'homme, hélas! ne pouvait être supérieur à lui-même; les annales incas nous montrent des exemples de ces fratricides dont l'histoire européenne n'est pas non plus dépourvue. Quant au mariage royal entre frère et sœur, que l'on retrouve aussi bien en Egypte, il tenait à l'idée mystique que la famille impériale était de race surhumaine et que c'eût été en affaiblir le sang que d'y mêler de l'humain.

Il arrivait certes aux tribus vaincues d'être payées de la monnaie dont ils eussent payé, vainqueurs, les agresseurs péruviens. Mais il semble que, fort intelligemment, chaque fois que Cuzco vainquit des peuples apparemment réductibles et assimilables, on ait

mis en œuvre une politique ferme mais pacifique qui était la suivante : les tribus soumises étaient transportées en bloc sous la direction de leurs propres chefs vers les régions de l'empire assujetties dès longtemps à la loi inca ; l'on prenait garde toutefois de les installer en un lieu dont le climat et la situation géographique fussent assez semblables à celles de leur patrie primitive. Car on savait à Cuzco, pour en avoir souffert, combien dangereux était pour les montagnards le séjour en bordure de la mer et vice-versa. Dans les provinces nouvellement annexées, d'autre part, on installait les troupes elles-mêmes devenues productrices et qui ajoutaient ainsi à la richesse de l'empire tout en protégeant des biens qui étaient désormais les leurs.

De cette façon les ennemis d'hier, bientôt amadoués par la douceur politique des lois, entraînés par l'exemple de leurs chefs dont les fils étaient élevés à Cuzco à l'ombre du trône, se faisaient rapidement les plus fermes soutiens de leurs conquérants.

L'empereur Pachacutec ajouta à sa gloire en soumettant définitivement, après de terribles combats, cette cruelle et très grande tribu des barbares Chancas qui avait mis l'empire à deux doigts de sa perte. Après sa retentissante victoire, tranquille désormais, ce maître du monde indigène, le plus grand de toute l'histoire indienne d'Amérique, fera resplendir l'Empire andin du lustre le plus magnifique. De nom et de fait, il fut véritablement le Roi-Soleil du Nouveau monde. D'une intelligence remarquable, il voulut que l'on reconnût comme dieu un Dieu unique, créateur des hommes et des choses, l'immatériel Viracocha ; mais conscient de la faiblesse des humbles, il en réserva le culte

à la caste supérieure, tandis que pour toute la plèbe superstitieuse qui avait besoin d'un dieu visible, Indi, le Soleil, devait être adoré.

Nous avons vu quelles étaient, à son apogée, les frontières du royaume péruvien, dont l'étendue était sensiblement voisine de celle que connut l'empire romain à son plus grand.

Le principe économique majeur sur quoi reposait l'organisation inca était véritablement une espèce de communisme. En effet comme partout ailleurs dans l'Amérique, jamais l'individu ne se crut possesseur d'un espace du sol; il n'en était que l'usufruitier de par la grâce de l'Inca. Les terres étaient distribuées, selon le besoin, aux chefs de famille, d'après le nombre de bouches qu'ils avaient à nourrir et le nombre de bras dont ils disposaient.

AGRICULTURE

Or cet empire ne contenait point de plaine fertile. Il courait tout au long de cette abrupte chaîne des Andes dont les contreforts plongent quasi directement dans les eaux de l'océan Pacifique, tandis qu'à l'est ses pentes s'enfoncent dans l'impénétrable et inhospitalière forêt brésilienne où erraient d'indomptables et cruelles tribus. Pour arriver à produire le maïs et surtout la pomme de terre, il fallut non seulement choisir soigneusement les lieux propices, mais inventer un mode qui s'adaptât à cette région toute de précipices.

Ces champs sont encore visibles aujourd'hui, qui témoignent du génie sud-américain. Du haut en bas, à flanc de montagne, s'étalent les minces terrasses parallèles, nourries par tout un complexe système d'irrigation; pas un pouce de terrain qui ne fût utilisé; pas une motte qu'une muraille ne retint contre l'emportement des eaux dévalant des hauteurs. Et cette eau précieuse était, à heure fixe, dérivée vers telle parcelle; qui volait l'eau, était passible de mort.

Au maïs et à la pomme de terre, aliments de base, s'ajoutaient la patate sucrée et, en moins grand, la courge et la fève. Du maïs on faisait aussi une bière; quant au tabac, il était assez répandu mais sous forme de tabac à priser et uniquement pour fins médicinales. On récoltait encore le cinchona, d'où l'on tire aujourd'hui la quinine et dont on connaissait les vertus curatives; et enfin les feuilles de coca, porteuses de cocaïne et que l'on mâchait contre la fatigue.

Pas plus que les autres américains, les Péruviens ne connaissaient la bête de trait; mais ils avaient domestiqué l'alpaca, espèce de mouton dont la laine est des plus fines, et surtout le llama, animal précieux entre tous, égal au chameau par l'endurance et la frugalité. Quant au vicuna, dont la laine est si luxueuse qu'on la réservait à la seule famille royale, il paissait à l'état demi-sauvage sur les hauts plateaux.

Enfin, les gens de la côte pêchaient abondamment au filet et au harpon; et chaque jour les plus belles prises étaient envoyées par courrier au palais royal.

CHAPITRE XI

LE PÉROU SOUS LA DYNASTIE INCA

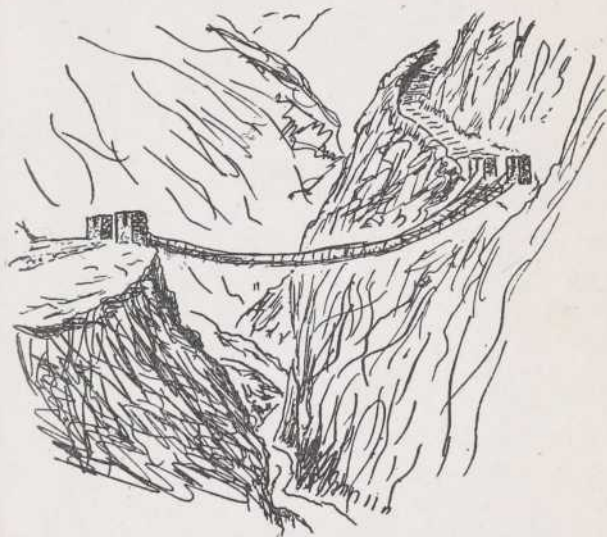
(*suite*)

LES ARTS

Les arts étaient florissants et bénéficiaient de la grande paix inca. Les arts domestiques consistaient surtout en tissage et céramique; dans ces deux industries les Péruviens dépassaient tout ce qui se faisait ailleurs sur la terre américaine et, affirme-t-on aujourd'hui, fabriquaient des étoffes que seule la machine dans l'histoire du monde, est parvenue à surpasser. Les vêtements, teints de cochenille ou d'ocre, étaient de fine laine ou de coton dont ils connaissaient et utilisaient deux espèces.

Nous avons déjà mentionné les trois œuvres admirables que l'art de l'ingénieur avait données au Grand Pérou: les ponts suspendus, les champs irrigués et disposés en terrasses et, enfin, les routes impériales. Ces voies, presque partout pavées, larges à laisser passer huit cavaliers de front, ombragées d'arbres et longées par des rigoles, étaient multiples afin de répondre aux besoins tant économiques que stratégiques. La principale traversait l'empire dans sa plus grande lon-

gueur; partant de Pastos, en Colombie, au-dessus de Quito, pour de là suivre près du ciel les crêtes andines, franchissant les torrents, courant dans les vallées, elle aboutissait à la lointaine Tucuman, dans l'actuelle République Argentine; cette première artère était elle-même doublée d'une seconde qui suivait la côte du



Pont suspendu dans les Andes péruviennes.

Pacifique, de Quito jusque fort avant dans le Chili; et la plus longue n'avait pas moins de deux mille milles! Des routes secondaires et transversales, tout aussi soignées, reliaient ces deux artères ou les dérivait vers les grandes villes.

Sur leur parcours, de trois milles en trois milles, on avait établi des maisons de voyageurs qui étaient en même temps des relais; des coureurs rapides comme le vent s'y tenaient qui, se passant les dépêches de la main à la main, d'un postillon à l'autre, pouvaient leur faire parcourir en une journée jusqu'à cent-soixante



Type de maison de paysan chez les Quichuas (Incas).

milles de distance! Et lorsqu'une crise grave nécessitait plus de promptitude encore, des signaux lumineux, préparés à l'avance sur chaque pic, permettaient en quelques heures de faire connaître d'un bout à l'autre de l'empire les ordres nécessaires.

Quant aux habitations, elles différaient naturellement selon qu'elles abritaient la plèbe ou les grands.

Ceux-ci vivaient en des demeures massives dont les murs de pierre composés de blocs cyclopéens étaient parfaitement ajustés sans aucun mortier ; mais là comme ailleurs en Amérique, l'ignorance de la voûte empêchait de faire grandes les salles, à moins de leur faire des plafonds de bois. Le vulgaire, lui, vivait en de larges huttes à toit de chaume.

Sur les hauteurs presque inaccessibles des Andes, on trouve encore d'immenses palais comme ceux de Macchu-Picchu, auprès desquels les constructions égyptiennes et mésopotamiennes trouvent une commune mesure.

Mais le génie sud-américain issu des connaissances additionnées de tant de peuples, entre lesquels les Aymaras, les Quichuas et les Chimus, avait aussi développé la céramique et l'orfèvrerie. Les vases de terre y étaient d'une perfection et d'un réalisme qui n'ont point été dépassés depuis ; il semble, à regarder une collection de ces étonnantes poteries où sont représentés surtout des humains, que tout un peuple mort ressuscite à nos yeux, bien vivant, heureux ou misérable, grimaçant ou souriant de tous ses visages et ses mouvements diversifiés à l'infini.

En outre, de tous les Américains ce sont eux qui poussèrent le plus loin l'art de travailler les métaux, particulièrement les métaux nobles. Ils fondaient, coulaient et moulaient l'or ; ou encore le battaient pour en faire des objets d'une extraordinaire fantaisie. On appelait du beau nom de « larmes du Dieu-Soleil », les parcelles de ce métal que l'on recueillait dans le lit des rivières. L'argent aussi servait à fabriquer des objets de parure ou d'utilité, rehaussés, pour l'em-

pereur surtout, d'une invraisemblable quantité de gemmes serties dans le métal. Enfin, non seulement ils avaient découvert, seuls de toute l'Amérique, l'art de fondre le cuivre, mais encore en étaient-ils rendus à l'allier à l'étain pour lui donner plus de dureté, réalisant ainsi un véritable bronze qui les place nettement, du point de vue civilisation, en tête de tous leurs congénères.

Telle était l'importance que l'on accordait aux métaux que les mineurs, ces producteurs de richesse, loin d'être comme chez nous d'une classe inférieure, jouissaient en pays inca d'avantages particuliers. Ils n'étaient, par exemple, astreints qu'à quelques mois de labeur; le reste de l'année, ils étaient nourris aux frais de l'Etat.

Nous parlerons tout à l'heure des lois, qui sont, de tout cela, le plus intéressant et le plus imprévu.

Disons cependant, avant de passer outre, un mot de l'écriture chez les Incas: elle était inconnue ou à bien peu près.

On avait certes inventé un système particulier que nos savants n'ont pas encore compris et qui consistait à transmettre les nouvelles ou les ordres au moyen de cordelettes dont les nœuds avaient un sens déchiffrable pour le « lettré »; c'étaient les fameux « quipus ». Pourtant, vers la fin de l'empire, peu de temps avant l'arrivée des Espagnols, on commençait à utiliser un système graphique, encore que rudimentaire, et qui servit à l'avant-dernier des Incas à *écrire* ses dernières volontés.

RELIGION

Les croyances qui régnaient au royaume inca étaient assez simplifiées et n'avaient rien de la complexité des panthéons grecs, égyptiens ou même mayas; et cela même constituait un avantage du point de vue impérial puisque rien n'était plus facile que de faire admettre aux nouveaux sujets la Divinité nationale, puisque tous ces peuples la reconnaissaient plus ou moins; car ce dieu n'était autre que le Soleil. Si l'on soumettait quelque peuplade idolâtre, ses dieux n'étaient point détruits; mais leurs images apportées dans la capitale étaient installées là où les fidèles les pouvaient encore vénérer; il suffisait que l'on reconnût la primauté de l'Astre souverain. En cela, ces « barbares » montraient une largeur d'esprit dont l'histoire du monde nous donne bien peu d'exemples. A part cela, les Péruviens se contentaient de classer un certain nombre de choses sous le terme général de « sacrées », quelque chose comme le « tabou » des îles polynésiennes. Il y en avait de mauvaises et de bonnes et parmi ces dernières on rangeait les momies des ancêtres tout autant que leur esprit. Par ailleurs nous avons vu que l'Inca — et son entourage — gardait pour lui-même un culte plus éthéré: culte en un Dieu unique, spirituel, surhumain.

La grande fête était celle du solstice d'hiver, environ notre Noël, alors que l'on célébrait le retour du soleil qui, redescendant du Nord, allait entrer dans une nouvelle carrière. L'empereur, en même temps grand-prêtre, allumait le feu nouveau. Puis on faisait l'of-

frande de gâteaux et d'animaux sacrifiés dont la chair était mangée comme sacramentelle.

La question des sacrifices humains chez les Péruviens a fait couler beaucoup d'encre; à ce point qu'il est fort douteux qu'une pareille abomination ait jamais eu lieu autrement que par exception, au contraire des Mayas et des Mexicains où ce rite était entré dans les mœurs et semble avoir été un des actes les plus importants du rituel religieux.

LES LOIS

Le régime sous lequel vivait et prospérait l'empire en était un qui ne se pourrait mieux définir que par la formule suivante: un empire communiste où tout individu était soumis à l'Etat dont le chef, l'Inca, était dictateur héréditaire.

De cet Inca, empereur, demi-dieu, grand-prêtre, juge suprême, commandant des armées, propriétaire unique, l'autorité passait de degré en degré jusqu'au plus humble chef de village de façon régulière. Sous le Maître était un intendant général responsable de la levée proportionnelle des milices et de l'équitable distribution des charges publiques; responsable aussi, et c'est là la merveille, du bien-être de ses subordonnés. Par ses sous-ordres, il assignait à chaque tribu, suivant son nombre et ses besoins, une portion de terrain arable dans telle ou telle vallée, à flanc de telle ou telle montagne.

Le plébéien était à la disposition entière de son maître, comme soldat, comme mineur, comme agriculteur, comme pasteur; mais dans chacun de ces cas, des lois précises et sévères réglèrent les conditions de son travail; en retour, le maître devait voir et voyait effectivement au bien-être de ses sujets. C'est ainsi que le voleur était puni, et fortement, s'il avait volé par malice; mais s'il avait volé par besoin, *c'était le fonctionnaire responsable du village qui était durement condamné!*

Des fruits du travail on faisait trois parts: celle du Soleil, qui passait aux mains des prêtres; celle de l'Empereur, qui avait à charge sa famille et ses subordonnés, courtisans et fonctionnaires; et celle du peuple. Un tiers de tous les produits, tant du sol que de l'industrie, revenait au Trône qui devait voir à leur répartition; il lui appartenait de fournir, par exemple, au tisserand, la laine et au paysan, la semence.

Cela, qui tenait lieu d'impôt, était la propriété de l'Etat, de la collectivité, dont l'expression vivante était l'Inca. Mais le dernier tiers restait effectivement aux mains de l'humble producteur qui en disposait librement pour lui et les siens.

La base véritable de l'empire péruvien était quelque chose de particulier: la cellule primaire en était la famille, dont le chef naturel se trouvait en quelque sorte le représentant du chef suprême. Au début, les familles étaient, selon le mode universel, agrégées en clans dont le clan Inca était le premier; puis à mesure que s'organisa l'empire, une division décimale d'une impeccable logique fut instituée.

Chaque famille avait droit au travail, à l'usage de la terre et aux aliments suivant le nombre de ses membres. Tout homme valide devait travailler; mais enfants et vieillards étaient à la charge de la Nation. Dix familles formaient une décurie, à quoi était assigné un village où habiter et une pente à cultiver, sous l'autorité d'un magistrat responsable du bien-être de ses administrés. Dix décuries formaient une province sous la direction d'un gouverneur désigné par le Trône et que l'on appelait « Curaso ». Nous avons vu que, autant que faire se pouvait, ce haut fonctionnaire était, surtout dans les provinces lointaines, soit un chef naturel du peuple conquis, soit un fils de noblesse locale élevé à Cuzco dans l'ombre même du trône impérial.

Nous avons appris précédemment comment l'Inca assurait la paix et l'unité de son empire en déplaçant les tribus nouvellement soumises sous la direction de leurs chefs ralliés; comment aussi l'unification était aidée par la tolérance religieuse, pourvu que l'on reconnût le dieu suprême que d'ailleurs la presque totalité des Américains révéraient; en outre, si toute licence était donnée à chacun de parler sa langue maternelle, il était d'obligation de connaître quelque peu la langue maîtresse, le quichua, à quoi, par ailleurs, presque tous les idiomes de la région était prochainement apparentés.

Telle était, en résumé, la vie de cet immense empire, un des plus grands et des plus nobles qui aient jamais existé sous le soleil. Dans l'immense palais de Cuzco, aux murs rehaussés d'or, d'argent et de pierres précieuses, l'Inca pouvait contempler avec un orgueil légitime son immense domaine dont il avait sous les

yeux l'image exacte: une colossale carte en relief, reproduisant avec précision l'apparence physique de chaque province. Lorsque mourut Pachacutec, fils de Viracocha, le neuvième des empereurs depuis le fondateur demi-légendaire Manco-Capac, le sommet était atteint.

Ce Pachacutec, par certains côtés, rappelle d'autres potentats tel le César Marc-Aurèle; car il savait tempérer sa toute-puissance par une philosophie indulgente, fruit d'une intelligence hors pair. Il nous reste de lui des pensées qui pourraient s'inscrire à côté des plus belles qu'ait conçues l'esprit humain. Il semble que de lui-même il se soit élevé au-dessus des croyances de ses peuples et de ses ancêtres: une tradition veut qu'un jour il ait soutenu ouvertement devant le sacré collège de ses prêtres, l'existence d'un Dieu suprême, au-dessus même du Dieu-Soleil; il l'aurait prouvé par l'argument suivant: « Tout comme un bon ouvrier, l'Astre-roi suit à heures fixes un même chemin; en outre, le moindre nuage peut en obscurcir la gloire. D'où je conclus qu'un Être Suprême doit être le Maître de cet ouvrier, et le Créateur de tout cela. »

C'est en 1448 que s'éteignait le César américain, aussi grand et noble que le fût jamais quiconque.

Son fils Tupac Yupanqui n'eut qu'à suivre les traces de son père. Il agrandit encore l'empire et c'est lui qui conquiert entièrement l'actuel Equateur, au nord. A l'est, dépassant la muraille des Andes, il s'enfonça à la tête d'une expédition dans l'enfer du Haut-Amazone; avec 250 canots de guerre, il descendit la rivière Madre-de-Dios jusqu'à cinq cents milles, à vol d'oiseau,

de sa capitale Cuzco. Une autre expédition, par mer cette fois, paraît avoir poussé jusqu'aux îles Galapagos, sur la ligne équatoriale, en plein Pacifique et à sept cents milles des côtes; mais cela déjà est moins certain.

Enfin son successeur, Huayna Capac, s'étendit vers le sud et pacifia la partie moyenne de ce qui est aujourd'hui le Chili. Toutefois l'empire commençait à dépasser les bornes du possible. Non que la domination fut impatiemment acceptée: dans toute l'histoire de l'empire Inca on ne relève, chose invraisemblable et peut-être unique dans l'histoire du monde, pas une seule tentative de révolte, pas une seule guerre civile, sauf celle que nous verrons tout à l'heure et qui, pour des causes étrangères, sonna le glas de l'empire.

Mais si l'on songe à la difficulté des communications à travers cette immense bande impériale, on ne sera pas surpris que, après tant de conquêtes et de son splendide palais du Cuzco, l'Inca ait parfois eu quelque difficulté à tenir solidement les rênes du pouvoir, si invraisemblablement longues.

Voilà pourquoi, sentant venir sa fin après quarante-six ans de règne glorieux, le onzième des Empereurs de la dynastie Inca fondée près de cinq siècles plus tôt par Manco-Capac, songea à dicter ses dernières volontés, qui étaient que l'empire fût divisé en deux royaumes. Et ce testament il l'inscrivit sur des tables de bois, en caractères d'écriture, les premiers qu'aient connus les sud-américains.

Le prince Huascar, dauphin, fils de sa femme-sœur, devait recevoir les quatre cinquièmes de l'empire. Un fils bâtard, Atahualpa, préféré de son père entre le

grand nombre de ses enfants, recevait le royaume de **Quito dont il semble que son grand-père maternel avait été le dernier souverain indépendant.**

Cela établi, le grand Huayna Capac attendit doucement la mort. Elle vint le prendre en son palais de Quito. Il avait prescrit que ses restes allassent rejoindre, dans le mausolée impérial de Cuzco, les momies de ses pères ; mais il imposait aussi que son cœur, séparé de son corps, demeurât à Quito. Singulier augure de ce qui allait advenir de l'empire lui-même.

Or, avant de mourir, il avait ouï la rumeur qui voulait que, quelque part au nord, des êtres étranges soient apparus qui venaient d'un autre monde et qui autour d'eux répandaient la terreur et la mort : des êtres blancs de peau et armés d'armes brillantes comme l'éclair. Mais ce bruit se perdit dans le bruit de sa mort et de l'accession de son successeur au trône impérial.

Sans doute était-ce une certaine audace contenue qui avait fait d'Atahualpa le préféré du vieux roi ; une audace qui ne tarda pas à éclater. A peine les rites funéraires étaient-ils terminés qu'il partait en campagne contre son demi-frère, décidé qu'il était de conquérir l'empire tout entier, point trop immense pour son ambition et peut-être sa valeur.

Mais nous retrouverons plus loin Atahualpa et Huascar.

CHAPITRE XII

LE MEXIQUE JUSQU'À L'INVASION AZTÈQUE

Comme pour les Incas au Pérou, on a coutume d'attribuer la grandeur mexicaine à la seule tribu des Aztèques; tout comme si une famille, dans le premier cas, et une tribu, dans le second, avaient eu le monopole de la civilisation locale. Encore ce point de vue se pourrait-il défendre dans le cas de la floraison quichua, puisque c'est avec la naissance de la dynastie inca que commence à fleurir véritablement la civilisation andine et que cette floraison se poursuivra sans interruption pendant les quatre cents ans que durera le règne des descendants et successeurs de Manco-Capac.

En vérité, les Incas n'avaient fait que développer, magnifiquement il est vrai, une culture déjà solidement implantée sur le sol péruvien, et qui n'attendait pour s'épanouir généreusement que ces conditions particulières de stabilité que seule la réunion d'un vaste empire sous un sceptre unique et vigoureux pouvait créer.

Mais pour ce qui est du Mexique, l'erreur est sans excuse, si elle n'est pas sans explication. En effet l'ère

aztèque, âge terminal de la civilisation mexicaine, ne fut que l'aboutissement d'une longue progression culturelle qui eut site entre le Rio Grande et le Guatemala et dont l'épisode maya ne fut qu'une branche collatérale encore qu'imposante. Bien plus, la courte époque aztèque ne fut pas un sommet; et c'est bien plutôt à l'époque antérieure, celle des Toltèques, qu'il faut assigner le moment du période.

Aussi, une fois de plus, eut-il été logique de parler plus tôt de ce pays mexicain où germa la première semence de culture éclore en Amérique; et où, littéralement, fructifia la première semence de grain qu'une main américaine ait jamais déposé intentionnellement en terre. Nous avons déjà (au chapitre V) évoqué les ombres mal définies des premiers habitants du plateau de l'Anahuac, la haute table mexicaine que domine majestueusement la trinité volcanique: Orizaba, Ixtacihuatl et Popocatepetl.

Nous avons cependant cru préférable de réunir en un seul faisceau tout ce qui appartient en propre à cette terre prestigieuse, sauf le peu que nous avons dit plus haut de la civilisation primitive.

Pour la commodité, on pourrait diviser l'histoire du Mexique indien en trois périodes: l'archaïque, la toltèque, l'aztèque. Mais ce faisant nous ne rendrions pas justice à tous. S'il est indubitable que le peuple toltèque fut grand, on peut se demander si l'aztèque ne doit pas une telle mention au seul fait qu'il était justement au pouvoir lorsque les envahisseurs espagnols vinrent conquérir le sol mexicain. De même, nous laissons ainsi dans une ombre injuste toute une pléiade de peuples dont le rôle apparaît de plus en plus im-

portant à mesure que les fouilles nous font mieux connaître les âges antiques.

Car l'histoire mexicaine est loin de nous être connue avec la précision de celles du Pérou et du Yucatan. Cela tient, pour ce qui est du Pérou, au fait que la continuité de l'empire inca permit aussi la continuité de traditions précises, catégoriques, que les nouveaux venus européens n'eurent qu'à transcrire telles quelles. Pour ce qui est des Mayas, les dates de son histoire sont fixées sur des stèles votives dont un grand nombre ont jusqu'ici été découvertes.

Mais pendant que le Pérou connaissait la paix inca chaque année étendue à un plus grand territoire, le Mexique voyait les groupes se succéder à la tête de cette mosaïque de tribus qui jamais ne connut véritablement l'unité. Pourtant ces peuples savaient l'écriture; hélas! comme pour les mayas, le zèle religieux des missionnaires s'empressa de détruire le nombre immense de ces « codex » dans lesquels on voyait des « livres diaboliques et payens ».

D'ici quelques années, sans doute, des révélations étonnantes et des précisions infiniment utiles nous seront apportées par les fouilles conduites avec méthode et persévérance par le gouvernement mexicain qui, fier de son passé américain, entend tout mettre en œuvre pour en faire éclater la splendeur. Des trouvailles, comme celle de Monte-Albano, pourront bientôt nous donner une idée de la civilisation atteinte par ces peuples dont les Mexicains actuels sont les descendants et les héritiers directs.

ÉPOQUE ARCHAÏQUE

Nous savons que c'est probablement au Mexique, ou du moins à cette région de l'Amérique, que notre continent doit l'agriculture et que le monde entier doit le maïs.

Comme pour bien des événements de la préhistoire, il ne nous est toutefois pas possible d'assigner une date même approchée au début de l'archaïque; il est même fort douteux que l'on y arrive jamais et que jamais l'accord se fasse entre les archéologues.

Mais on peut croire désormais que, plusieurs milliers d'années avant l'ère chrétienne, cette terre privilégiée qui forme le sommet de la pyramide nord-américaine connaissait une indubitable primauté et n'était pas loin derrière les terres lointaines où d'autres groupes humains sortaient de la barbarie. En Europe, c'est à peine si finissait l'époque mégalithique, celle où des hommes inconnus élevaient le long de la côte atlantique, du Portugal jusqu'en Scandinavie, les dolmens et les menhirs. Le Proche-Orient apprenait à manier le cuivre et en faisait des outils plus commodes que ceux de pierre. Mais Ur existait déjà; la première dynastie égyptienne s'établissait; les Crétois allaient bâtir le palais de Cnossos. Pourtant nous sommes déjà loin dans l'histoire de l'homme puisqu'un demi-million d'années s'était déjà écoulé depuis l'apparition des races humaines et leur diversification.

Cette proto-civilisation archaïque du Mexique, sur laquelle nous avons encore bien peu de détails, évolua

lentement pendant des millénaires; lentement, comme évoluent toutes les civilisations à leur début alors que chaque conquête parcellaire est l'effet d'un long travail chez des individus eux-mêmes imparfaitement développés. Car il y a là un fait psychologique: l'instrument inventé par l'homme pour s'aider, aide à son tour l'homme dans son développement intellectuel; d'où invention de nouvelles méthodes et de nouveaux outils dont l'emploi persiste jusqu'à ce que quelque individu de génie, en présence de difficultés usuelles jusque-là acceptées par tous, imagine une solution nouvelle à des problèmes centenaires. Mais cela, cette variation, ce pas en avant, reste toujours un fait d'exception; et nous savons, pour le constater encore parmi nous, combien facilement l'homme se contente de ce qu'il voit autour de lui sans chercher plus avant. Toujours et partout la proposition de nouvelles techniques, de nouveaux instruments, provoque une résistance acharnée; et nous pouvons tenir pour assuré que le premier humain qui, parmi des hommes encore si peu au-dessus de la brute, songea à emmancher un caillou à une branche morte, fut en butte aux railleries des anciens, de tous ceux qui se tenaient pour satisfaits des vieilles massues de bois que leur fournissait la nature et « que leurs pères avaient trouvées bien assez bonnes pour eux ».

Ce peuple sans nom, les Vieux-Mexicains, vécut donc pendant longtemps satisfait de cultiver la terre, oubliant de plus en plus la chasse, perdant en même temps que sa rudesse première, son aptitude à attaquer et à se défendre; bref, de nomade devenant sédentaire; de belliqueux devenant pacifique; d'agressif devenant craintif; en un mot, de soldat devenu paysan. Grâce

aux loisirs que lui laissait désormais le travail agricole il put, comme tant d'autres peuples, commencer à développer les rudiments des arts; de la glaise on façonna des vases domestiques et des statuettes votives. On s'essaya à un tissage primitif. Poussé par la nécessité, instruit graduellement à la grande école de l'expérience, on se mit à observer le cours des astres majeurs, de ces dieux visibles qui apportaient en don la pluie et la chaleur, et à rassembler ainsi les premiers éléments du calendrier.

Tout ceci se passait environ mille ans avant l'ère chrétienne.

Le sable des années coula au sablier du temps. Des vagues successives d'humanité vinrent battre le Mexique, poussées sans doute par cette lente invasion humaine qui, de très loin au nord, des rives de Behring, glissait sans arrêt vers le Sud, accentuée encore par la multiplication des peuples et des individus.

Longtemps après que le temple de Cuicuilco eût été construit, et nombre d'autres dont on retrouve les restes jusqu'au lointain Guatémala, alors que peut-être même sur leurs autels d'autres dieux avaient succédé aux dieux primitifs, et à ceux-là d'autres encore, une tribu venue du nord-ouest, parlant une langue particulière, descendit en force et ayant vaincu les occupants, s'installa sur leurs terres. Ils se nommaient les Nahuatl.

Ce n'était là qu'une des invasions que connut le Mexique. Quoi qu'il en soit, il semble que les nouveaux venus se soient graduellement fondus avec les premiers occupants à qui ils apportèrent une langue nou-

velle qui devait se répandre sur tout le territoire, recevant en retour ce que les Archaïques possédaient de plus précieux : leur demi-civilisation.

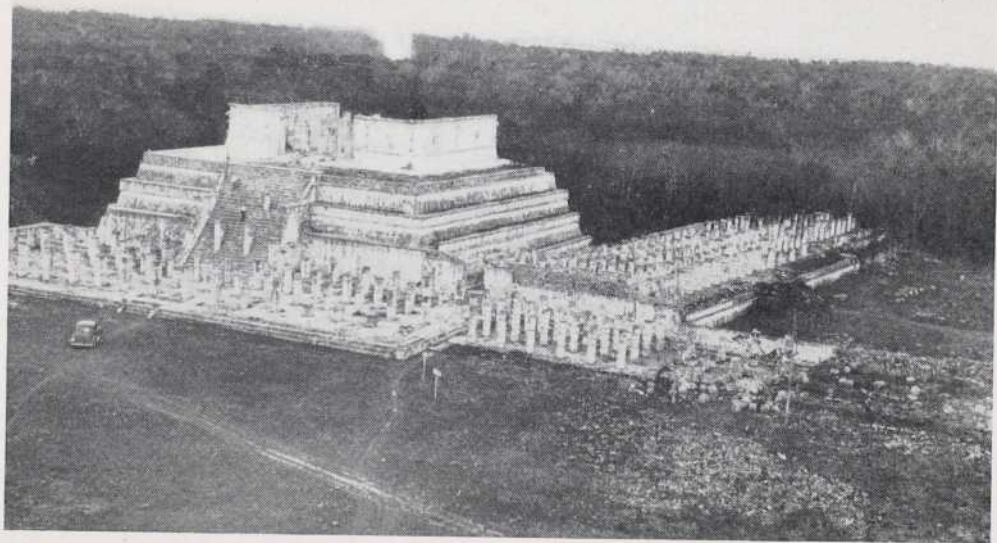
Cette terre connaîtra désormais une série d'invasions successives, de vagues répétées. Il serait oiseux de nommer tous ces peuples dont la plupart venaient du nord ; mais certains eurent une telle importance que nous ne pouvons faillir à les mentionner.

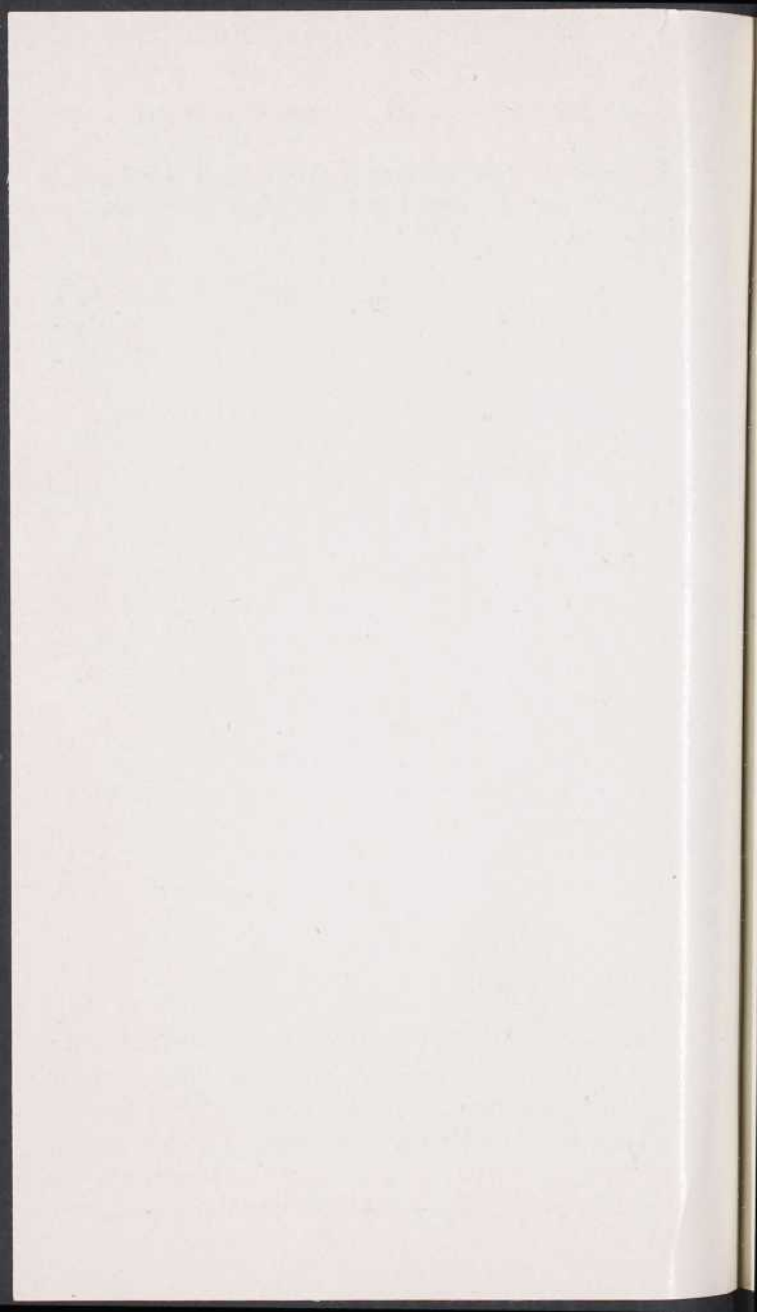
Après les Nahuatl, les Totonèques, de race vigoureuse, arrivèrent à leur tour. Et chacun de ces groupes apportait à un peuple affadi par la sédentarité, une vigueur et un sang nouveaux.

LES TOLTÈQUES ET AUTRES

Quoi qu'il en soit c'est avec un autre groupe plus tardif, celui des Toltèques, que le plateau mexicain devait connaître une floraison supérieure à tout ce qu'il avait vu jusque-là.

Leur grande ville de Tula, dont l'emplacement même n'a pas encore été identifié, resplendit-elle au premier ou au second millénaire de l'ère chrétienne ? Pour étonnant que cela paraisse, la science n'a pu l'établir nettement ; du moins les opinions sont-elles trop partagées et les preuves point assez convaincantes pour que nous nous prononcions ici. La légende veut que cette métropole ait été un véritable pays de cocagne habité par des surhommes, où les épis de maïs étaient tels qu'un seul était la charge d'un porteur robuste,





et où on n'avait point à se servir de teintures car le coton y poussait orné par la nature elle-même des couleurs les plus vives!

Nous manquons de détails et même de généralités véridiques sur cette ville et son contenu; il semble cependant que le peuple qui l'habitait ait été profondément influencé par la civilisation maya. Cela étant, nous aurions au moins une base nous permettant de placer la floraison de Tula des Toltèques entre le milieu et la fin du premier millénaire de l'ère chrétienne, peut-être même un peu plus tard.

Certains veulent que Tula ne soit autre que l'actuel Teotihuacan où se trouvent encore des ruines imposantes et un temple dit « du Soleil » qui serait déjà digne de mention par sa seule masse, à peu près égale à celle de la fameuse pyramide de Chéops, l'une des « sept merveilles du monde ». On peut rapprocher des constructions égyptiennes l'ensemble formidable de temples et d'édifices que nous laissent soupçonner aujourd'hui les ruines de Teotihuacan. Le « Temple à Quetzatcoatl », à lui seul, est un colossal assemblage de sanctuaires, de pyramides, de terrasses, d'habitations, et d'escaliers monumentaux occupant une surface de près de *deux millions* de pieds carrés.

Dans un chapitre précédent, nous avons vu qu'il s'établit entre Toltèques et Mayas des relations indubitables; de plus, on peut croire aujourd'hui, jusqu'à plus ample informé, que la première civilisation mexicaine que la tribu maya emporta dans sa descente vers le Yucatan et le Centre Amérique, les héritiers de cette tribu la rendirent, développée, assou-

plie, enrichie, aux successeurs des proto-mexicains, particulièrement aux Toltèques.

Les documents nous manquent encore qui éclairciraient tant de points obscurs. Peut-être quelques-uns d'entre eux seront-ils déjà en pleine lumière lorsque paraîtront ces lignes; en effet au moment où nous les écrivons, on annonce justement la découverte de ruines nouvelles dans une région intermédiaire; et surtout la trouvaille d'un antique « Codex » mexicain comportant une relation historique remontant jusqu'au huitième siècle.

Car nous savons déjà par les monuments toltèques que l'écriture hiéroglyphique était connue des Mexicains, encore qu'elle paraisse avoir été moins répandue que chez les Mayas. Il en va de même du calendrier dont l'établissement remontait certes à bien des âges, mais dont le progrès avait été amené par le développement d'un même phénomène civilisateur: l'agriculture.

De la vie des Toltèques, nous ne connaissons encore rien, ou presque. Les fouilles entreprises à l'endroit supposé de leur ancienne et glorieuse cité de Tula, tout auréolée de légende, n'ont pas donné les résultats qu'on en attendait. Partout d'ailleurs la compréhension de la préhistoire mexicaine est rendue difficile par la superposition de couches archéologiques nombreuses et variées, accumulées par chacune des vagues d'invasion que, dans sa longue histoire, la région mexicaine subit pendant des dizaines de siècles.

Mais les dimensions même de la grande cité de Teotihuacan nous montrent quelle était la vigueur de la race toltèque; par les ruines qui couvrent le pays mexicain, nous connaissons qu'ils furent grands constructeurs;

les bijoux que l'on a trouvés dans les tombeaux nous les prouvent grands orfèvres. Le travail de l'or et des pierres précieuses ne semble pas avoir eu de secrets pour eux.

Non loin d'eux et dans la même région, d'autres peuples de la grande famille nahuatl atteignirent un niveau de développement voisin. Pour la plupart des gens, leur nom, comme celui des Toltèques, sont des mots étranges et méconnus: Mixtèques, Zapotèques, Totonèques, habitaient la région de Vera-Cruz et de Oaxaca et leurs grandes villes étaient situées à Mitla et à Monte-Abano. Comment se fait-il que ces peuples soient ignorés de tous, sauf de quelques archéologues? Pourquoi l'histoire, telle qu'enseignée aux fils de la terre d'Amérique, laisse-t-elle dans l'ombre tous ces peuples intéressants tandis que le moindre bachelier connaît le nom des Mèdes, celui des Macédoniens, celui des Visigoths? C'est que malheureusement notre histoire continue à être une histoire européenne, en dépit du fait que depuis des siècles déjà nos ancêtres ont fait leur patrie de cette terre d'Amérique qui chaque jour un peu plus nous modifie et nous façonne.

Les Totonèques ne sont encore qu'un nom, une étiquette mise sur des objets de musée dont la classification même reste indéfinie. Nous savons pourtant que comme sculpteurs et architectes, ils le cédaient aux seuls Mayas; une preuve de leur développement moindre se trouve dans le fait qu'ils ne semblent pas avoir possédé de calendrier, à moins que fort rudimentaire.

Quant aux Mixtèques et Zapotèques, c'étaient deux groupes rivaux qui, ethnologiquement parlant servent

de trait d'union entre les peuples de l'isthme et ceux du Mexique proprement dit; aujourd'hui encore les habitants de la province mexicaine d'Oaxaca ne sont rien autre que les arrières-neveux de ces mêmes peuples qui, sur les lieux où peinaient il y a quinze cents ans leurs ancêtres, continuent à vivre d'une façon presque identique; leur langue n'a que peu changé, leurs coutumes sont les mêmes, leurs ornements de fête sont la reproduction exacte de ceux que les fouilles nous révèlent; sous le vernis de la religion nouvelle apportée par les conquérants espagnols, continue de survivre la vieille couleur mythologique des gens d'autrefois. Lorsque les archéologues dégagèrent les autels de Monte-Albano, il y a quelque dix ans, ils y trouvèrent sans surprise des offrandes toutes récentes à ces vieilles divinités auxquelles, dans le fond de leur cœur, les Indiens fidèles n'avaient jamais renoncé.

Souvent de menus objets trouvés dans les fouilles sont immédiatement reconnus par les indigènes comme d'usage courant, encore aujourd'hui, dans leurs propres foyers.

A Monte-Albano, les archéologues mexicains découvraient une série d'édifices et de tombes dont la richesse éblouissante fut une révélation. En plus d'avoir mis à jour temples, escaliers et terrasses, les excavations révélèrent une connaissance de l'art de la joaillerie, de l'écriture, de la sculpture, qui classent définitivement les Mixtèques-Zapotèques loin au-dessus des barbares.

Les temples, bien entendu, étaient comme tous les temples mexicains et mayas bâtis par couches superpo-

sées. Après un certain nombre d'années, à la fin d'un cycle probablement, le monument qui si longtemps avait servi à rendre hommage aux dieux était enseveli sous une nouvelle couche de maçonnerie; tout disparaissait: escaliers, sculptures, autels, sous un temple nouveau que l'on mettait comme sur un vêtement ancien on mettrait un vêtement neuf. Et c'est ainsi que l'examen des pyramides mexicaines révèle toute une série de reconstructions pouvant aller jusqu'à la douzaine.

Ce qui surtout apparut aux yeux de l'archéologue ébloui, ce fut une collection de bijoux qui éclipsent les trésors tant vantés de la tombe de Tut-ank-Amon autour duquel un tel battage fut naguère organisé. Une des sépultures offrit une inimaginable collection de richesses. Des ornements d'or battu, du travail le plus délicat; des mosaïques de turquoises; des vases d'or; d'autres de cristal de roche; des amphores d'onyx, des terres cuites d'un art presque miraculeux; des colliers de perles, des ivoires guillochés, des pendants d'oreilles d'obsidienne, ce verre volcanique qui est peut-être au monde, avec le cristal de roche, la substance la plus difficile à ouvrir; des objets de jade couverts de représentations d'animaux. D'autres de jais, d'ambre, d'écaille, de nacre.

Les objets de métal étaient d'or, d'argent ou de cuivre, seuls métaux qu'ils connussent. Mais ces métaux étaient traités par tous les moyens connus des hommes: la fonte, le filigrane, le repoussé et le battage.

A cela s'ajoutaient naturellement les vases de terre cuite et, surtout, les sculptures sur pierre où se ren-

contrent aussi des hiéroglyphes dont le déchiffrement n'a pas encore été réussi.

Quoi qu'il en soit, cette découverte nous a donné des objets d'art comparables, et à certains égards supérieurs, aux plus belles productions des anciens Egyptiens, Grecs et Chinois. Cela montre qu'il exista, avant l'arrivée des conquérants espagnols, de grandes cultures dont nous n'avons jamais jusqu'ici soupçonné le niveau technique et artistique.

Cependant, nous manquons d'informations même imprécises sur la vie de ces peuples, tant le toltèque que le zapotèque, le mixtèque et autres. Nous ne connaissons rien encore des derniers et presque rien des premiers.

Nous savons toutefois par les déductions des archéologues recoupées au moyen des légendes locales, que les Toltèques avaient déjà, longtemps avant l'invasion européenne, différentes connaissances véritablement remarquables. En commun avec les Mayas à qui peut-être ils durent certaines choses, ils avaient un calendrier d'une admirable précision et dont il a déjà été question ici. L'agriculture, qu'ils avaient trouvée au Mexique lors de leur invasion, avait continué et s'était développée, enrichie sans doute de nouveaux produits. Les arts domestiques avaient fleuri. Enfin sur tout cela régnait un panthéon nombreux où les dieux locaux, ceux des Vieux Mexicains, étaient conservés à côté des divinités propres au peuple toltèque.

Nous ne savons exactement ni quand prit place l'invasion toltèque, ni pendant combien de temps ils

régnèrent sur le plateau central; nous pouvons cependant être assurés que ce fut une question de siècles plutôt que d'années; d'autre part nous savons aussi qu'il ne s'écoula pas un bien long temps entre la déchéance des Toltèques et l'arrivée des Européens.

Tout cela certes est fort confus. Il semble toutefois que pendant ce que nous appelons encore l'époque toltèque, un nouvel élément, certainement humain, vint donner à la civilisation mexicaine une couleur et une force nouvelles. C'est sans doute cet apport que symbolise la vieille, la très vieille légende du dieu-serpenteoiseau, Quetzalcoatl, envoyé du Ciel aux habitants de Tula à qui il aurait enseigné le calendrier, l'écriture, les sciences et les arts. L'apogée de la grandeur toltèque, représentée à nos yeux par les restes prestigieux de Teotihuacan en particulier, aurait pris place à une époque indéterminée entre le cinquième siècle avant et le cinquième siècle après le début de l'ère chrétienne.

S'il fallait en croire certains chroniqueurs de race indigène mais qui écrivirent après la conquête, l'ère toltèque aurait duré de l'an 500 à l'an 1122 environ. Pendant cette longue période, quinze rois, ou plus exactement quinze grands chefs se seraient succédés. Tous n'auraient pas été d'égale importance; à partir du neuvième, soit vers 900, la décadence aurait commencé; et vers ce temps, la grande capitale de Teotihuacan elle-même aurait été abandonnée.

La légende aztèque, elle, voudrait qu'en 1065 et après un long déclin, « l'empire » toltèque soit tombé aux mains de nouveaux envahisseurs. La grande Tula aurait été prise et ses habitants seraient partis en

une de ces migrations, vers le sud-est, dont nous avons déjà vu des exemples en pays maya. Longtemps auparavant, un héros d'une tribu voisine, celle des Chichimèques, serait venu dans la capitale et là, par des envoûtements, aurait forcé le demi-dieu Quetzalcoatl à repartir vers l'est, vers la terre du Soleil d'où il était venu. Mais en partant il aurait promis de revenir un jour, tel le Messie, parmi les siens qui longtemps l'attendirent. Et quand des émissaires annoncèrent à l'empereur mexicain la venue d'hommes étranges arrivant de l'orient et qui n'étaient autres que les Espagnols, c'est naturellement à Quetzalcoatl que le roi et les siens pensèrent aussitôt.

Nous savons encore que par la suite, alors que la grande civilisation toltèque était à son crépuscule depuis quelque temps déjà, cette tribu des Chichimèques, par violence ou autrement, s'était installée sur le domaine. Ils devaient y rester, sans beaucoup de gloire, jusqu'à l'arrivée d'un nouveau groupe qui nous est mieux connu et dont nous allons parler maintenant : les Aztèques, derniers des Mexicains indépendants jusqu'à ce que la tradition américaine soit reprise, après une longue césure, par le gouvernement autonome, en 1823.

CHAPITRE XIII

L'EMPIRE AZTÈQUE

Nous en sommes maintenant à ce peuple qui, à peine une tribu entre les tribus nahuatls du Mexique, vit son nom devenir synonyme de civilisation américaine précolombienne.

Cette réputation, quelque peu imméritée, leur vient du fait que, lors de l'arrivée des conquistadors, apparut aux yeux des européens stupéfaits une organisation matérielle et politique étonnante, là où on s'attendait à ne trouver que barbarie. En outre, les Mexicains furent conquis par des individus qui, plus intelligents que les Pizarre et consorts, avaient des yeux pour voir autre chose que les richesses matérielles ; et qui, même si la cupidité était le mobile de leur conquête, ont laissé de ce pays une description analytique intéressante.

Mais il est bien évident que ces nouveaux-venus ne pouvaient faire le départ entre ce qui appartenait au groupe récent contemporain et ce qui revenait aux éléments qui s'étaient succédés en un pays que le destin semblait avoir condamné à une éternelle instabilité.

Nous savons aujourd'hui que les Aztèques ne furent que des héritiers — illégitimes — et des continuateurs; et que si, d'une part, ils semblent avoir donné au Mexique un ordre plus parfait, ce n'est pas chez eux qu'il faut chercher la source des arts et des sciences. Tenons-nous donc pour dit que l'on ne doit point parler de civilisation aztèque, mais bien de civilisation mexicaine.

La tribu aztèque, avant sa grande descente par la côte du Pacifique, n'était qu'un de ces clans nomades errant dans la région du Rio Grande. Sans que l'on sache très bien pourquoi, ces sauvages se mirent en marche au début du XIII^e siècle; ils descendirent sur le territoire occupé par les Chichimèques et qu'ils eussent bien voulu conquérir. Mais ces derniers savaient se défendre; bien ordonnées, leurs phalanges étaient revêtues d'épaisses cuirasses de coton et armées d'épées de bois dur au tranchant garni de lames de verre volcanique, d'obsidienne, qui en faisaient de terribles armes.

Ne pouvant aller plus loin malgré de durs combats où elle avait cependant connu quelques succès, la horde aztèque s'arrêtait, en mai (?) 1325, sur les bords d'un lac aujourd'hui desséché et où les dieux leur donnaient le signe attendu sous forme d'un aigle perché sur une pousse d'agave et tenant dans son bec un serpent; ce qui est, depuis, les armes du Mexique. C'est là qu'ils décidèrent de se fixer et de fonder sans retard un premier établissement qu'ils baptisèrent Tenochtitlan¹. Telle fut l'origine de l'actuelle ville de Mexico.

1 i.e. la Ville des Tenochcas, nom qu'ils se donnaient.

Pendant quelques années pourtant, la majorité d'entre eux continua d'errer sur ce plateau de l'Anahuac, tolérés par les occupants Chichimèques qui parfois prenaient à solde pour leurs guerres entre voisins, ces guerriers vêtus de peaux grossières que l'on méprisait peut-être, mais qui savaient combattre et se montraient adroits archers.

Un demi siècle plus tard leur vigueur commençait à se faire sentir. Impressionnés sans doute par ce que les monuments laissaient encore voir de la grandeur toltèque, ils prenaient comme chef, comme « cacique », un descendant de noble famille de cette race. A partir de ce moment oubliant parfois la force, ils firent plus souvent appel à l'adresse. Des alliances opportunes tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, leur assurèrent une prépondérance qui allait sans cesse s'affermissant. Et cette forme de politique, qui sans doute se fut modifiée s'ils en eussent eu le temps et l'occasion, sera encore en vigueur lors de leur écrasement par les étrangers.

Une ligue fut formée entre Tenochtitlan et les villes voisines de Tlacopam et de Texcoco.

Cette dernière mérite plus qu'une simple mention, ne serait-ce que pour la citer en exemple de la vie politique de cette époque.

Ce bourg était devenu la capitale des Chichimèques et il semblait que, si le temps lui en était donné, sa splendeur encore naissante arriverait à éclipser l'éclat légendaire de Tula des Toltèques. Mais un royaume voisin, jaloux de sa prospérité, lui chercha querelle et à la fin d'une guerre où les Texcocans eurent le dessous, le roi était égorgé dans son palais sous les yeux de son propre fils.

Ce dernier connut de dures années, comme captif d'abord, puis comme fugitif. Mais avec le talent particulier où se reconnaît le sang nahuatl, il parvint à former une coalition où se distinguèrent les sauvages Aztèques et qui, écrasant l'ennemi, lui rendit le trône de ses pères.

Son règne fut glorieux. Il le commença par une amnistie généreuse et bientôt Texcoco devint, si l'on peut se permettre une telle comparaison, l'Athènes intelligente de cette vallée dont Tenochtitlan était la Rome dure et guerrière. Il y fonda une « Académie de Musique » qui, en dépit de son nom, étendit ses activités à bien plus que la musique; tout ouvrage sur les sciences, la chronologie, l'astronomie, l'histoire, les arts devait lui être soumis avant publication. A jour fixe, les savants du royaume se rassemblaient en un conclave; on lisait devant eux poèmes et récits historiques. Après quoi il leur appartenait de juger ces ouvrages et de décerner les récompenses. Le jeune prince lui-même composa diverses poésies qui montrent un degré de civilisation étonnant si l'on songe à la barbarie des temps où il vivait. Chose curieuse, tel était chez eux le souci de la vérité historique que tout mensonge sur ce sujet était punissable de mort! Voilà du moins ce que rapportent les chroniques.

Ce même monarque tenta de simplifier le panthéon de son peuple devenu un capharnaüm où se coudoyaient les dieux de plusieurs nations. Il aurait lutté contre la coutume effroyable des sacrifices humains et aurait prêché la croyance en un Dieu invisible et tout puissant qu'il appelait « le Dieu inconnu, la Cause des Causes; ainsi qu'en un ciel où tout était éternel et où ne régnait

point la corruption ». Au sommet d'un temple à dix terrasses superposées, il fit élever un autel à ce Dieu immatériel dont il interdit qu'on fit une image et à qui on ne pouvait offrir en sacrifice que des fleurs et des parfums. Malheureusement il ne semble pas cependant que ces réformes aient eu le succès que le prince optimiste avait espéré¹.

C'est avec les habitants de cette ville que les Aztèques de Tenochtitlan firent alliance. Il était cependant prévu que, en cas d'opérations militaires, le prince aztèque aurait la direction des armées; et cela lui assurait une invincible suprématie.

A partir de ce moment son influence ne fit que grandir. Bientôt elle s'étendit au delà des limites de la vallée que couvrent de leur ombre géante les deux volcans jumeaux l'Ixtacihuatl et le Popocatepetl. Tantôt par force, tantôt par adresse, il étendit son pouvoir jusqu'au lointain Guatémala, au sud, et transversalement de l'Atlantique au Pacifique. Il est assez curieux de constater que, de même que les noms anciens y sont presque partout conservés, le Mexique actuel a encore à peu près les frontières qu'il avait lorsque Tenochtitlan-Mexico était la capitale de l'empire aztèque.

Mais cet empire, où se rencontraient des groupes divers, Zapotèques, Mixtèques, Totonèques, Toltèques, Otomis, Olmèques, Tarascans, n'eut jamais la remarquable cohésion de l'empire Inca qui, seul de tous les « empires américains », possédait véritablement l'unité politique et économique. Pour ce qui est du Mexique,

¹ Nous avons emprunté maint de ces détails à l'excellent résumé archéologique de Marett.

il s'agissait bien plutôt d'une espèce de carrelage de petits royaumes semi-indépendants dont les uns étaient directement sous le sceptre, d'autres reconnaissaient le monarque comme suzerain, d'autres encore payaient simplement un tribut annuel, tandis que les derniers toléraient malaisément une suprématie qui existait plus de nom que de fait.

Une telle organisation toutefois, et malgré ses défauts évidents, permit aux Aztèques de se développer et d'atteindre un niveau remarquable grâce à l'assimilation des cultures archaïque, toltèque, chichimèque, auxquelles, pour être complet, il faudrait ajouter une infinité d'autres. C'est de cette assimilation, et aussi du fait de la publicité que leur valut le contact avec les Espagnols, que leur vient la gloire que certes ils ne méritent pas tout entière, tant s'en faut.

C'est après la formation de la ligue susdite qui réunissait trois principautés sises autour du lac Texcoco: Tenochtitlan, Texcoco et Tlacopam, que la première de ces villes reçut la prospérité sous Moctezuma 1^{er}, le Grand.

Il faut savoir que cette vallée, de nos jours dure et aride, connaissait alors une fertilité extraordinaire. Le lac, aujourd'hui drainé, assurait à cette région une humidité suffisante pour que fleurs et fruits y vussent en abondance. Non seulement cultivait-on les rives du lac dans un coin duquel était situé, sur un groupe d'îlots, la capitale, mais on y avait même créé des jardins flottants qui sont sans exemple ailleurs. Sur des radeaux on avait déposé du terreau où l'on semait légumes et fleurs. Pour aller au marché, le maraîcher

extraordinaires jardins de Xochimilco qui fleurissent encore aux environs de Mexico.

C'est sous Moctezuma le Grand que le pays connut sa brillante et lumineuse apogée. Quand il mourut, la couronne passa à son petit-neveu Moctezuma II qui reçut un domaine dont nous donnerons maintenant un rapide aperçu.

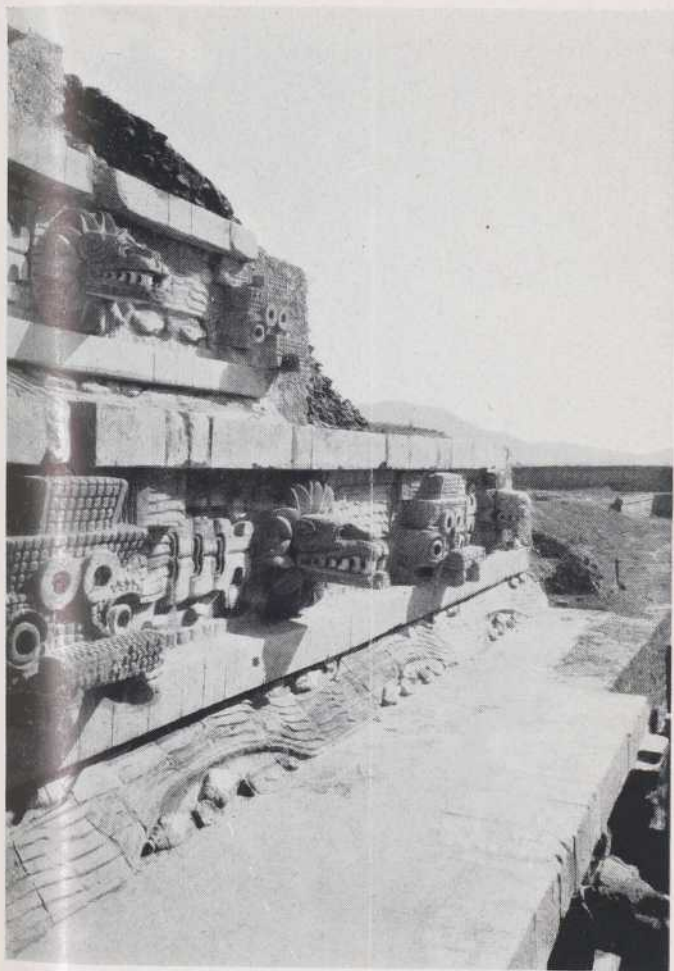
Tel qu'il apparut aux yeux émerveillés des conquistadors, cet empire ne pouvait manquer d'étonner ces gens qui, après avoir espéré rencontrer les Grandes Indes et l'empire du Grand Khan avec ses fabuleuses richesses si correctement décrites par Marco Polo, n'avaient tout d'abord trouvé que les maigres peuplades des Antilles.

LA VILLE

Nous tenons d'eux le tableau de ce qu'était la capitale Tenochtitlan, le Mexico d'aujourd'hui.

Bâtie à la façon de Venise sur les bords peu profonds du lac Texcoco, elle avait envahi les îlots et les rives jusqu'à devenir une métropole de trois cent mille âmes! De longues chaussées coupées de passages fermés par des ponts volants, la reliaient à la terre ferme.

Une telle population demandait évidemment, pour vivre et prospérer, toute une organisation civique. Il fallait de l'eau potable: un aqueduc de quatre milles de longueur l'apportait des montagnes voisines. Un



Sculptures dont plusieurs têtes de serpent à plume, sur la face du temple de Quetzalcoatl, à Teotihuacan.



La pyramide « du Soleil » à Teotihuacan.

millier de balayeurs et d'arroseurs tenaient les rues de la ville en un état de propreté que l'Europe de cette époque ignorait absolument; et, la nuit, des braseros brûlaient aux carrefours afin de donner de la lumière et quelque chaleur aux passants; car les nuits sont fraîches à pareille altitude.

Au centre de la ville était la grand'place, à peu près, sauf en plus grand, celle autour de laquelle vit le Mexico d'aujourd'hui. Elle était entourée d'une enceinte de pierres sculptées et dans son enclos ne s'élevaient pas moins de vingt-quatre temples avec leurs dépendances, monastères, magasins et terrains assignés aux jeux sacrés, entr'autres l'espèce de *basket-ball* dont nous avons parlé à propos du peuple maya.

Le temple principal était une pyramide plus haute que les autres, inférieure cependant comme masse à celle de Teotihuacan et surtout à celle de Cholula dont la base est *quatre fois* grande comme celle de la pyramide égyptienne de Chéops!

Il semble incongru que le temple majeur de la capitale n'ait pas été le plus altier de tous. L'explication de ce fait gît probablement en ce que nous savons déjà de la construction de ces pyramides. Il est probable qu'au début de chaque nouveau cycle de cinquante-deux années, lorsque le Feu renaissait sous la main du Grand Prêtre, une nouvelle couche de maçonnerie venait recouvrir le temple, du haut en bas. De sorte qu'il en est de ces monticules comme d'un jeu de boîtes japonaises; c'est en réalité toute une série de temples superposés et dont le premier, au

cœur de la pyramide, remonte souvent à la période archaïque.

Sur le sommet, où conduisaient d'immenses escaliers extérieurs, étaient les deux sanctuaires; l'un



Le feu nouveau (reproduit du Codex Borbonicus).

dédié au dieu de la Pluie, auquel les Aztèques devaient leur substance; l'autre à celui de la Guerre, auquel ils devaient leur empire. Partout apparaissait, sculptée dans la pierre, l'image du dieu principal, Quetzalcoatl,

le Serpent-à-Plumes. Et entre les deux autels, la pierre noire du sacrifice, sur laquelle on étendait les victimes dont on arrachait le cœur palpitant pour l'offrir aux dieux sanguinaires.

Tout auprès était le colossal palais d'été de l'empereur, décoré de sculptures sur bois précieux, de tentures de coton et de cuir, de tapisseries de plumes, et qui comportait en plus du logement du Maître, celui de toute sa cour; il comprenait aussi d'immenses annexes dont le Trésor, le Grenier, l'Arsenal et la Ménagerie, où était rassemblé tout ce que la faune mexicaine pouvait offrir de beau et de curieux en fait de quadrupèdes, d'oiseaux ou de reptiles. On se fera une idée des proportions de tout cela quand on saura que dans la salle principale du palais, du témoignage d'un chroniqueur espagnol qui le visita, trois mille personnes pouvaient tenir à l'aise!

Les grands habitaient des palais moindres, solidement bâtis de pierre volcanique; la classe moyenne vivait en des maisons faites d'adobe, qui est simplement de la terre séchée armée de paille; quant à la plèbe: pêcheurs du lac, agriculteurs, artisans, petits commerçants, elle devait se contenter de méchantes huttes de roseaux.

Les habitants étaient d'ailleurs divisés en castes dont le principe était celui qui présida à l'instauration des castes hindoues. La Maison royale mise à part, au sommet étaient les prêtres, nombreux, riches, respectés. Le second étage était celui des guerriers; le troisième celui des marchands dont ceux qui avaient réussi quelque expédition mercantile particulièrement audacieuse avaient droit de porter un insigne nobiliaire.

LES ARTS

Comme en toutes les communautés primitives, les arts purs étaient entièrement au service du Trône et de l'Autel. C'est en effet pour les temples et le Palais que travaillaient les artistes en tissu, en poterie, en sculpture, en joaillerie. Les Aztèques n'avaient fait, là comme ailleurs, que développer un peu et surtout répandre la culture née en terre mexicaine et que leurs prédécesseurs toltèques avaient portée à un si haut degré de perfection.



Poterie aztèque

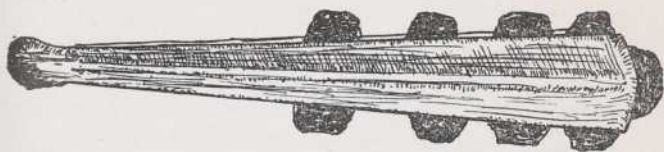
Sur la grande place du marché, à jour fixe, se rassemblait une foule immense où les marchands se divisaient suivant leur spécialité.

Il y avait les fabricants de statuettes votives, ces figurines de terre cuite que le pied déterre encore à tout moment autour des temples à l'abandon; les orfèvres en or, en argent et en cuivre, qui fabriquaient tous les ornements que recherche la coquetterie masculine ou féminine; les joailliers, habiles à sertir les pierres précieuses et qui savaient monter d'admirables mosaïques de turquoises; les sculpteurs dont certains avaient atteint un tel degré que nous avons d'eux des objets de cristal de roche ouvré, la plus difficile matière à travailler qui soit; des marchands de manteaux somptueux faits de plumes

assorties prises sur les oiseaux tropicaux, véritables bijoux vivants.

Il y avait le quartier immense des potiers, que l'on retrouve inchangé, envahi par la même profusion de vases aux mêmes couleurs, aujourd'hui encore ; les merciers avec leur étalage de tissus et de vêtements de coton filé et tissé, teints de couleurs vives ; les cordonniers et les corroyeurs.

Une bonne partie du marché était consacré aux trafiquants de denrées alimentaires qui fournissaient à la métropole divers grains et légumes dont les deux plus importants étaient d'abord le maïs, base de l'alimentation, puis le cacao. De la fève de ce dernier on



Sabre de bois armé d'obsidienne

faisait un breuvage aromatisé à la vanille et très recherché, qui s'appelait... le « *chocolatl* ». Il y avait aussi la patate, différentes espèces de fèves, des courges, des « *tomatl* », des graines de soleil, des piments, du tabac, du sel ; sans compter les lièvres, les lapins, les dindons, les chiens comestibles, le poisson, le gibier, le miel, et surtout « l'ami du pauvre » : le maguey, cette sorte d'agave qui entre dans les armes du Mexique et dont tout était utilisé, des fleurs jusqu'aux racines ; tandis que le suc sert à faire la « pulque », plaisir et malédiction de la terre mexicaine dont c'est l'alcool.

Enfin les armes de cuivre, de pierre, de laiton et d'obsidienne; le papier, les onguents, les fleurs et les oiseaux; bref tout ce qui est nécessaire ou agréable aux hommes.

Tout cela se vendait sans balances et surtout par voie de troc, encore qu'il existât une véritable monnaie, des piécettes de cuivre en forme de T. Et pour régler les disputes inévitables, pendant tout le temps du marché siégeaient des cours de justice sur les lieux mêmes.

Cette énumération peut paraître longue encore qu'elle soit loin d'être complète. Mais rien ne pouvait, nous semblait-il, mieux donner l'idée du degré d'organisation de ce peuple que l'on a accoutumé de considérer comme barbare.

Leurs sacrifices humains seuls, cependant, les rejetteraient dans la barbarie, surtout si l'on admettait les chiffres invraisemblables avancés par certains chroniqueurs. Mais de l'aveu même de grands missionnaires, on aurait singulièrement exagéré leur fréquence. Il n'en reste pas moins qu'à côté de pratiques qui rappellent étrangement certaines coutumes religieuses occidentales, — telles le baptême en versant de l'eau sur la tête de l'enfant, la confession des péchés dans les temples, une espèce de communion au moyen de pains sacrés — à côté de nombreuses marques d'un esprit relativement avancé, le fait d'arracher le cœur des prisonniers vivants pour l'offrir au Moloch mexicain ne peut que nous remplir d'horreur.

Au fond, il ne faut point s'étonner outre mesure de ces coutumes cruelles même si elles répugnent à nos esprits adoucis par des siècles de civilisation à la véri-

té lente et progressive; car on doit prendre garde à l'époque où cela se passait. Nous les devons regarder non pas avec des yeux du vingtième siècle, mais bien avec ceux des douzième et treizième qui étaient l'époque où avaient lieu ces abominations. Ce qui surtout les firent épouvantables aux yeux des blancs fut le fait qu'ils voyaient en ces cruelles pratiques l'inspiration du Démon dont l'existence leur paraissait beaucoup plus prochaine et plus immédiate qu'à nous. La société européenne de ce temps était elle-même fort peu encline à la compassion; et les religions rivales traitaient sans douceur ceux en qui on voyait des suppôts de Satan. Vers cette époque, en Europe, une vague de guerriers partira en croisade massacrer les peuples arabes dont le crime, en ce cas, était de vivre depuis toujours en Palestine, en Terre-Sainte. Les bûchers commencent à s'allumer dans cette même Espagne dont nous verrons plus tard les cruautés immondes à l'égard des indigènes américains. Au demeurant, la féodalité qui régissait l'Europe tenait à cette époque les serfs dans un véritable et parfois bien dur esclavage.

Or, chose remarquable, si au Mexique le sceptre était comme ailleurs héréditaire, le pays n'en était pas moins soumis à un régime qui était peut-être de tous les régimes au monde celui qui se rapprochait le plus de la démocratie. L'empereur excepté, les chefs étaient choisis par voie d'élection, de même que les magistrats chargés d'appliquer les lois royales; et, chose presque unique pour l'époque, il semble que tous aient été égaux devant la loi.

L'esclavage légal jamais n'y exista, pas même sous cette forme atténuée du servage à l'européenne. On pouvait être propriétaire des services d'un homme;

jamais de sa personne. De même que de la terre on pouvait avoir l'usage et l'usufruit; mais jamais la possession. Et les impôts, très lourds, semblent avoir été fort justement répartis.

Tous ces détails et bien d'autres nous sont parfaitement connus et les Aztèques sont de tous les peuples d'Amérique ceux dont la vie courante nous est parvenue le plus en détail. Cela tient à deux faits: tout d'abord, à ce que les Mexicains connaissaient et pratiquaient couramment l'écriture et avaient accumulé d'imposantes bibliothèques. Malheureusement, là aussi, le conquérant ne sut pas comprendre et respecter. Des milliers et des milliers de volumes que l'on trouva dans les temples, il n'en reste plus qu'une quarantaine.

Mais aussi et surtout, parmi les envahisseurs se trouvait un certain nombre de gens qui nous ont laissé des chroniques et des mémoires détaillés. Cela leur fut d'autant plus facile que Cortez, pour dur qu'il ait été et souvent cruel sans nécessité, semble avoir compris que l'intérêt de la Couronne d'Espagne et le sien étaient non point de détruire mais de conserver, tout en prenant la direction des affaires. Nous verrons cependant, un peu plus loin, jusqu'à quel point il en fut ainsi.

CHAPITRE XIV

LES DEMI-CIVILISÉS ET LES BARBARES

Nous ne saurions trop le répéter : si Mayas, Mexicains et Péruviens (Incas), furent les sommets de la culture proprement américaine, ils ne sont pas à eux seuls *toute* la culture autochtone, tant s'en faut. Echelonnées au-dessous d'eux, par ordre de développement matériel et intellectuel, se placent les assises humaines qui symboliquement formeraient une pyramide, depuis les peuples tels que les Chibchas de la Colombie, de bien peu inférieurs aux Quichuas du Pérou, leurs voisins, jusqu'au bas où s'étale l'innombrable et sombre armée des barbares, des errants. Avec, comme extrême, ceux des îles terminales : les aborigènes de la Terre-de-Feu, véritables sauvages dans toute l'acception du terme.

Mais ces derniers eux-mêmes pour grossiers qu'ils fussent, n'étaient pas dépourvus de ce génie inventif inhérent à l'espèce humaine. Chose extraordinaire, ils étaient par exemple les seuls habitants des trois Amériques à savoir construire de véritables barques faites de planches ; tandis que partout ailleurs les Américains se servaient, pour la plupart de pirogues creusées

dans un tronc d'arbre; de canoës en écorce, dans les régions sylvestres du Nord; de kayaks de peaux, chez les Esquimaux; ou simplement de radeaux faits de roseaux liés en paquets (balsas) sur le lac Titicaca, autour duquel pourtant fleurissait une des plus belles parmi les civilisations américaines.

Or cet informe assemblage de peuples, proches au début, diversifiés par la suite, a fourni au monde sa part d'inventions; et certes, il lui a donné autant qu'il en a reçu. Sans parler des richesses inouïes en métaux précieux que leur arrachèrent les conquérants, leur apport matériel que nous allons rapidement repasser fut réellement insigne.

Le monde actuel doit en effet au Nouveau: le maïs, la vanille, la citrouille, la courge, le manioc, la pomme de terre, la patate, l'ananas, le cacao, la fève dite de Lima, la noix du Brésil, la noix pacane, la cacahuète, l'avocat, le papaya, la tomate, etc..., parmi les comestibles; une espèce de coton, puis le sisal, la gomme-gutte, le tabac, le coca, dont on tire la cocaïne, le quinquina, le chicle, et surtout, cadeau princier: le caoutchouc.

Du règne animal mentionnons entre autres le dindon, l'alpaca, le llama, le vicuna, le cochon d'inde, le chinchilla, le racoune. Et nous ne parlerons pas d'autres richesses qu'il nous a données comme les bois précieux et, exemple de beauté, ce chef-d'œuvre de la création, ce bijou ailé, le colibri.

Les indigènes, dont les ancêtres n'avaient apporté d'Asie que le javelot, l'épieu et la massue, semblent avoir découvert pour leur propre compte l'arc; à moins qu'il ne leur soit venu postérieurement de la même

source. Mais il y ajoutèrent des armes qui leur appartiennent en propre, tels la sarbacane, dans les forêts de l'Amazone; le grand lasso, dans le Nord ouest; les « bolas », petit lasso à trois boules jointes par des cordes, dans les plaines du Sud. Dans les grands espaces libres du Nord, faute de roue, ils imaginèrent le travois, double perche à quoi on attelait des chiens et sur quoi on transportait la tente; dans les régions boisées, le toboggan ou « traîne sauvage ». Il y eut aussi les raquettes, encore qu'elles ne semblent pas avoir été ignorées de l'Asie.

Si c'est à la réussite dans les arts que l'on reconnaît le niveau intellectuel, on peut affirmer que dans l'architecture, la voûte mise à part, et dans la sculpture, peu de ces peuples dont s'occupe l'archéologue ont primé les Américains. Et pour ce qui est de la poterie, jamais les vases réalistes des Chibchas de la Colombie ancienne n'ont été dépassés.

Parmi la poussière de nations et de tribus dont nous devons maintenant parler, soit particulièrement, soit en groupes larges, certains, comme les *Iroquois*, émergeaient à peine à la fin de la préhistoire. D'autres, tels les *Pueblos*, finissaient à ce même moment.

LES PUEBLOS

On rassemble aujourd'hui sous ce nom, qui n'a rien d'indigène, tout un groupe de tribus de la région du Rio Grande et du plateau situé un peu plus haut. Ce mot est un terme espagnol signifiant tout simplement « peuples » ou, plus souvent, « villages »; il est

généralement donné à ces individus parce que ce que nous connaissons d'eux est le village établi d'une façon absolument caractéristique.

La région des actuels Nouveau-Mexique et Arizona, qu'ils habitaient, en est une de montagnes, de vallées profondes et de hauts plateaux qui diffère cependant de la région andine par son extrême sécheresse; c'est dans cette région que se rencontrent les formations remarquables que l'on appelle « canyons ».



Habitations pueblos dans la falaise

Au moment où les Pueblos se dessinent dans le brouillard de la préhistoire, ils semblent avoir habité surtout les crevasses et les cavernes naturelles des falaises; ce qui leur vaut le premier nom de *Cliff-dwellers*, habitants des falaises. On peut encore voir les restes de leurs logis primitifs en des ravins profonds

et secrets où rien ne pouvait faire soupçonner leur présence; là se trouvent des grottes à flanc de montagne et de petites terrasses faites plus habitables par l'adjonction de murs en maçonnerie grossière qui ne laissent que de rares ouvertures. Situées à d'étonnantes hauteurs, en des murailles absolument à pic, ces lieux restreints ne pouvaient être rendus accessibles que par le moyen de longues échelles amovibles; ce qui faisait ces abris encore plus sûrs contre toute attaque venant de l'extérieur. Dans ces habitations, dont les plus récentes sont d'une incroyable complexité, le sol était creusé de puits circulaires où enfermer des provisions contre la possibilité de sièges toujours à craindre; car tout autour, dans cette région, gravitaient des peuplades courageuses et cruelles, vivant de rapine, tels les Navajos et ces Apaches au nom resté célèbre.

Il est assez difficile de définir la race dont ils étaient issus, dans cette mêlée américaine où l'on retrouve toujours les caractères qui affirment la commune origine, mais où les particularités acquises au cours des siècles sont parfois difficilement identifiables.

Tout ce que nous savons c'est que plus tard, à une époque indéterminée qui pourrait être le début du premier millénaire après le Christ, quittant le couvert de leurs grottes les hommes de la falaise se firent « pueblos », hommes de villages et de plateaux. Ils installèrent leurs habitations imitées de celles des falaises sur les « tables » qui se rencontrent si fréquemment dans ce pays depuis longtemps soumis aux forces actives d'une invraisemblable érosion. En bas, se trouvaient leurs maigres champs. Sans doute le changement suivit-il l'expansion de cette agriculture

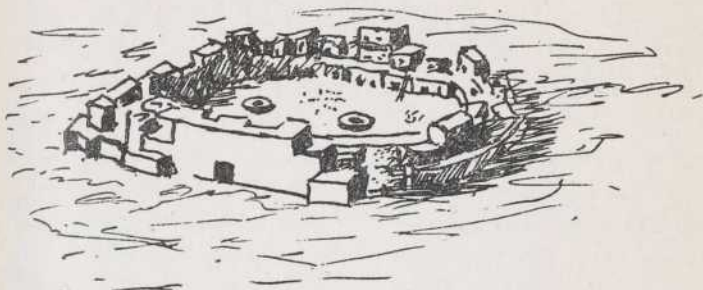
qu'ils connaissaient déjà dans leur habitat précédent. Quoi qu'il en soit, c'est vers le VI^e siècle, probablement, que s'individualisent nettement leurs bizarres constructions.

Si nous n'en avons point parlé plus tôt, c'est que tout d'abord, leur civilisation en fut une mineure par comparaison avec celles que nous avons vues précédemment; et que, surtout, son apogée se place vers l'an 1200.

A ce moment, leurs pittoresques bourgades pullulent sur les plateaux du « Grand Bassin »; on en retrouve aujourd'hui les vestiges partout dans cette immense région. Certes, leurs agglomérations ne ressemblent en rien à nos villages et pas même à nos hameaux; pour trouver une vague ressemblance il faudrait aller bien loin, dans ces régions du désert nord-africain où, sans doute dû à des conditions un peu semblables, d'autres peuples construisirent un genre d'habitation qui offre avec le « pueblo » quelque vague ressemblance.

On s'attendrait à ce que des agriculteurs aient construit un groupe de maisonnettes quelque peu éparses, chacune avec cour et jardin, transition entre la ville et la campagne et tenant à la fois un peu de l'une et de l'autre. Pourtant non! Ce qu'ils bâtissaient, c'était de véritables édifices, des « buildings » avant le mot et dont certains comprenaient jusqu'à *soixante* chambres et même plus, réparties sur plusieurs étages. Appuyées les unes sur les autres, faisant même bloc, ces fourmilières couvraient entièrement la surface occupée par le village. On a accoutumé de joindre l'idée de maisons verticales à la civilisation américaine moderne; bien à tort, nous venons de le voir. Mieux,

les explorateurs du Sahara et de la péninsule arabe nous ont révélé des groupes entiers d'édifices à sept ou huit étages d'autant plus étonnants qu'ils n'étaient faits que de boue séchée!



Habitation pueblo dans la plaine.

Ce n'est qu'en 1869 que New-York connut le premier gratte-ciel à sept étages, sujet d'étonnement et d'admiration. Pourtant il y avait plusieurs siècles que cette même terre d'Amérique portait de ces constructions verticales plus admirables si l'on songe à la pauvreté des moyens, des matériaux et des connaissances. Chez les Pueblos, les maisons de six et sept étages avec terrasses en retrait, suivant le style qui nous paraît aujourd'hui si moderne, étaient non pas l'exception mais à peu près la règle. Serrées les unes contre les autres, assises sur une base unique, elles étaient généralement disposées en demi-cercle autour d'un édifice principal, lieu de culte ou de réunion, maison commune ou temple, probablement à la fois les deux. Hors de ce groupe massif d'habitations s'étendaient les fermes chétives où poussaient maïs, citrouille et

course. Et tandis que les hommes pacifiques, l'œil constamment au guet de crainte des incursions de pillards, fouillaient patiemment une glèbe ingrate, les femmes filaient le coton indigène qu'elles tissaient ensuite sur des métiers primitifs.

Pour grossière qu'elle fût, la demi-civilisation pueblo eut peut-être à la longue connu des jours heureux; leur poterie, leur vannerie, montrent un goût artistique, une alliance de l'utile au beau, qui ne laisse pas d'impressionner. Mais sans qu'on sache pourquoi, la décadence survint avant qu'ils eussent atteint leur plein développement. Ils ne partirent point comme les Mayas, ni ne furent exterminés; et pour leur décadence, pour la leur du moins, les Européens ne sont pas à blâmer: quand ils arrivèrent, les beaux jours étaient depuis peu évanouis.

Les descendants de ces êtres pacifiques (Hopis, Zunis, etc...) continueront à habiter les mêmes villages longtemps après; ce n'est qu'en 1838 que les dix-sept derniers habitants du dernier grand pueblo, celui de Peco, abandonneront définitivement les foyers ancestraux. Il n'en reste aujourd'hui que des ruines, beaucoup moins imposantes certes que celles des Mayas, des Mexicains ou des Péruviens, mais qui ne demeurent pas moins pour l'archéologue un passionnant sujet d'étude.

* * *

Un abrégé comme celui-ci, où en peu de pages se déroule l'immense histoire de tout un continent, ne laisse pas loisir de passer en revue ni même de men-

tionner la myriade de nations indigènes distribuées sur les deux grandes Amériques à quoi il faut ajouter comme troisième la Centrale.



Habitation esquimaude

Il est cependant nécessaire d'esquisser une division générale des groupes, à tout le moins de l'Amérique septentrionale, telle qu'elle semble avoir été vers le début du second millénaire. (On trouvera page 114 une carte simplifiée).

Au nord, la grande famille esquimaude, restée maritime d'habitudes: dans cette famille se fondent, pour nous du moins, divers groupes que l'ethnologue distingue facilement et où il reconnaît l'apport de vagues successives et séparées dans le temps mais toujours courant de l'ouest à l'est¹.

Sous eux, dans la plaine canadienne, entre la barrière des Rocheuses et la grande forêt orientale,

¹ Rappelons que l'iglou, ou maison de neige, n'est à l'esquimau qu'un abri de passage, et non pas son habitation.

les Athabascans, qui sont peut-être les derniers arrivés des mongoloïdes américains.

La grande famille algonquine, divisée en innombrables tribus tantôt amies, tantôt ennemies, mais tout comme les Athabascans, nomades et barbares, a comme domaine les terres qui se trouvent autour de la Baie d'Hudson et des Grands Lacs.



Tipis des plaines et travois

Chacun de ces deux derniers groupes canadiens : Athabascans et Algonquins, à son genre de vie particulier que lui impose l'environnement et qui résulte du heurt de l'esprit inventif humain contre des conditions difficiles et différentes. Les Athabascans errent dans la plaine, suivant à pied les troupeaux de bisons ; car l'Amérique n'a toujours point de bête de somme ni de trait ; le cheval sauvage n'existe pas encore puisque tous les troupeaux en descendront des cavales apportées plus tard par les Espagnols. Ils vivent sous des « tipis », tente conique que l'image a popularisée et qui appartient en propre à la plaine centrale ; on s'y installe à proximité des hordes de buffalos pour faire ripaille quand la chasse a été bonne. Et quand il faut

repartir à la poursuite du gibier, on lève rapidement le campement; la tente pliée, avec les rares objets domestiques, est attachée sur le «travois», deux perches à quoi on attelle les chiens qui l'hiver traîneront le traîneau.

Les Algonquins, eux, habitent une région différente, abondamment boisée et que sillonnent de grands cours d'eau. Ils pêchent au moyen d'hameçons, de rêts primitifs et du «nigog», trident que lance sur les grosses pièces le pêcheur longtemps immobile. Il tend aussi des pièges aux petits animaux à fourrure et au petit gibier, assez loin de sa hutte d'écorce et de branchages semi-permanente et dont l'hiver il s'éloigne en raquettes. Mais l'objet qu'il entoure du plus de soin et qui le symbolise vraiment est le canoë fait d'écorce de bouleau et si admirablement approprié au pays; résistant, il permet de descendre les rapides nombreux; léger, il peut être «portagé» entre les chûtes infranchissables et d'un cours d'eau à l'autre. Parmi cette peuplade algonquine encore barbare, dont à peine quelques tribus connaissent l'art de cuire la terre pour en faire des vases grossiers et des pipes rituelles, qui ne connaît les armes que de pierre, comme le tomahawk, et rarement l'arc, commence à paraître un groupe particulièrement intéressant, celui des Iroquois; groupe qui, sans jamais atteindre, tant s'en faudra, à la civilisation matérielle et spirituelle des Mexicains et des Péruviens, rivalisera presque avec eux par l'intelligence dans l'organisation civile.

Quant à la grande plaine des actuels Etats-Unis d'Amérique, elle appartient aux Sioux, nom sous lequel on rassemble, faute de mieux, nombre de tribus à

identité mal définie mais qui semblent apparentées les unes de loin, les autres de près, mais toutes entre elles. Leur vie est celle des Athabascans, mais en plus facile, de par le climat plus doux. Ils connaissent d'ailleurs la poterie, ignorée de leurs voisins d'au-dessus.

Aux Muskogéens, les bouches du Mississipi et la Floride; aux Pueblos et Mexicains de toute espèce, le pays du Rio Grande et la grande région montagneuse qui s'étend jusqu'à l'isthme de Tehuantepec; aux Caraïbes cannibales et aux paisibles Arawaks, l'archipel qui porte le nom des premiers.

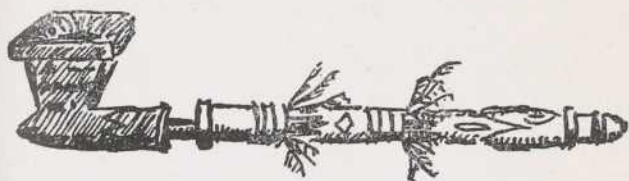
Il y a enfin, de l'Amérique du Nord, la côte du Pacifique.

Coupée du reste du continent par l'arête continue des Rocheuses, que prolongent plus bas les Andes aussi peu franchissables, cette longue bande côtière ne communique avec l'intérieur du pays que par d'étroites passes au surplus souvent bloquées par l'hiver. C'est par là que durent se faire, que se firent sûrement des infiltrations successives et fractionnées, ce qui expliquerait l'étonnante diversité des groupes qui s'y rencontrent. Là, dans un espace restreint, se trouve la majorité des quelque quatre cents langues distinctes (sans compter les idiomes) de l'Amérique!

Parmi ces peuples, les plus intéressants sont peut-être les indigènes des îles de la Reine-Charlotte et du voisinage, le long de la côte tourmentée de la Colombie Britannique. Très en retard sur presque tous les points, ignorant l'art de tisser, méconnaissant l'agriculture dont les libérait l'abondance du poisson et singulièrement du saumon, ces barbares poussèrent à un degré

étonnant de perfection et d'invention l'art de la sculpture. L'examen de leurs objets, ouvrés dans la pierre tendre, évoque à l'esprit du profane les chefs-d'œuvre du vieil art chinois.

De là à admettre l'hypothèse d'une influence transpacifique, et même d'un apport, il n'y avait qu'un pas que certains franchirent sans hésitation.



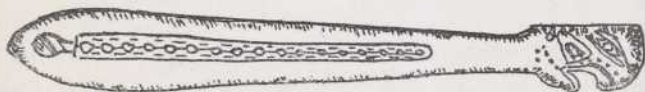
Calumet en pierre et bois

Nous prendrons ici occasion de toucher rapidement cette hypothèse, souvent mise de l'avant, d'une espèce de pénétration en Amérique d'éléments importants venus pour les uns, de l'Océanie, pour les autres de la Chine et du Japon.

Qu'il nous suffise de dire que cette opinion n'a que peu de tenants. Elle est rejetée par la plupart des savants qui l'envoient rejoindre les curieuses mais fantaisistes affirmations d'une relation égyptienne, africaine, voire... atlantidienne. Il faut en effet songer que ces ressemblances entre des cultures par ailleurs aussi différentes que l'américaine, et l'asiatique tardive ou la polynésienne, sont entièrement superficielles, de détail, et ne résistent pas longtemps à un examen approfondi. Elles ne sont en vérité que telles, en fréquence, que pouvaient le permettre le hasard et

l'identité accidentelles des circonstances ou de l'environnement. Et surtout l'on sait aujourd'hui fort bien que les proto-civilisations américaines étaient dans leurs grandes lignes nettement fixées bien avant que les habitants de la côte asiatique aient connu la voile qui seule pouvait permettre de longues randonnées océaniques ; et d'autre part bien avant que les plus prochaines des îles océaniques aient été peuplées. Certes, personne ne saurait nier que quelque grande pirogue maorie ou quelque sampan chinois ait pu, entraîné par les courants, aborder en terre américaine. Mais de là à supposer une migration régulière, il y a loin.

Pour revenir aux indigènes de la Colombie Britannique, ils pratiquaient avec adresse la sculpture



Massue d'os incrustée d'écaïlle des indigènes
de l'île Vancouver.

sur pierre, sur os et sur bois ; les façades de leurs grandes habitations, faites non de peaux ou d'écorce, mais bien de planches, étaient abondamment historiées et portaient ainsi, en relief de couleur, l'histoire symbolisée de la famille et de la tribu. Mais nous ne saurions parler ici de ces mats totémiques bien connus car leur érection est postérieure à l'arrivée des blancs.

Revenant vers l'est et l'époque dont nous nous sommes quelque peu écartés, un peuple commence à se distinguer dont nous avons déjà donné le nom : le peuple iroquois. Certes il n'ira jamais très loin et il ne

se signalera jamais par rien d'artistique; mais il possédera un don et ce sera le don politique.

Vers le quinzième ou le seizième siècle, la Confédération des Six Nations iroquoises, toute récente, était peut-être l'esquisse d'un empire qui eût pu être appelé à autant de lustre que celui des Incas, données une durée et des circonstances favorables; intelligentes et braves elles avaient à certain moment étendu leur domination des bords atlantiques jusqu'au Mississipi. Leur genre de vie était alors à peine plus élevé que celui des nomades; mais ils avaient une poterie intéressante, connaissaient les rudiments de la culture agraire et vivaient en des villages demi-fixes où se rassemblaient leurs «longues maisons» de bois entourées de champs de maïs et de tabac.

C'est ce peuple puissant que le fondateur de Québec, Champlain, devait se mettre résolument à dos. Ses coups d'arquebuse sur les bords du lac Champlain, en 1608, n'étaient sans doute pour lui qu'une occasion d'étonner et de montrer aux Hurons amis, et aux Iroquois qu'il ne connaissait point, la puissance des blancs; ils devaient pourtant coûter aux Français l'empire d'Amérique. Car de ce jour, ils eurent pour ennemis jurés les plus vaillants des indigènes de la région.

Tout au bas de l'échelle, en Amérique du Nord, plus bas que les Esquimaux dont certaines sculptures sur os montrent un réel sens de la beauté, se trouvaient des nomades, ceux des plaines de l'ouest et ceux des forêts de l'est canadien. Ce sont quelques représentants de ces familles qu'avaient probablement rencontrés les Scandinaves et que connaîtront d'abord les Français;

tandis que les Espagnols auront affaire, après les Caraïbes barbares, aux civilisés Mayas, Aztèques et Quichuas (Incas).

Le développement culturel des premiers Canadiens se résumait à bien peu; leurs habitations: des huttes, leur art: rien. Aucun animal domestique sauf, dans l'ouest, le chien; aucune agriculture; pas même de poterie ou si primitive!

Dans la hutte ou la tente vivait la famille autour du feu qui servait au chauffage et à la cuisson. Les aliments: racines, baies, poisson ou gibier, étaient rôtis, séchés au soleil, fumés, rarement bouillis. Ignorant les métaux, il en est qui se servaient de vases d'argile ornés de vagues dessins géométriques primitifs; et encore cette poterie ne se rencontrait-elle qu'au-dessous de l'actuelle frontière du Canada; plus haut, on ne la connaissait à peu près point. Là rien n'avait changé en douze ou quinze mille ans, depuis l'invasion des premières tribus asiatiques à travers le détroit de Behring; leur seule acquisition avait été l'arc, d'expansion récente. Et pour revenir aux choses quotidiennes de la cuisine, on se contentait de remplir d'eau un récipient de bois ou d'écorce où l'on jetait d'abord la viande et les herbes puis des pierres préalablement rougies au feu.

Comme meuble, rarement, un garde-manger singulier, le « parflèche », qui mérite un mot d'explication: c'était une espèce de malle de peau raccornie dans laquelle on entassait, couche sur couche, viande fumée et graisse qui pouvaient ainsi se conserver fort longtemps. Il y avait encore le « calumet », dans le sud, de terre cuite, ailleurs, de pierre façonnée. Les armes: arcs et flèches, casse-tête de pierre (tomahawk), couteau et

racloir de silex ; des aiguilles d'os, des vêtements de peaux, quelques ornements de plumes ou de dards de porc-épic. Voilà quelle était au monde toute la richesse de l'indigène moyen.

Autour de la tente erraient les enfants ; au bord de la rivière, caché dans les aulnes, le canot d'écorce.



Poterie iroquoise

Pour rudimentaires qu'ils fussent, les arts avaient cependant fait leur apparition ; aussi bien est-il vrai de dire que là où existe l'homme, on en trouve toujours à tout le moins des ébauches. Fort élémentaire, la musique se réduit à des chants religieux accompagnés de tam-tam ; il en va ainsi de la danse qui accompagne, précède ou suit tous les événements d'importance. La « littérature » n'est qu'une collection informe de légendes et de traditions que le goût du merveilleux altère sans cesse. D'écriture on ne connaissait aucune ; pourtant on savait parfois exprimer sa pensée au moyen de choses matérielles. Les romans du genre Fenimore Cooper ont exagéré l'importance et la complexité du télégraphe par la fumée, etc... ; mais il existait bien des signes convenus ; par exemple la disposition intentionnelle de menues branches ou de cailloux sur le sol d'une piste pouvait transmettre d'importants renseignements ; le « wampum », ceinture brodée de dessins symboliques ou figurés permettait de conserver la notion précise de certaines conventions ; les dessins enfin, au pigment ou gravés sur la pierre,

comportaient parfois des scènes figurées de guerre ou de chasse.

L'organisation des tribus était en général fort simpliste; il y avait ceci de surprenant pour nous, que la lignée suivait le côté *maternel* et non point paternel; l'enfant appartenait au clan de sa mère et nullement à celui de son père. Le groupe était dirigé par un chef dont le pouvoir passait à son fils ou même parfois à sa fille, sujet à l'agrément des anciens et des braves de la tribu dont le conseil était presque souverain.

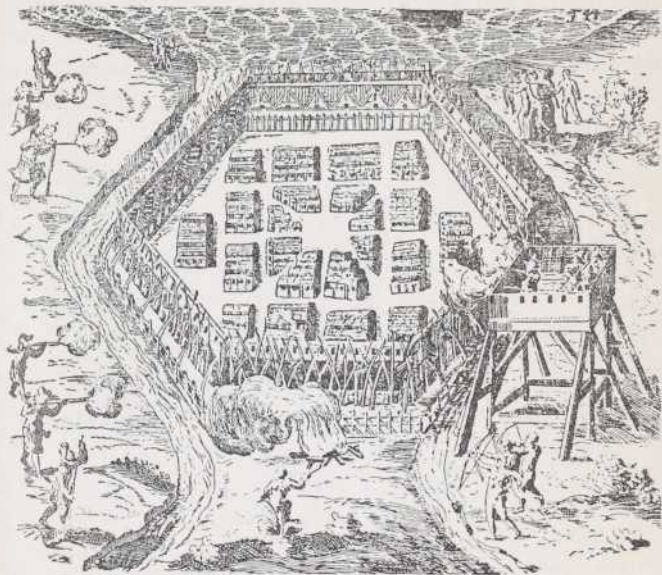


« Longue maison » iroquoise.

C'est ainsi qu'ils vivaient sur leurs territoires de chasse dont, comme tous les hommes d'Amérique, ils ne se croyaient point possesseurs mais usufruitiers. Dans ce pays immense où rares étaient les humains, rares aussi était le gibier et la nourriture; si bien qu'il fallait à chaque groupe un bien grand domaine où pêcher et chasser.

Beaucoup plus loin, dans l'Amérique du Sud, après cet hiatus civilisé qui allait du Rio Grande jusqu'à

la région du Cuzco, d'autres peuplades, nous l'avons vu, vivaient une vie presque identique, entièrement conditionnée par les lieux qu'elles habitaient : prolongements montagneux des Andes ; régions fiévreuses, boisées et humides, de l'Amazone ; grandes plaines



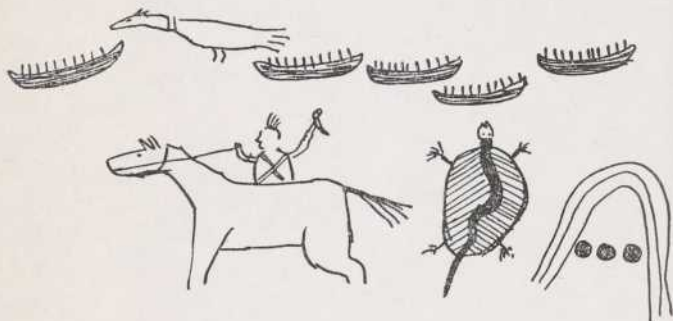
Village indigène des bords du Saint-Laurent,
d'après Champlain.

argentiniennes où se retrouvaient les conditions de vie des plaines du Nord-Ouest canadien et étatsunien.

Voilà, en court résumé, quelle était la simple vie des plus simples parmi les cinquante millions d'individus, plus ou moins, que contenait le Nouveau monde vers les XVI^e et XV^e siècles.

Faisons enfin remarquer ici que jamais dans ce texte nous n'avons employé le terme « Peaux-rouges », et rarement le terme « Indiens ». C'est que ces deux appellations sont inexactes, l'une surtout.

Qui jamais vit des indigènes d'Amérique à peau réellement « rouge »? Personne, assurément. Et pourtant ce nom de « Peaux-rouges » est demeuré aux aborigènes des « Indes » nouvelles tout comme ce nom « d'Indiens », dont on les qualifie encore en dépit de toute logique.



Petroglyphe des indiens du Nord-est

L'inscription rappelle une expédition de cinq canots commandés par un chef et guidé par un membre de la tribu du Plongeon, et qui dura trois jours.

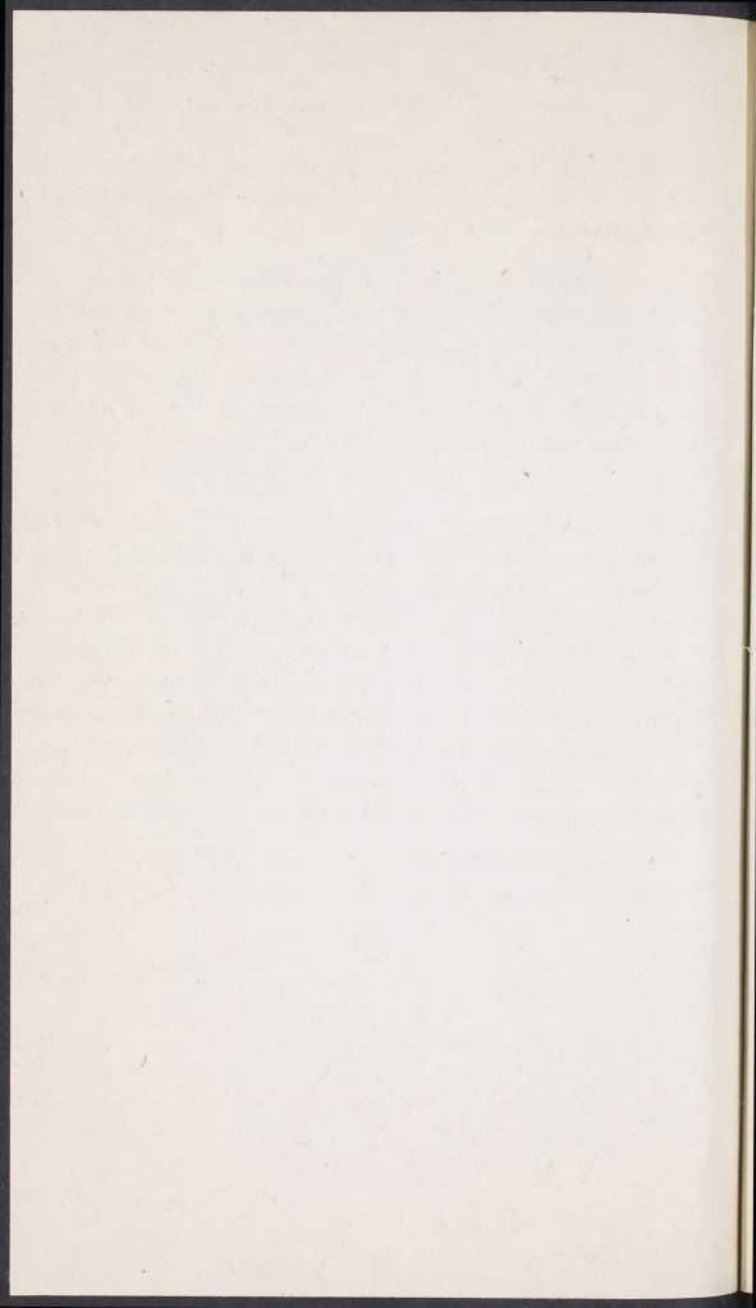
Ce dernier nom, ils le doivent au fait que jusqu'à sa mort le « grand » navigateur qu'était Colomb soutint qu'il n'avait pas découvert un nouveau monde, mais qu'il était bel et bien arrivé, par la route de l'Occident, aux « Grandes Indes », rêve de toute son époque. Ce terme ne fait donc que perpétuer la méprise des premiers Européens dont les navires fendirent les

flots de la Mer des Caraïbes; au moins n'entraîne-t-il une erreur que de mot, sans aucune conséquence et que tout le monde reconnaît.

Il n'en va pas de même de l'expression « peau-rouge »; car cette désignation a trouvé moyen de s'introduire dans toutes les géographies. Presque toujours on fait de la « *race rouge* » une race à l'égale des autres; et l'on divise le genre humain, en se basant sur la couleur et certains caractères majeurs, en *quatre* grandes races: la blanche, la noire, la jaune et la « rouge ».

Or il n'y eut jamais d'hommes rouges. Il n'y a entre les mongols, jaunes d'Asie, et les mongoloïdes, jaunes d'Amérique, aucune différence importante de teint. Bien plus, les cheveux, les yeux, la forme du visage, et même des caractères inconstants comme la fameuse « tache mongolique » tout, dans leurs traits, crie la parenté. Mais pour avoir aperçu des indigènes de Terre-Neuve ou d'ailleurs le visage barbouillé d'ocre rouge, certains voyageurs jobards ou gascons les baptisèrent « peaux-rouges »; et « peaux-rouges » ils sont restés.

C'est là peut-être le plus bel exemple d'erreur scientifique passée à l'état de dogme universellement accepté.



DEUXIÈME PARTIE



CHAPITRE XV

L'EUROPE À L'ASSAUT DU NOUVEAU MONDE

Une jeune femme indigène, la peau nue offerte comme un bronze votif aux douceurs du soleil levant et de la brise matinale, descendit sur la plage de sable doux immensément vide. L'alizé froissait doucement les palmes dans le ciel pur des tropiques.

Ses yeux étaient sombres et calmes comme la nuit que venait de vaincre le matin et ses cheveux noirs ruisselaient sur ses épaules. Elle avait le type pur des femmes de la race antillaise des Arawaks, la taille moyenne, les pommettes un peu saillantes, le nez fin.

Et voilà que, soudain, elle s'arrête interdite.

Se découpant sur l'horizon où triomphait le soleil glorieux, trois masses bizarres apparaissaient là où jamais elle n'avait vu autre chose que mer et ciel sauf, à certains jours d'épouvante, les pirogues caraïbes se précipitant avec des hurlements de cannibales.

Au moment où, n'en croyant pas ses yeux, elle cherchait à reconnaître ces objets étranges que le contre-jour rendait indistincts, elle vit s'en détacher trois

barques qui venaient vers la rive à force de rames. Clouée par la terreur, elle n'eut pas le temps de jeter l'alarme que déjà les proues faisaient crier le sable et que des êtres étonnants, qui n'étaient pas des hommes quoiqu'ils en eussent la stature, couverts de tissus multicolores et dont la poitrine jetait des éclairs, en descendirent puis, se jetant à genoux sur la grève, se mirent à chanter. Au-dessus de leur tête, au bout de longues perches, ils agitaient au vent trois pièces d'étoffe bigarrée.

D'autres indigènes curieux mais défiants s'étaient approchés, en gardant à la main leurs armes prêtes à toute éventualité. Mais les Fils du Soleil au visage si étrangement pâle venaient vers eux les mains tendues et leur offraient en cadeaux joyeux des boutons rouges, des perles de verroterie, des lambeaux de tissus éclatants. Alors les naturels, qui prudemment jusque-là serraient leur sagaie et leur casse-tête, les laissèrent tomber, inutiles. Quelques-uns même les donnèrent en échange de ces richesses inouïes qui étincelaient à la lumière accrue, tout comme ils cédèrent ce qu'ils avaient connu jusque-là de plus précieux ; des perruches domestiques au plumage iridescent, des fils de coton, des aliments frais. Mais tous ces hommes — car visiblement c'en étaient — ces hommes étrangers, venus du ciel ou d'ailleurs dans leurs immenses canots à voile, parlaient un langage incompréhensible où sans cesse revenait un même mot : « Indias... ! Indias... ! »

Soudain l'un d'entre eux poussa un cri ; un chef indigène venait de descendre du village ; il était comme les autres vêtu de peu ; mais ce que l'un des nouveaux venus avait remarqué, c'était un banal ornement, une petite pépite de métal jaune, perçant le nez !

Pendant deux jours ce fut une fête continue où les réjouissances et le troc se mêlaient; où les hommes cuivrés pouvaient toucher les longues barbes et la peau blême des hommes de la mer; un certain nombre de jeunes femmes avaient même cédé aux demi-dieux qui sans doute allaient bientôt disparaître pour toujours, laissant entre les mains de la tribu fortunée tant de bijoux extraordinaires et qui serviraient plus tard à prouver la véracité du miracle et la bienveillance des visiteurs divins.

Le matin du troisième jour repartirent les caravelles, brusquement. Mais quand les indigènes américains se comptèrent, ils s'aperçurent que, trahissant l'amitié, on avait enlevé cinq des leurs, les plus beaux, les plus jeunes. Des pirogues lancées à la mer, les Antillais tentèrent vainement de faire entendre leurs supplications. Le vent fraîchissant gonfla les voiles; bientôt les vaisseaux de Colomb eurent disparu par delà l'horizon du sud.

Et sur la grève, il ne resta plus, parmi les débris du dernier festin, qu'une jeune femme indigène qui, écrasée sur le sol, pleurait son époux emporté vers, sans doute, quelque repas cannibale.

C'est ainsi que fut révélée l'Europe à l'Amérique; mais l'Amérique ne fut pas pour cela révélée à l'Europe. De même que les « Indiens » ignorèrent encore l'existence d'une autre grande terre que celle qu'ils savaient voisine vers l'occident, de même les marins espagnols méconnurent encore et méconnaîtront longtemps qu'ils venaient de toucher une partie du monde dont personne jusque-là n'avait pu prouver la réalité. Ces indigènes arawaks des Lucayes qu'il aura vus, dont il exhibera quelques-uns en Espagne si loin de leur douce et

misérable patrie pour démonter à ses commanditaires juifs qu'on en pourrait faire d'excellents esclaves, toujours pour l'Amiral, pour le Génois, ce seront des « sujets du Grand Khan », des Indiens des Grandes Indes d'Asie. Quatre fois il reviendra dans ces parages dont il enseignera au monde le chemin, quatre fois, vers la terre qui restera jusqu'à la fin pour lui la « terre de Cathay », « à dix journées du Gange » ; il le soutiendra obstinément, absurdement, jusqu'à sa mort, en dépit des autres, en dépit des faits, en dépit de la logique, en dépit de tout !

Quelque minables qu'aient été les villages antillais, personne jamais n'en avait disputé la possession à leurs légitimes habitants ; du moins pas après que, bien des millénaires auparavant, les Arawaks eussent été graduellement repoussés des grandes Antilles vers les petites et vers la pointe de la Floride par les courageux et féroces Caraïbes. Depuis longtemps, c'est à peine si de temps à autre, comme un Minotaure, ces derniers plus forts et mieux armés venaient chercher là quelques victimes sur qui assouvir leur terrible faim d'anthropophages. Mais ces ennemis sitôt partis, la vie reprenait douce et facile sous les cocotiers et les palmiers royaux ondoyant au souffle d'un éternel printemps. Cette terre, ces îles enchassées dans l'azur de la mer tropicale, étaient à eux « comme la France est au Roi ».

Néanmoins, ce droit de première possession n'était pas fait pour gêner les envahisseurs européens ; ils virent incontinent quel parti on pouvait tirer de ces peuplades nombreuses mais terrorisées par les arquebuses des Espagnols, eux-mêmes protégés par leur cuirasses d'acier contre les flèches et les javelines.

L'or, apparemment, on le trouvera plus loin en abondance, aux Indes immédiatement prochaines, de même que les pierres précieuses, les perles et les épices plus luxueuses que l'or. En attendant on se contentera de ce que Cuba et Hispaniola (Haïti) pourront donner : des esclaves en nombre inépuisable pour les « civilisés » d'Europe ; c'est ce que ne manqueront pas de faire ressortir les lettres et rapports de l'Amiral.

Pour commencer, le « cacique » de Quisqueya, en Haïti, devra bon gré mal gré recevoir, loger, nourrir, servir, trente-neuf aventuriers de la pire espèce, que Colomb installera dans un fortin en attendant son retour d'Espagne ; ils ont ordre de maintenir la domination et le prestige des Rois Catholiques, tout en vivant sur « l'ennemi ». Bien traités d'abord, ces soudards ne tardèrent point à se laisser aller à leurs instincts et à devenir les propres artisans de leur sort néfaste. Les voiles de la Nina n'étaient pas hors de vue que déjà, repus d'exactions et de viols, ils se prenaient en querelle ; la clique minoritaire, quittant le fort, allait soulever les indigènes et les pousser à attaquer avec eux leurs compagnons d'invasion. Le résultat était inévitable. Colomb revint pour trouver le fortin rasé et les trente-neuf Espagnols péris.

Les quinze cents hommes solidement armés et mieux disciplinés qu'amenait sa flotte s'installèrent, forts surtout de leur supériorité de blancs, Espagnols et chrétiens, sur ces peaux-jaunes, « indiens » et payens. En quelques jours, ils avaient mis l'île à feu et à sang, pillé les trésors bien rares toutefois après les mirages dont les avait leurré le méridional découvreur. De ces indigènes, un nombre incroyable tomba sous les

coups de feu ou d'épée des conquistadors ; quelques-uns s'enfuirent dans les montagnes inaccessibles ; le reste fut réduit en le plus dur des esclavages.

L'histoire des établissements ibériques en pays américain est un véritable cauchemar sur lequel l'histoire a pris l'injuste soin d'étendre un voile opaque. Pour « coloniser » on prit les moyens les plus extraordinaires ; les colons volontaires et sérieux étant rares, la justice espagnole offrit au criminel le choix : condamné à mort, il pouvait opter pour deux ans aux « Indes » ; on pouvait troquer une peine moindre contre un an de rélegation. Au bout de ce temps, le gremlin, devenu propriétaire de domaines immenses et seigneur absolu d'innombrables serfs, était libre de revenir en Espagne s'il en avait le goût... et l'occasion. La plupart, certes, préféreraient devenir « encomiendero », soit administrateur à son bénéfice d'une portion du nouvel empire de leurs Majestés Ferdinand et Isabelle.

Hispaniola et Cuba, puis les îles voisines, se peuplèrent rapidement de blancs qui, installés sur leurs terres arbitrairement découpées à même les royaumes indigènes, courbèrent leurs vassaux américains sous le joug le plus cruel qui se puisse imaginer ¹.

Aucune justice ne restreignait la sanglante fantaisie des maîtres. Quand manquait le gibier pour le divertissement du propriétaire et de ses invités, on partait courre l'indigène avec des mâtins féroces. La torture était un moyen et un passe-temps. Un patron qui voulait changer le régime de ses chiens, eut le caprice d'arra-

¹ Ceux à qui ce tableau rapide paraîtrait exagéré, n'auront qu'à lire le récit fait par le Frère de las Casas, témoin oculaire. Leurs pires imaginations seront dépassées.

cher à une indigène l'enfant qu'elle portait en ses bras ; en quatre coups d'épée, il vous le dépeça et jeta les membres palpitants à ses bêtes !

La seule ressource des naturels fut la fuite, la fuite éperdue, quitte à payer des plus horribles tortures s'ils étaient repris, leur tentative d'échapper à la servitude. Ils se réfugièrent dans l'intérieur insalubre et profond, à l'abri des montagnes où n'osaient point se risquer les blancs trop lourdement équipés ; dans l'impénétrable brousse où la fièvre et les reptiles devinrent à la fois leurs ennemis et leurs protecteurs. Sur les sommets, après quatre cents ans, ce sont encore aujourd'hui les descendants de fugitifs d'abord indiens, plus tard noirs, les « cimarrones » qui seuls y vivent encore, indomptés, presque à l'état sauvage.

Au début pourtant, l'installation aux Iles n'était que temporaire et, dans l'esprit des blancs, une espèce de relais. C'est qu'ils se croyaient sur les marches orientales d'Asie, au dernier bivouac avant les Indes fabuleuses et les pays splendides, alléchés qu'ils étaient par les descriptions du *Million* de Marco Polo et du *Livre des Merveilles* — faussement attribué par son auteur à Jean de Mandeville — ce dernier livre aussi menteur que le premier était véridique.

Mais quelques-uns, réalistes déjà, soupçonnaient la vérité et que la terre où ils se trouvaient était encore loin de leur but doré. Les positifs, tel Americ Vespuce, prenaient de l'ascendant. Le chemin de Cathay et de Cipangu apparaissait aux géographes et aux navigateurs réfléchis de plus en plus long et difficile. En la terre nouvelle les forêts étaient hérissées d'épines et les indigènes désespérés osaient résister à l'épée comme

à la croix. Aussi vit-on bientôt se former deux courants : les premiers, les « asiatisants », continuant à se diriger vers l'Amérique Centrale, chaque vague arrêtée mais un peu plus loin ; les autres, plus ingénieux, croyaient-ils, cherchant à contourner cette barrière maudite qui sans cesse plus longue se dressait entre leur mirage et la réalité toujours espérée. Et bientôt il en fut qui commencèrent à comprendre que cette terre obstinée pouvait bien ne pas être les Indes, et qui commencèrent à se rendre compte que Christophe Colomb n'était qu'un audacieux mais délirant aventurier.

Alors visant les uns plus haut, les autres plus bas, ils espérèrent trouver ouverte la route vers les pays des fabuleuses richesses, La carte ci-jointe (voir page 233) donnera d'un coup d'œil une idée de ces tentatives répétées. De partout, du Portugal, de France, d'Angleterre, s'élançèrent de hardis navigateurs, vigoureux et durs comme il fallait l'être pour pareilles entreprises ; et qui, forts de l'expérience de leur prédécesseurs, ne voulaient point toucher les terres neuves, mais bien les tourner, cherchant le « Passage », soit un endroit où, ces terres cessant, la mer libre se laisserait déchirer par leurs proues, la mer ouverte vers les Iles des Epices.

C'est plutôt vers le Sud que se dirigèrent Espagnols et Portugais. Or, « là où tous les anciens déclaraient qu'il n'y avait point de continent mais bien seulement la mer Atlantique », Americ Vespuce, — il l'affirme formellement en ces propres termes, — « rencontra des pays tempérés et amènes » dont il ose ajouter que « *c'est là la Quatrième Partie du Monde* », que c'est un NOUVEAU MONDE ! L'Amérique heurtée, mais

Mais les suivants de l'Amiral déconfit ne se tinrent pas pour battus. Ils accrochèrent la nouvelle « Amérique » à l'Asie, tâchant de donner ainsi raison à la fois à Vespuce et à Colomb, au rêve et à la réalité.

En vain ! Indéfinie, la côte se déroula, sous les yeux des cartographes, vers le Nord comme Vespuce l'avait vue se prolonger au Sud. Rapidement tous les rivages américains qui font face à l'Europe et à l'Afrique virent apparaître les voiles européennes ; mais pour, heureux, les voirs repartir déçues, après un contact suffisant pour qu'elles se rendissent compte que ce n'était pas encore là l'Inde prestigieuse, couronnée d'or, de diamants et de perles. Et toujours elles repartaient vers l'introuvable passage. Qu'était en effet cette terre banale, large et fertile, à côté de leur rêve ?

Pourtant cette terre qu'ils méprisaient eut été une bien douce patrie aux Northmans ; et singulièrement ces côtes d'entre le Delaware et la baie de Fundy que n'avait pu atteindre Leif Eriksson et que fuyaient, dédaigneux, les Verrazzano, les Gomez, les Cabot.

On chercha plus haut encore. A la suite de Frobisher qui un moment crut avoir trouvé le « Passage du Nord-Ouest », Davis, Baffin, Hudson, se jetèrent vers cette porte qu'ils voyaient ouverte ; ils vont réussir à contourner l'obstacle par le Nord comme l'a fait Magellan par le Sud, et leur entêtement aura raison de la barrière américaine ! Hélas ! ils se heurtent à une barrière mille fois plus brutale, celle des glaces éternelles.

Le triomphe de Magellan resta unique ; il passa enfin de l'Atlantique au Pacifique. Mais ce faisant il imposa au monde la plus cruelle des certitudes : l'Amérique était bel et bien un continent, un Nouveau monde, différent de l'Asie et séparé d'elle par des milliers et des milliers de lieues de presque désert marin. Du coup aussi il donna au globe terrestre non pas sa véritable forme, car depuis des années on le savait rond, mais bien ses dimensions réelles.

Or le seul désir de résoudre des problèmes géographiques n'eut certes pas suffi à donner aux Nouveaux-Pays une bien grande vogue ; ce qu'on demandait à ces contrées et à leurs habitants c'était de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, des perles, des bois rares, des épices ; et non de la terre, quelque généreuse et douce qu'elle pût être. Les découvertes de Vespuce (1501) et de Magellan (1520) ne faisaient que trancher des querelles cosmographiques ; s'ils enrichissaient le monde, ce n'était que de connaissances.

Il est remarquable de voir que le sort fait aux indigènes fut d'autant plus dur que le pays était plus riche. Faute de mines, rarement trouvées, on finit cependant par se rabattre sur l'exploitation des hommes, inépuisable mine de travail. Malgré les interdictions formelles et répétées du Roi et de la Papauté, malgré les décrets et les bulles, on instaura bientôt un effroyable esclavage. Telles furent les conditions de travail sur les immenses propriétés dévolues à des aventuriers qui étaient souvent de véritables bandits, qu'il fallait constamment et à tout

prix renouveler le matériel humain. A lui seul le petit état actuel du Nicaragua, en *quatorze ans*, fournit un demi-million d'êtres humains! La loi ne permettant la mise en servage qu'en cas de rébellion, on provoqua les émeutes afin de pouvoir fondre sur les innocentes populations. Et chaque province du nouveau domaine espagnol eut à payer l'atroce tribut de la sueur et du sang.

Certes il n'en fut pas ainsi partout. Sans compter quelques individus qui dans l'Amérique tropicale tentèrent, quoique vainement, de réagir et de corriger, il y eut des régions de l'Amérique où l'on déposséda sans trop massacrer; et cela reste, relativement, à l'honneur des pays de l'Europe moyenne, Hollande, Angleterre, France, que l'on se *contenta* de chasser de leurs territoires les tribus indiennes.

Mais voilà que sur la côte sud de la mer des Antilles on découvre, enfin, des perles. Les mines d'argent du Mexique vont être révélées à Cortez. L'on apprend aussi, de source certaine, que quelque part, un peu plus loin, il y a de l'or en abondance.

Cette fois, le sort des civilisations américaines est scellé

CHAPITRE XVI

L'ÉPOPÉE MAYA

Politiquement organisé, formé de régions densément boisées de végétation tropicale où règnent les fièvres, le Yucatan, terre des Mayas, n'eut pas été de prise facile pour la poignée d'envahisseurs européens si, au moment où ils apparurent sur la côte de Cozumel, toute la presqu'île n'eût été en proie à des guerres intestines. Néanmoins, quelques années auparavant, la ligue de Mayapan avait temporairement assuré une certaine unité; et le fait de cette unité, si elle eut existé encore, permet de croire que la conquête du domaine de Kukulcan n'eût pas été petite entreprise.

En outre, l'époque de l'invasion, nous l'avons vu, était celle où l'on venait d'entreprendre une de ces immenses migrations qui restent pour nous un mystère. Il semble donc que les conquistadors n'eussent eu qu'à se glisser comme un coin dans la fissure pour faire éclater le bloc déjà si profondément lézardé.

Et pourtant, nonobstant ces importantes faiblesses, il fallut aux troupes castillanes des années, et de lutte acharnée, pour pénétrer d'abord, puis s'installer, et enfin consolider leur usurpation. Encore que divisés, les

Mayas admirablement disciplinés, conduits par des chefs éprouvés choisis suivant un système qui se rapproche étrangement de celui de la Rome consulaire, animés d'un sentiment où se mêlaient religion et patrie, les soldats mayas firent de leurs corps innombrables un rempart vigoureux à leurs cités. Aux arquebuses et aux épées d'acier trempé ils ne pouvaient offrir que des cuirasses de coton; contre leurs épées de bois garnies de lames de verre, les agresseurs avaient des armures de Tolède; pourtant et bien que chaque soudard espagnol fût payé de mille cadavres indigènes, on vit presque le moment où les Européens allaient devoir se retirer pour longtemps.

Il nous est impossible de deviner si le bruit de l'arrivée des étrangers à la peau blanche était parvenu jusqu'en pays maya; mais le peu de distance entre Cuba et la terre ferme d'une part; d'autre part ce que nous savons des connaissances nautiques de ces peuples nous permet de supposer la chose à tout le moins possible.

Quoi qu'il en soit, et cela nous le savons directement par les chroniqueurs espagnols, les Yucatèques ne tardèrent pas à prendre contact avec les nouveaux-venus. Le premier à les apercevoir fut un « cacique », un chef de la région du Honduras inférieur. Monté sur un grand canot de huit pieds de large armé de vingt-quatre avirons, il naviguait, bien au frais sous un tendelet richement orné, avec ses femmes et ses enfants. Venant de l'ouest, peut-être s'en allait-il à Lubantun, ville autrefois luxueuse et vivante, sur les ruines de laquelle ne se trouvait plus qu'un maigre village autour des temples négligés dont on voyait les masses altières de la mer voisine. Sur la grève il aperçut des êtres

étranges qui de loin lui avaient paru être des hommes. Il s'approcha d'eux ; mais ils ne comprirent point son langage.

Celui auquel il s'adressa ainsi n'était nul autre que Bartolomeo Colon, fils de l'Amiral, que son père, qui l'attendait au large sur une caravelle, avait envoyé dans l'espoir qu'il rapporterait enfin la preuve du voisinage des Indes ! C'était en l'an 1502 de notre ère.

Neuf ans plus tard, une chaloupe de naufragés espagnols touchait terre à la pointe du Yucatan. Parmi eux se trouvaient deux hommes, Aguilar et Guerrero dont nous verrons plus loin l'étonnante aventure ; les autres périrent aux mains des indigènes.

Enfin, six ans après, en 1517, une expédition était organisée de Cuba où le massacre des populations par le fer et la maladie avait été tel que les esclaves s'y faisaient rares. Les envahisseurs trouvèrent dans les Mayas des hommes robustes et qui savaient se défendre ; malheureusement pour ces derniers, les Espagnols s'aperçurent qu'ils possédaient de l'or.

L'assaut dura des années. Les naturels avaient d'innombrables cohortes si on les compare à la troupe restreinte des Castellans ; bien mieux, ils étaient étrangement supérieurs aux envahisseurs en discipline et en organisation.

Car l'armée indigène était formée de conscrits encadrés de soldats de carrière ; chaque bataillon avait sa bannière et ses signes distinctifs. Deux chefs les commandaient, l'un nommé à vie, l'autre élu pour trois ans par les braves. Mais ils étaient désavantagés sur un point d'importance : celui des armes offensives ; les

Castillans avaient des arquebuses et des canons qui crachaient des balles, ainsi que des armes d'acier. Pourtant cette fois du moins, les pirates blancs durent s'enfuir après de lourdes pertes.

Mais on savait maintenant la grandeur des villes mayas ; dès l'année suivante une nouvelle et plus forte expédition fut lancée. Après quelques combats indécis, dont un très sanglant à Champoton, le chef de l'expédition, Grijalva, parvint à prendre langue avec quelques chefs. Dans un beau discours qu'il fit traduire, il leur exposa la grandeur du Roi d'Espagne, son maître, et « qu'ils devaient se reconnaître sans tarder sujets de sa Majesté Catholique, ce qui leur vaudrait de grands avantages ».

Ce à quoi les indigènes répondirent « qu'ils consentaient à fournir les vivres qu'on leur demandait et qu'ils étaient prêts à faire des échanges de marchandises ; mais que pour le reste ils avaient un chef. Que, au demeurant, il était assez bizarre qu'à peine arrivés les Espagnols leur proposassent de leur donner un nouveau maître. » Et comme il y avait là trois divisions de soldats indigènes, chacune de huit mille hommes, Grijalva ne crut pas devoir tenter de leur faire connaître, pour cette fois, les « douceurs et les avantages de la domination espagnole ». Il se contenta d'obtenir, contre de la camelote, tout l'or qu'il put trouver.

Aussi, l'année suivante, les Mayas virent-ils arriver une troupe de cinq cents hommes et de seize animaux étranges et terribles qui étaient des chevaux ; le tout sous le commandement d'un homme destiné à une bien grande geste : Hernan Cortès. De tous les chefs étrangers auxquels les indigènes américains eurent affaire,

il fut, sans conteste, un des plus intelligents, un des meilleurs politiques. Certes il lui arriva souvent d'être cruel, nous le verrons plus loin; mais sa cruauté déplorable ne s'exerça jamais par pur caprice; ce qui le place, relativement! au-dessus de purs bourreaux comme les Pizarre et consorts.

On aborda dans l'île de Cozumel, constellée de temples qui en faisaient un lieu de pèlerinage pour tous les croyants de la terre ferme; à travers le détroit, les grandes pirogues ne cessaient de transporter les pèlerins.

Or Cortès se souvint que des Indiens faits prisonniers lors des expéditions précédentes avaient parlé parfois « d'hommes espagnols ». Il s'enquit et apprit qu'en effet deux compatriotes vivaient prisonniers en territoire maya! Grâce à des présents, il obtint que des émissaires fussent envoyés pour payer rançon et les ramener parmi les leurs. Il s'agissait de ces deux naufragés échappés à la mer et au massacre huit ans plus tôt. L'un deux, le frère Aguilar, ne se tint pas de joie. Aussi demanda-t-il de se joindre à l'autre, Gonzalo Guerrero, pour que tous deux revinssent ensemble vers les libérateurs.

Stupeur! on le conduisit en présence d'un individu vêtu à la mode maya, coiffé de plumes, les dents effilées en pointe et que seul son front droit distinguait des mayas d'origine! Et de la bouche de qui il entendit à peu près ce discours!

« Mon cher ami, je suis ici depuis assez longtemps, huit ans, pour être exact. J'ai eu le temps de réfléchir. Je me suis marié à une jeune Maya de bonne famille, et tu vois là mes trois fils, de vrais Mayas. Mieux, je

suis devenu un chef, et capitaine aux armées, s'il vous plait. De sorte que je n'ai point envie de partir. Que diraient les Castellans s'ils me voyaient arriver le visage tatoué et les oreilles chargées d'ornements! Non! Franchement, je ne me plains pas de mon sort qui en vaut un autre et j'entends bien rester ici, bon gré, mal gré. De plus, mon cher frère, dites bien à vos amis que, si on attaque *mon* peuple, je saurai faire mon devoir comme je l'ai fait contre les expéditions précédentes. Sur ce, bien le bonjour!» Aguilar dut partir seul.

Pendant ce temps, Cortès profita d'une cérémonie religieuse indigène pour entreprendre une longue homélie sur l'horreur de leur religion et la beauté de la sienne; et sur l'urgence qu'il y avait à détruire les images de leurs dieux pour les remplacer par la Croix. On l'écouta; mais les prêtres répondirent que les dieux qu'avaient révéérés leurs pères étaient bien assez bons pour eux. Impatienté, Cortès aussitôt donna l'ordre de jeter bas les idoles pour les remplacer par une image de la Vierge Marie. Il y eut un murmure d'horreur; mais le peuple, pour l'instant, ne fit rien.

Toutefois la nouvelle dut courir comme une tornade; et quand l'expédition, ayant contourné la presqu'île, atteignit la région de Tabasco, ses membres épouvantés virent une troupe immense qui courageusement l'attendait, les armes à la main. Une fois de plus Cortès offrit son « amitié », à condition qu'ils se soumissent « au roi d'Espagne, à qui toutes ces terres avaient été données en fief par le Saint-Siège de Rome ». Hélas! Cet argument même faillit à les impressionner. Ils refusèrent le joug qu'on leur tendait si généreusement et le carnage commença.

Il dura, avec de courtes trêves, plusieurs journées sans que le sort des armes se prononçât nettement entre le nombre, celui des Mayas mal équipés qui défendaient leur patrie contre l'envahisseur, et la force, ces quelques centaines d'Espagnols supérieurement armés de feu et d'acier.

Finalement Cortès, inquiet, eut l'idée de lancer subitement ses chevaux dans la mêlée. L'effet fut magique, aussi magique que si Kukulcan, dieu de la guerre, fût apparu subitement en personne, fût revenu parmi les siens, non pas comme autrefois pour leur donner des lois, mais pour les châtier. En quelques minutes, le champ de bataille était désert, les Mayas en pleine panique.

Cette fois il semblait que la terre maya dût être conquise et que, pour Cortès, ce premier succès préludât à la conquête de l'empire Aztèque tout voisin. Les chefs vinrent à sa demande conclure la paix qui, dans l'esprit des vainqueurs, ne pouvait être qu'un acquiescement à la servitude. Les Espagnols distribuèrent des cadeaux de verroteries; les Mayas apportèrent des victuilles, des oiseaux de couleur et quelques objets d'or d'un travail exquis mais dont la matière seule importait aux grossiers conquérants.

En outre ils durent fournir des femmes; l'une d'entre elle, Malinche, dont Cortès fit sa maîtresse, devait le suivre pendant toute son épopée et passer dans l'histoire sous le nom de Dona Maria. Car le Yucatan n'était pour le conquistador qu'un lieu de passage; quittant le pays maya, il tirait vers l'ouest où il allait soumettre Mexico.

Encouragée par ce demi-succès, une nouvelle expédition sous le commandement de Montejo apparut sur les côtes de Cozumel, cherchant comme toujours la terre promise où les immigrants bardés de fer pourraient enfin s'installer sur des terres immenses qu'un peuple d'esclaves travaillerait pour eux, leur apportant le luxe et le repos après la fatigue et les dangers.

Sans doute, devant leurs promesses d'amitié, on leur fit place et, pendant deux mois, ils vécurent parmi les naturels, traités en hôtes par des chefs craintifs, traitant les sujets comme des serfs. Puis ils s'avancèrent vers l'intérieur.

Que se passa-t-il? nous n'en savons rien. Quelle faute les nouveaux-venus firent-ils qui ait pu subitement leur aliéner l'esprit des Américains? N'ayant pour connaître l'histoire que des récits espagnols, nous devons renoncer à savoir la vérité. Toujours est-il qu'installés dans la ville de Chuaca, les hommes de Montejo furent attaqués; nouvelle victoire espagnole, mais coûteuse comme toujours et n'apportant rien de définitif. Même fortune en la ville suivante: chaque fois les armées mayas attaquaient, s'égaillaient après quelques heures de bataille laissant sur le terrain des milliers de morts; mais pour reparaître quelques jours plus tard tout aussi nombreuses.

Quand Montejo, après une longue et dure campagne revint à sa base, il n'avait pas perdu une seule bataille; mais de trois cents quatre-vingt-deux hommes d'armes qu'il commandait au départ, il ne restait que... soixante-douze; la fièvre ou les flèches mayas avaient disposé du reste.

On entreprit de descendre, espérant toucher des régions plus salubres, des villes plus dorées, des populations plus molles; on atteignit ainsi la ville de Chetumal, dans la grande baie de ce nom. Là, sur son navire, Montejo apprit qu'un homme de sa race vivait, libre et respecté, parmi les Mayas de l'endroit.

C'était encore le même Antonio Guerrero, plus maya que jamais. En vain lui écrivit-on une nouvelle lettre, l'adjurant de revenir parmi les siens. Il refusa en des termes d'une politesse vraiment castillane; tout ce qui lui restait, avec le sang, de son ancien état.

Ou plutôt il lui restait aussi des connaissances guerrières; dans le combat du lendemain, Montejo put reconnaître différents artifices de technique proprement européens! Il dut repartir, cette fois pour de bon.

Ainsi donc en 1527, un quart de siècle après le premier contact entre Mayas et Européens, le Yucatan était, restait libre de toute atteinte. Près d'une demi-douzaine d'expéditions étaient venues puis étaient reparties, vaincues par le sol même, par les fièvres et par le courage des défenseurs de la patrie américaine.

La vie reprit comme auparavant dans les nouvelles cités qui remplaçaient les prestigieuses capitales abandonnées; un « troisième empire » maya commença de s'édifier laborieusement. L'indigène se remit à planter le maïs et la courge. L'apiculteur, laissant dormir dans un coin de sa hutte son épieu et ses flèches, retourna à ses ruches. Le tisserand remonta son métier primitif et reprit l'étoffe là où il l'avait laissée. Le sculpteur ramassa son burin de pierre et fit apparaître dans le roc de nouvelles images des dieux. Les cheveux gluants du sang des victimes, la tête ornée des plumes de l'oi-

seau sacré, les prêtres se remirent à baptiser, à confesser, à sacrifier selon le rite de leurs pères.

Itzamma continua de régner, dieu majeur, dieu de la médecine et du soleil, fils du grand Hunab-Ku, trop grand celui-là pour qu'on en pût faire des images matérielles; et Hurakan, dieu de l'ouragan qui a gardé son nom; et Kukulcan, le législateur; et tous les demi-dieux, réunis en un panthéon qui variait suivant les lieux.

Sur les pyramides, où les corniches peintes des temples faisaient éclater leurs couleurs au soleil levant, les mages aussi continuèrent à observer les astres, à computer le triple calendrier dont l'an un serait, pour nous, environ l'an trois mille cinq cent soixante *avant* l'ère chrétienne (3.560)!¹

Et dans sa maison, entre sa femme et ses fils, un Maya d'entre les Mayas vieillit doucement pour s'éteindre à une époque qui nous est inconnue. Rien ne le différenciait des autres que sa laideur, du point de vue maya; car il ne louchait point et avait le front vertical. Il avait cependant les tatouages ordinaires et ses membres portaient les marques apparentes de tortures volontairement infligées en l'honneur des dieux. Il était respecté de tous car, beaucoup grâce à lui, les hommes blancs, venus de l'orient et qui montés sur des dragons manœuvraient à leur gré la foudre, avaient été vaincus et chassés de la patrie.

Son véritable nom était ignoré de tous sauf de lui-même. Il s'était appelé Antonio Guerrero.

¹ Rappelons que les savants ne sont pas d'accord sur la corrélation du calendrier maya avec le nôtre. Il y a à ce sujet deux façons de compter présentant un écart de quelques 260 ans.

CHAPITRE XVII

L'ÉCRASEMENT DU MEXIQUE

Le Yucatan avait victorieusement résisté aux envahisseurs; et cela est plus exact que de dire toute la terre maya. Car si la région du Nouvel Empire était maintenant libre d'Espagnols, d'autres provinces avaient connu l'asservissement.

La base même de la presqu'île et les régions avoisinantes appartiennent réellement au pays maya, puisque les habitants en sont de même sang. Nous avons cependant coutume de localiser cette race plus particulièrement en les deux parties extrêmes de la péninsule yucatané, un peu par goût de la simplification, beaucoup parce que les principales ruines explorées depuis se rencontrent dans ces deux provinces.

En réalité, les pays de Tabasco et Chiapas, dans l'actuel Mexique, le Guatemala et le Honduras renferment tous des preuves abondantes qu'à une époque imprécise des villes y furent florissantes qui avaient les caractéristiques de la grande civilisation maya. Or tout cela avait été conquis par les Espagnols qui y avaient instauré un régime, le pire peut-être qui jamais ait éclaboussé de sang les pages de l'histoire. Certes,

la conquête y était encore parcellaire ; il s'agissait non pas d'une domination imposée à toutes ces provinces, mais bien de l'installation de postes solides et de l'organisation d'immenses propriétés terriennes sur lesquelles peinaient des milliers d'esclaves que sans cesse il fallait renouveler.

Le Saint-Siège et la Couronne d'Espagne, animés des meilleurs sentiments à l'égard de leurs « brebis » et « sujets » du Nouveau Monde, avaient expressément recommandé que les indigènes fussent traités avec toute la douceur désirable. Contrainte ne pouvait leur être imposée sauf en cas de « rébellion » ; voilà qui laissait la partie belle à des maîtres qui n'étaient à tout prendre rien moins que la fleur des armées et des flottes de leurs Majestés Catholiques. La moindre velléité de résistance ou de protestation, la fuite même, étaient qualifiées de « révolte » et fournissaient prétexte à des expéditions d'où on revenait traînant de lamentables hordes de prisonniers condamnés désormais aux travaux des mines ou des champs, — *leurs* mines et *leurs* champs, — au bénéfice d'usurpateurs cruels. Nous verrons plus loin quelques détails.

Les Mayas, en l'an 1519, avaient connu, entre les entreprises espagnoles faites contre eux, celle de Cortès. Il n'avait cependant qu'effleuré le Yucatan ; et c'est en quelque sorte de là qu'il devait, tel un redoutable oiseau de proie, prendre son essor pour ravir, entre ses serres, l'empire aztèque voisin.

Sur ces terres où il n'avait fait que passer, Cortès avait trouvé un océan de verdure peuplé d'oiseaux aux couleurs rares, hanté par la fièvre et où les groupes indigènes réunissaient des flots distincts en une espèce

d'archipel. C'est cela, et le courage de ses défenseurs, qui leur avait permis de résister et de repousser, pour un temps, la conquête fatale.

Le Mexique, lui, était immense mais, par comparaison, singulièrement facile. Il est en réalité double, géographiquement; mais les régions basses, qui ne font que continuer l'Amérique isthmique, avaient en quelque sorte les terres hautes comme suzeraines. La région maîtresse était la « mesa », la « table », ce plateau de l'Anahuac que domine la splendeur dangereuse des volcans. Elevé de 5.000 pieds au-dessus du niveau de la mer, il ne laissait vivre ses habitants que grâce à un travail particulièrement ardu, tant le climat y est sec et les eaux relativement rares. Faisait exception toutefois la vallée de Mexico, alors occupée par un lac aujourd'hui asséché et dont la présence assurait à ce lieu une singulière fertilité.

Mais cette quasi absence de végétation dans le domaine du sultan mexicain, en facilitant les communications, donnait à cette partie de l'empire plus de cohésion tout comme elle la rendait plus facilement vulnérable.

La capitale était Tenochtitlan, l'actuelle Mexico, bâtie sur le lac qui en faisait une véritable Venise. Là vivait l'empereur Moctézucoma parmi les splendeurs incroyables de son palais qui eussent rendu jaloux Charles-Quint dans sa maigre résidence de Valladolid. C'est de là que le Grand Cacique régnait sur un empire à la vérité encore mal affermi et dont les provinces étaient à Tenochtitlan ce que les régions périphériques de l'empire romain étaient à la Ville des Sept Collines. La plupart payaient tribut, régulièrement ou non;

mais il en était de puissantes qui s'y refusaient et ne consentaient qu'à une relative vassalité dont faute de mieux on se tenait pour satisfait; car la puissance impériale, bien que grandissante, n'était point encore assise.

La légende, qui partout se répète et qui probablement, là comme ailleurs, ne prit forme sinon naissance qu'après coup, la légende veut que depuis longtemps des prophéties locales aient annoncé la venue des étrangers. En réalité il semble que le peuple mexicain ait espéré, pour un avenir plus ou moins lointain, le retour, semblable à la parousie chrétienne, du grand législateur Quetzalcoatl qui, disparu à l'aube des temps historiques mexicains, aurait annoncé qu'il reviendrait de l'Orient.

Quoi qu'il en soit, il nous est parvenu qu'un jour se présenta au palais royal, à Tenochtitlan, un habitant de la côte atlantique porteur de nouvelles si étranges, si peu vraisemblables, qu'un enquêteur fut délégué avec mission de réduire à néant ces incroyables racontars. A son retour, il rapporta à l'empereur étonné:

« Sur tes ordres, je me suis rendu où se seraient passées les choses extraordinaires que l'on t'a racontées. Je me suis approché discrètement du lieu et là, monté sur un arbre touffu, j'ai pu voir sans être vu. Car j'ai vu, de mes yeux vu, sur la mer une immense maison; et de cette maison sortir des êtres dont la forme est celle des hommes mais dont la tête brille comme le soleil, dont la peau est blanche et qui tous portent une barbe longue et bien fournie. »

L'empereur, les prêtres, les chefs, les courtisans, tout le monde fut dans l'étonnement et dans une grande

perplexité. S'agissait-il d'hommes, simplement? et dans ce cas ne devait-on point prendre des précautions immédiates contre ces individus dont les intentions pouvaient ne pas être favorables? Vers ce parti soupçonneux inclinaient les chefs de l'armée. Mais « prenons garde », disaient les prêtres, « ne seraient-ce point là les compagnons du dieu Quetzalcoatl, enfin revenu parmi les siens? Les prophéties sont là, qui ne mentent point. Il y a peu de temps un astre inconnu s'est montré dans le ciel, annonciateur de grands événements ». Et si c'était bien le Messie attendu, valait-il pas mieux se préparer à lui rendre hommage, à lui restituer l'empire qui était le sien?

De ces deux partis, l'empereur ne put se décider à prendre l'un ou l'autre. Il temporisa. Avec les arrivants il y eut, à distance, échange de cadeaux; on délégua une ambassade qui prit contact et rapporta des précisions. Le doute bientôt ne fut plus permis: c'étaient bien là des hommes. Alors se réunit de nouveau le conseil et la discussion, acerbe par moments, dura fort longtemps; jusqu'à ce que finalement prévalut le conseil de Cuitlahuac, frère du roi: « Pour moi une chose est certaine: il ne faut pas ouvrir sa maison à qui peut vous en chasser. » C'était la guerre. Mais il était déjà tard.

Celui qu'on aurait à combattre était Cortès, courageux, intelligent, subtil, mais dur. Un hasard favorable lui avait fait toucher terre dans la région ripuaire de Vera-Cruz, en une province dont le « cacique » supportait impatiemment le joug de l'empereur.

Entre la côte et la capitale, l'expédition ne rencontrerait que des provinces instables qui payaient bien

tribut au monarque et étaient de nom sujettes de l'empire, mais sur qui le pouvoir central savait ne pouvoir absolument point compter.

Quoi qu'il en soit, Moctezucoma continuait à tergiverser; incapable de décider, il demandait sans cesse de nouveaux renseignements qui le laissaient en fin de compte encore plus perplexe. Ainsi son esprit fut-il en déroute lorsqu'on lui apporta des peintures faites sur son ordre d'après les nouveaux-venus. Il y avait de quoi! Elles représentaient des êtres dont la plupart ressemblaient quelque peu à des hommes mais dont certains, sans doute les chefs, étaient des monstres incroyables, à deux têtes dont une d'animal et l'autre d'homme, et à quatre jambes; car jamais en ce pays on n'avait encore vu de cavaliers.

Par ailleurs, les prêtres insistaient maintenant pour qu'on arrêtât par la force ces nouveaux-venus qui ne pouvaient être des envoyés du Ciel puisqu'ils s'étaient mis à jeter bas les images divines et à remplacer celles des divinités ancestrales par une autre qui représentait une femme portant en ses bras un nouveau-né. Mais, en bon logicien, le roi répondait à leur presse en les priant d'expliquer comment il se faisait que les dieux ne vengaient pas eux-mêmes leurs injures.

Coup sur coup arrivaient les estaffettes; elles annonçaient que l'envahisseur s'était mis en marche avec un demi-millier d'hommes étrangers à quoi s'étaient joints des auxiliaires indigènes et des porteurs.

Quelques caciques, pourtant, sans plus attendre des ordres qui ne venaient point, avaient pris sur eux de s'opposer aux progrès de Cortès encore que faiblement.

Et cela aussi montre bien la laxité des liens qui « reliaient » les provinces à la capitale. Quoique les chroniqueurs espagnols parlent de « centaines de mille hommes », il semble bien que pas un seul instant ils n'aient rencontré une armée résolue, inspirée par des ordres précis de sa Majesté mexicaine. Il eut suffi de peu cependant pour que se répétât l'épopée indigène dont le Yucatan avait été le théâtre.

C'est ainsi que, après quelques escarmouches d'où ils sortirent facilement victorieux, les conquistadors quittant les basses et lourdes régions, s'avancèrent enfin sur le plateau de l'Anahuac. A Tlaxcala, à quelque cent cinquante milles de la capitale, ils se heurtèrent à une phalange décidée mais dont les chefs eux-mêmes, faute d'instructions formelles, n'étaient point d'accord sur la conduite à tenir. L'Espagnol était certes aussi bon diplomate que vaillant manieur d'épée; quelques jours de pourparlers, et il faisait alliance avec les Tlaxcalans.

C'est donc une troupe nombreuse et mêlée que vit arriver la ville sainte de Cholula, celle où aujourd'hui se voient 365 églises et où, à la grande époque indigène, se trouvaient des temples en nombre au moins égal. Là, sur une pyramide qui existe encore, se dressait le plus grand sanctuaire du royaume, sur la pierre sacrée duquel, après chaque cycle de cinquante-deux ans, se rallumait par un effet du Ciel, le Feu nouveau que des courriers portaient aux quatre coins du royaume.

Chargés des présents qu'à chaque étape leur avait fait tenir l'empereur, les Castellans s'installèrent dans la ville, tandis que leurs alliés campaient aux portes.

Mais le lendemain, prétextant un complot, qui fut peut-être réellement tramé, Cortès en deux heures — il s'en vante — massacrait « plus de trois mille hommes » qu'il avait, sous couleur de traiter la paix, rassemblés sans armes dans une enceinte. Après quoi, pour comble, il fit aux émissaires du monarque les plus amers reproches !

Il se remit en marche et arriva enfin en vue de la Cité. Là de nouveaux députés l'attendaient porteurs de cadeaux d'une valeur immense ; ils le supplièrent de retourner d'où il était venu. Mais la richesse même des offrandes, en quoi il voyait les prémices du butin, ne pouvait qu'affermir l'envahisseur dans sa résolution de soumettre le pays.

La rencontre du Mexicain et de l'Espagnol, de l'Empereur et du reître, eut lieu aux portes de Tenochtitlan. Aux yeux ébahis des quatre cents chrétiens que suivaient leurs alliés indigènes apparurent les maisons blanches de la capitale et des villes adjacentes qui formaient une immense agglomération entrecoupée de canaux, d'une parfaite ordonnance. Le roi s'avança sur une litière, entouré de deux cents courtisans auxquels se joignirent aussitôt les caciques qui l'instant d'avant accompagnaient Cortès.

La litière était portée par quatre grands caciques ; quatre autres soutenaient le dais. De tout cela les Espagnols remarquèrent surtout que le Maître avait des chaussures à semelle d'or pur. Il y eut échange de cérémonies, de caresses et de cadeaux puis Moctezuma fit conduire les arrivants dans le palais de son propre père, assez grand, dit le chroniqueur, pour loger commodément toute la troupe, espagnols et alliés !

Et sans plus tarder, l'empereur fit son acte de soumission, non à Cortès, mais à... Quetzalcoatl. Dans un bref discours, il déclara au blanc qu'il attendait sa venue que les prophéties avaient dès longtemps annoncée; et que, étranger lui-même dans ce pays où ses ancêtres étaient venus et dont il n'était que le fiduciaire, il était prêt à en faire hommage au Maître légitime dont jamais le peuple mexicain n'avait cessé d'espérer le retour.

En apparence, mais en apparence seulement, la conquête était faite. Elle eut été définitive si les conquérants se fussent contentés de prendre la direction des affaires, de soumettre les peuples à une loi qui ne leur eût été point trop blessante et d'en tirer à leur profit le tribut payé jusque-là au dominateur aztèque. Mais il fallait plus aux Espagnols. Pour cultiver les terres dont ils voulaient être les seigneurs, il fallait des esclaves; il en fallait aussi pour exploiter les richissimes mines d'argent. On ne pouvait tolérer que les Mexicains demeuraient adorateurs des dieux de leurs pères. Ce n'étaient point là des administrateurs ni des apôtres. Le sang allait bientôt couler et les bûchers s'allumer où l'on brûlerait vifs ceux qui ne consentaient pas à renoncer aux horribles sacrifices humains, ni à troquer l'image de Tlaloc contre celle de la Vierge du Pilier¹. Le peuple, stupéfait d'être traité en vaincu avant même que d'avoir combattu, ne consentit point à cette soumission que celle du roi avait imposée à la cour. Prudent, Cortès décida de s'assurer un otage; menacé de mort, le souverain se remit entre les mains du général. Il se rendit au palais

¹ Très célèbre effigie de la Vierge, à Saragosse.

occupé par les Espagnols, là où, dans de somptueux appartements, vivait Cortès avec le harem qu'il s'était fait des filles mêmes de Moctezucoma. Quelques jours après, l'un des blancs ayant péri aux mains des indigènes quelque part en province, le nouveau maître résolut de faire un exemple. Un cousin du roi aztèque, son fils et quinze nobles furent brûlés vivants sur la place publique; le roi lui-même fut mis aux fers.

A partir de ce moment, et malgré la paix jurée, commença le pillage des villes environnantes, le plus souvent accompagné d'exécutions publiques de chefs, au moindre soupçon de résistance organisée.

Tuteur du souverain qu'il tenait captif, Cortès commença de fonder des établissements et d'exploiter le pays. C'est au nom du roi que ses envoyés se présentaient partout, exigeant l'or et les richesses que pouvaient contenir cités et temples. La caisse de Mexico vidée, on courut ailleurs. A Tezcoco, le chef Cacama consentit à livrer les trésors de la Couronne qui s'y trouvaient; mais Alvarado, lieutenant de Cortès, s'imaginant que Cacama lui en avait dissimulé une partie, le fit lentement mourir en lui brûlant le ventre avec de la poix bouillante!

On comprendra facilement que, après quelque temps de ce régime et alors que les populations mexicaines s'étonnaient de voir l'Empereur tolérer d'aussi honteux outrages, celui-ci ait enfin pris une attitude plus ferme et averti les Espagnols, fort poliment d'ailleurs, qu'ils eussent à quitter de bon gré le royaume; sans quoi il leur serait livré guerre à mort. On leur donnerait pour ce faire tout le temps et les facilités nécessaires.

Mais quelques jours à peine s'étaient écoulés que la nouvelle arrivait à Tenochtitlan de la venue de plusieurs vaisseaux espagnols; il s'agissait d'une expédition envoyée contre Cortès par un rival. Ainsi donc ces compatriotes ne lui apportaient point l'aide militaire dont il commençait pourtant à avoir fort besoin; mais d'autre part et sans qu'on le sût encore, les pavillons des rois catholiques couvraient une marchandise ignorée et en laquelle les conquérants allaient trouver une aide décisive: la petite vérole.

Le fait que l'Amérique ait été sans communication avec les autres continents — et ceci en est même une nouvelle preuve — faisait que certains maux épidémiques, dangereux pour les Européens qui avaient cependant au cours des âges acquis une certaine et relative immunité, devaient se montrer épouvantablement mortels pour les indigènes américains. Ni la tuberculose, ni la rougeole, ni la scarlatine, ni surtout la petite vérole n'avaient jamais sévi dans le Nouveau monde. Si bien que leur extension y fut vertigineuse et presque toujours rapidement fatale.

L'arrivée d'une nouvelle troupe, ennemie de Cortès, jeta dans l'étonnement les dirigeants aztèques; et cela ne fut sans doute point pour peu dans la réalisation de la nature bien humaine des blancs.

Le commandant de cette expédition était Narvaez; il fit incontinent savoir aux chefs mexicains qu'ils les venait délivrer de la tyrannie de Cortès. Mais on savait désormais de quel aloi étaient les promesses espagnoles. Sans doute espéra-t-on néanmoins que la lutte affaiblirait suffisamment les envahisseurs pour qu'on pût ensuite en disposer facilement.

Quoi qu'il en soit, Cortès fit éclater là son véritable génie; par un invraisemblable tour de force il parvint à séduire les propres troupes de Narvaez et même à s'emparer de sa personne.

Or tandis qu'il descendait vers la mer régler ce difficile problème, il avait laissé à Tenochtitlan un lieutenant, Alvarado. Défiant, celui-ci crut, à tort ou à raison, qu'à l'occasion de la grande fête religieuse de Toshcal se préparait un mouvement patriotique contre les étrangers. Prenant les devants, il commença par obtenir par la torture des aveux imprécis de trois nobles aztèques; puis, se souvenant de l'effet du massacre de Cholula, il voulut renouveler ce coup de maître. Pendant que toute la noblesse réunie sans armes se livrait à des divertissements sacrés, il se jeta sur elle dans l'enclos même du temple; ils étaient là quatre cents, toute la fine fleur de la gentilhommerie indigène et les spectateurs étaient des milliers. Le carnage de ces gens sans défense ne cessa que lorsque les bras fatigués des Espagnols n'en purent plus de soulever l'épée! Mais il leur restait encore assez de force pour dépouiller les cadavres de leurs bijoux et de tout ce qu'ils pouvaient porter d'ornements précieux.

Cette fois la mesure était comble; elle eut débordé à moins. Les Espagnols furent assiégés, le feu mis au palais. Il fallut que, magnanime jusqu'à la plus folle des faiblesses, l'empereur lui-même intervînt pour apaiser le peuple qui, respectueux, se soumit et se refusa la victoire facile. Encore une fois l'incroyable mollesse du monarque avait perdu l'empire et sauvé les étrangers.

Revenant en triomphateur sur les entrefaites, Cortès fut accueilli partout froidement ; tout le travail patient qu'il avait accompli depuis quatorze mois (du 21 avril 1419 à juin 1420), toute cette trame faite d'audace, de violence et de tromperies, était détruite en quelques jours par la stupidité d'un subalterne. Les rues de la capitale apparurent désertes et le marché vide. Furieux, Cortès annonça qu'il allait « châtier » les coupables... mexicains !

Mais les indigènes avaient trouvé un chef : le prince Cuauhtemoc, neveu de l'empereur. Le prestige de l'Espagnol était détruit ; on savait désormais qu'il était un homme. On savait aussi que les centaures n'étaient que des cavaliers et que les chevaux pouvaient mourir. On savait surtout que les intentions des envahisseurs étaient violentes et qu'ils étaient eux-mêmes cruels et sans foi.

Cortès fut investi ; en vain Moctezucoma, toujours aux mains de l'ennemi, tenta-t-il d'apaiser ses sujets qui ne le reconnaissaient plus. Quelques jours plus tard, les assiégés jetèrent aux soldats mexicains son cadavre inutile et encombrant. Il fallait fuir ; il fallait sauver ce qui restait des troupes de Cortès et de Narvaez, soit 1,300 Européens et six ou sept mille alliés, la plupart tlascaltèques. Sur les canaux de la ville, les ponts étaient pour la plupart coupés ; on passa sur les cadavres de ceux qui tombaient sous les coups d'innombrables et courageux assaillants. La route fut semée de morts, de richesses et d'armes abandonnées. La nuit qui vit cette retraite est restée dans l'histoire de la conquête, pour les Espagnols, la « Nuit

d'épouvante ». Elle fut pour les Aztèques la nuit glorieuse.

Les conquistadors, libérant la patrie mexicaine, redescendirent vers la côte, affamés, assoiffés, reçus tantôt à coup de flèches par les Aztèques et leurs alliés, tantôt amicalement par les Otomis, restés fidèles.

On s'arrêta à Tlaxcala dont les habitants se montrèrent hospitaliers. On y fut rejoint par des renforts envoyés d'Hispaniola. Certes ils étaient nécessaires; car plus de huit cents Castellans étaient restés sur la route. Mais c'est là surtout qu'après avoir subi une brève éclipse reparut le génie de Cortès.

Il fallait recommencer la conquête de ce plateau dont la maîtrise donnait la clef de l'empire tout entier.

Les groupes immédiatement voisins furent d'abord attaqués, battus, réduits en servitude; on marqua les prisonniers, devenus esclaves, au fer rouge. Pour comble, la petite vérole éclata sur la terre mexicaine. En quelques semaines elle fut partout, décimant les bataillons, anéantissant les familles; et l'empereur Cuitlahuac, successeur de l'infortuné Moctézucoma, fut l'une des premières victimes.

Le prince Cuauhtemoc, brave et réfléchi, fut appelé à lui succéder; jamais règne ne commença sous de plus tristes auspices.

Le pays était déjà aux trois quarts ruiné par les Espagnols; plusieurs villes emportées avaient été mises à feu et à sang. Les provinces insoumises partout levaient contre le trône l'étendard de la révolte et, effroyable aveuglement, entendaient aider les Européens à détruire leur propre civilisation; le conqué-

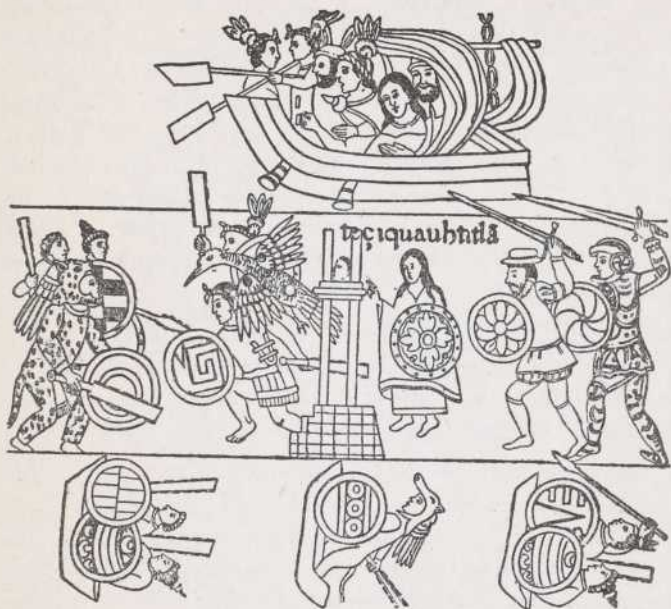
rant regagnait du terrain et déjà avait soumis les pays au delà des montagnes. Enfin un fléau envoyé par les dieux irrités fauchait impitoyablement les Mexicains.

Cortès et ses soudards, remis de leurs fatigues et de leurs terreurs, reprirent le chemin de la capitale en passant par la ville de Tezcoco. Celle-ci envoya des messagers offrant la soumission, si bien qu'il put y entrer sans coup férir. Mais un certain nombre de ses habitants, peu confiants en la parole des blancs, avaient cru plus prudent de se réfugier en Tenochtitlan. Un tel fait suffit à Cortès; et, sous prétexte qu'on avait manqué de confiance en sa mansuétude, il mit à sac la ville de Tezcoco et réduisit en esclavage ses habitants.

Aux bords du lac en lequel se trouvait Tenochtitlan, il y avait entre autres bourgades celle de Xochimilco, là où se trouvent aujourd'hui les admirables jardins flottants; en trois jours elle fut conquise et rasée.

Dans l'entourage de l'empereur on se prépara fiévreusement; les prêtres allaient partout prêchant la croisade pour la défense des dieux, et les chefs militaires, la levée en masse pour la défense de la patrie. Puisque l'on savait désormais que les étrangers n'étaient pas invincibles, sans doute serait-il possible de défendre l'empire et les institutions nationales contre ceux qui n'apportaient que la ruine, le servage et la mort. On se racontait ce qui était arrivé aux Tlascaltèques, passés aux Espagnols dès la première heure et dont le vieux chef, Shicotencatl, bien que baptisé, venait d'être pendu; et que de l'indépendance tlascaltèque il ne restait rien.

Le 25 mai 1521, le siège de la métropole commença pour de bon; les attaques par terre et par eau, sur de petits brigantins construits dans les semaines précédentes, se firent de plus en plus dures. Mais le courage des indigènes ne le cédait point à la bravoure des



Tenochtitlan est assiégé par les Espagnols.

Européens. «Qu'attendez-vous pour capituler?» leur criait Cortès. «La mort!», répondaient-ils.

C'est le 13 août, alors que les abords de la capitale étaient couverts de cadavres, que l'on se prépara à l'assaut suprême. Une dernière fois, Cortès offrit «la

paix » au prix d'une reddition sans conditions. Cuauhtemoc refusa. Au soleil couchant, la victoire était aux Espagnols et le prince lui-même était entre leurs mains.

Le royaume aztèque avait vécu.

Mais le souvenir du courageux et malheureux prince n'a pas disparu. Aujourd'hui dans Tenochtitlan devenu Mexico, on chercherait en vain une statue de Cortès; tandis que, au cœur de la ville, un monument se dresse à Cuauhtemoc, dernier rempart de la liberté aztèque, au héros de l'épopée mexicaine.

Le dernier des empereurs connut toutes les délices de la civilisation européenne, espagnole et chrétienne, apportée par le « grand » Cortès et les siens. Il servit d'abord d'otage entre les mains des conquistadors qui, grâce à lui, parvinrent à asseoir définitivement leur pouvoir sur ce peuple jadis libre bien que cruel; sur un peuple adonné à la culture des champs, à la guerre, au commerce et aux arts, réuni en un empire qui par certains côtés eut quelque ressemblance d'organisation avec l'empire chinois sous les empereurs mandchous. Puis lorsque le dernier des grands caciques eut fini de servir, Cortès, non satisfait des richesses inimaginables qu'avait valu à ses soudards le pillage des villes et des temples, se convainquit que Cuauhtemoc cachait encore quelques pépites. Pour le forcer à parler on lui brûla longuement les pieds sur des braises sans d'ailleurs obtenir de lui autre chose que de rares plaintes et des paroles de mépris. Dégoûté de trouver tant de courage chez un vil sauvage et qui plus était, un payen, l'aventurier fit pendre l'empereur

à une branche d'arbre comme un bandit de grand chemin.

C'est ainsi que s'éteignirent à la fois la grandeur aztèque et l'héritier d'une grande dynastie; ainsi s'établit sur le Mexique le règne des blancs.

Quant au peuple, il cessa apparemment d'exister; il tomba sous la dure férule des vainqueurs. Après la mort de son dernier prince, on pourrait résumer son histoire, comme celle de tous les peuples indigènes de l'Amérique post-colombienne en un mot connu: « Ils naquirent, ils souffrirent, ils moururent. »

CHAPITRE XVIII

CHUTE DE L'EMPIRE INCA

Des trois civilisations américaines — chiffre d'ailleurs profondément arbitraire et injuste, encore que commode — l'une, la maya, avait victorieusement résisté: la seconde, la mexicaine trop souvent appelée aztèque, avait succombé. La troisième allait être attaquée à son tour, dans ses lointaines vallées des Andes où se continuait sa splendeur.

Comme on l'a vu, l'histoire de la conquête des Amériques par les « civilisés » est une page plutôt honteuse dans l'histoire de l'humanité; encore n'avons-nous point vu le pire. Aussi bien, ne faut-il jamais perdre de vue que pour quitter l'Europe et venir courir dans les terres « nouvelles » la grande et périlleuse aventure, il fallait être détaché de bien des choses et avoir cette absence de lâcheté et de scrupules qui fait les aventuriers.

Partout cependant nous rencontrons d'admirables figures, particulièrement chez les religieux, chez ces apôtres qui venaient courir les mêmes risques que les conquistadors, sous l'empire d'une soif qui était non pas celle de l'or, mais bien celle des âmes à conquérir

à la Foi. Certes, leur zèle les emporta parfois à des actes que nous pouvons aujourd'hui déplorer : on interrompit les horribles sacrifices humains, mais on alluma bien des autodafés ; de même regretterons-nous toujours cette destruction des livres mexicains et mayas dont nous parlerons plus tard.

Mais des figures comme celles du Frère Bernal Diaz, de l'évêque du Guatémala, Marroquin, du frère Gonzalez de San Nicola, au Chili, et surtout des frères Bartolomé de las Casas, le « Père des Indiens », et Toribio de Benavente, le plus noble de tous au témoignage des historiens, rachètent un peu les crimes des soldats. Leur auréole, heureusement, éclaire ce décor horrible de la resplendissante lueur de la charité. Ajoutons aussi que constamment les autorités, celle de Rome comme la royale, luttèrent de leur mieux, à distance, contre ce qu'elles pouvaient connaître de la cruauté des envahisseurs.

Or à ces nobles âmes, aucune ne peut être plus parfaitement opposée que celle de Francisco Pizarre, le conquérant du Pérou.

Nous avons vu combien éloigné de la sauvagerie était le royaume inca ; et que sans désavantage il se pouvait comparer aux royaumes européens de l'époque, surtout si l'on se rappelle la condition du bas-peuple en Espagne, en Italie, en France, partout, au siècle quinzième. C'est pourtant sur cet empire si policé, si civilisé par l'esprit, que va fondre le plus audacieux, mais le plus sanguinaire aussi, des scélérats de l'époque, ce qui n'est pas peu dire ; celui à qui l'histoire a donné le nom de « Démon des Andes », comme elle a donné à lui, ses frères et ses compagnons le terrible surnom de « Atrides du Nouveau monde ».

Au moment où nous sommes, au moment où Espagne et Portugal voient le Saint-Siège répartir entre eux des mondes inconnus et qui légitimement appartiennent à d'autres, l'Inca Huayna-Capac se meurt après avoir conquis Quito, en Equateur, donnant ainsi à son empire une étendue presque égale à celle des deux plus célèbres de l'antiquité : ceux d'Alexandre le Grand et de Rome même ; et de beaucoup plus étendu certes que le Saint-Empire sur lequel régnait à ce moment Charles-Quint.

La côte du Pérou ne laissait assurément pas soupçonner un Eldorado. Vue de la mer elle ne présente qu'une plaine sèche et étroite, écrasée par la masse aride et revêche de montagnes couronnées de glaces éternelles, que commande ici et là, magnifique et menaçant, un géant volcanique. On ne rencontrait sur la rive à peu près que de rares et maigres bourgades d'où partaient, pour la pêche ou pour des voyages de négoce qui se résumaient à un bien prudent cabotage, les lourdes et grossières embarcations péruviennes.

Mais les habitants menaient une vie relativement paisible et la paix inca n'était que bien rarement troublée par des querelles entre voisins. D'ailleurs, à tour de rôle les régiments impériaux y venaient tenir garnison pour ensuite remonter vers les hautes vallées dont le climat revigorant les gardait constamment alertes et courageux. Telles qu'elles étaient, ces bourgades, avec leurs maisons blanches ou de couleur à pignon de chaume que séparaient des jardins potagers, présentaient certainement à l'œil un aspect infiniment plus plaisant que les villes hérissées, poisseuses et sombres de l'Europe, si l'on en doit juger par ce qui reste

des quartiers de cette époque dans les grandes villes d'Espagne, de France et d'Italie.

Tacames, sur la côte du Pacifique, était une de ces villes qui groupait autour d'une baie bon nombre de maisons en pisé multicolore. Ses habitants furent les premiers sujets de l'empire qui purent connaître et annoncer de façon positive l'arrivée d'hommes aux yeux ardents et au visage émacié de fatigue, montés sur une barque étrange d'une grandeur telle qu'on en avait jamais vu. En réalité, la rumeur avait bien couru qu'une douzaine d'individus de ce genre avaient fait des leurs en des hameaux situés aux marches de l'empire, près du fleuve San-Juan. Mais repartis aussitôt, ils n'avaient point fait assez de bruit pour que le gouverneur de la province prît la peine de confier cette nouvelle sans importance aux courriers impériaux. Pourtant il ne s'agissait de rien moins que de François Pizarre et des « Treize de la Renommée », les treize gibiers de potence avec lesquels le « pourceau d'Estramadure » avait décidé de conquérir l'immense empire des Andes.

C'était, de notre ère, l'an 1526. Et sans doute le jour même de leur venue les courriers s'élançèrent-ils sur les grandes routes vers la lointaine Cuzco ; à flanc de montagne, où s'étagaient les invraisemblables jardins en terrasses ; sur les ponts suspendus, qui franchissaient des abîmes.

Mais cette curieuse nouvelle ne dut point créer d'émoi à la cour. L'empereur en effet, l'Inca Huayna-Capac, qui ressentait déjà les atteintes du mal qui le devait emporter deux ans plus tard, était plus soucieux des tribus lointaines où, de plus en plus, fermem-

tait le levain de la révolte. L'empire qu'avaient édifié ses ancêtres, et surtout Pachacutec-le-Grand, fils et héritier de Viracocha, était devenu trop grand et le sceptre trop lourd; pourtant, l'empereur actuel avait gardé de la tradition ancestrale le goût des conquêtes. Vieilli, chagrin et soucieux, il allait se retirer dans son palais de Quito où il chercha l'oubli de ses inquiétudes et de ses noirs pressentiments dans les délices d'un harem où ne vivaient pas moins de plusieurs milliers d'épouses.

De leur côté, les blancs ne s'avancèrent pas bien loin; la petite troupe de Pizarre se contenta de piller quelques bourgades de la côte. Touché terre, on commençait par essayer de troquer de menus objets de fer où des brimborions sans valeur contre des provisions dont on avait grand besoin; parfois l'avarice l'emportait et on repartait le ventre vide mais aux mains quelques objets d'or. Si l'indigène défiant se refusait au commerce, ou même s'il n'était suffisamment généreux au gré des survenants, le tonnerre éclatait, les arquebuses faisaient des victimes et le reste s'enfuyait épouvanté; c'était alors la fête: le viol, le pillage et l'incendie. Puis la caravelle repartait, toujours cherchant l'opulent royaume dont partout ils entendaient dire merveilles et où « l'herbe même était d'or ».

Un beau jour enfin, fatigués de suivre cette côte qui ne montrait que montagnes apparemment inhabitées et inhabitables, ils firent demi-tour et disparurent. Leur départ fit moins de bruit encore, car partout dans le royaume il n'était rumeur que d'une chose: après un règne glorieux de quarante-huit années, l'Inca venait de mourir.

Nous avons vu comment, dans un testament pour la première fois *écrit*, le monarque, pour la première fois aussi dans l'histoire de son pays, divisait le pouvoir et fractionnait l'empire. Peut-être crut-il chacune de ces deux moitiés un royaume de grandeur telle qu'il suffirait à l'ambition de ses deux héritiers, Huascar, le fils de la Mama, de l'impératrice enfant, comme lui, de Tupac Yupanqui ; et Atahualpa, le préféré de ses bâtards ; et que leur ardeur guerrière trouverait suffisamment à s'assouvir contre les barbares sans qu'ils songeassent à l'exercer l'un contre l'autre. De fait, s'ils eussent accompli les désirs du vieux roi, on eut pu voir le continent sud-américain tout entier formant deux empires. Celui du Nord, avec Quito comme capitale, eut probablement absorbé en peu de temps les terres jusqu'à l'isthme, et même celles de Colombie et du Vénézuëla où vivaient des peuples pourtant fort développés, mais inférieurs dans l'art de la guerre ; et celui du Sud, capitale Cuzco, qui eut compris les plaines argentines et la longue bande côtière du Chili.

Mais la lutte fratricide éclata. Et c'est au moment où après des fortunes diverses, Atahualpa allait écraser son co-héritier et ceindre la double couronne que les barques espagnoles, après deux ans, reparurent sur la côte.

Ils étaient plus nombreux cette fois et décidés à tout. Ce fut le port de Coaque qui le premier les connut. Ils fondirent subitement sur la paisible ville qui fut mise à feu, à sang et à sac ; « l'épopée » de la conquête commençait. Chacun eut sa part de butin : des objets d'or et d'argent délicatement travaillés que l'on mit immédiatement au pilon, car la matière seule impor-

tait à cette racaille; des émeraudes que dans leur incrédulité à les voir si énormes et tout ouvrées, ils brisèrent à coup de marteau, les croyant fausses; des tissus de plumes d'oiseaux rares et des capes de la merveilleuse laine des alpagas, des llamas et des vicunas.

La nouvelle n'avait pas eu le temps de se répandre que l'île de Puna était atteinte. Cela commença par l'exécution sommaire des dignitaires et des officiers royaux; après quoi les habitants ayant osé esquisser une révolte furent impitoyablement massacrés. Contre les deux cents hommes de Pizarre, dont cinquante cavaliers, contre ces guerriers armés de lames de Tolède, de cuirasses trempées et surtout d'armes à feu, contre ces « centaures qui maniaient le tonnerre », les Péruviens mal protégés par leurs armures de cuivre battu, mal armés de javelines, de haches, de massues et de frondes, ne pouvaient que mourir sur le sol de la patrie qu'ils cherchaient en vain à défendre. Alors que les Mayas, entraînés par leurs continuelles guerres intestines, avaient résisté et vaincu, les troupes de simple police des administrateurs incas furent écrasées. Bourgs et villages de l'île furent pillés, brûlés, anéantis, les hommes égorgés, les enfants dépecés, les femmes violées puis éventrées à coups de dague. Après vingt jours de ripailles guerrières, les chefs indigènes qui restaient furent brûlés vifs!

Il ne faut donc pas être surpris si, sur la terre ferme voisine où les nouvelles furent vite rendues, les indigènes qui au début avaient fait montre de dispositions amicales, comprirent enfin que la résistance était la seule attitude possible. Les trois premiers soudards à mettre le pied sur le sol continental furent proprement égorgés.

Devant une telle ingratitude et tant d'audace, le « généreux » Pizarre entra en fureur. Toute la région fut inondée de sang jusqu'à ce que épouvanté, impuisant, le gouverneur péruvien eût apaisé son courroux par des cadeaux d'une inconcevable richesse. Satisfait, le conquistador s'avança vers l'intérieur et le sud, laissant la ville de Tumbes fumante, en proie à la désolation et à la peste.

Tout cela ne dut pas émouvoir autant qu'on le pourrait penser les maîtres qui là-bas, dans les hautes vallées fertiles et humanisées des Andes, derrière l'écran somptueux des montagnes impassibles, avaient d'autres soucis. L'empire était déchiré et la guerre battait son plein entre les partisans des deux héritiers du défunt Empereur. Huascar, maître de l'empire du Sud, dont la capitale était Cuzco, avait d'abord battu les armées de son demi-frère Atahualpa, roi de l'empire du Nord. Mais ce dernier se reprit, écrasa le premier, s'empara de sa personne, le força à licencier ses troupes et à reconnaître le bâtard comme seul et unique Inca. Aussi bien les milices des deux prétendants étaient-elles déjà fourbues et décimées. L'unité de l'empire retrouvée, quelques années de paix allaient permettre à la glorieuse lignée de Manco-Capac de faire passer sur l'immense domaine de plus en plus policé, de longues années fructueuses. Les arts allaient se développer de nouveau; et l'on pourrait voir se répandre et se préciser cette nouvelle invention précieuse entre toutes: l'écriture, dont on venait d'imaginer les rudiments.

Mais mis au courant de la situation par les gouverneurs de province, Pizarre, qui ne manquait certes pas

d'intelligence, eut vite fait de saisir cet avantage inespéré. L'héritier légitime des Incas prisonnier, c'était l'empire décapité, l'ordre mis en péril, la discipline séculaire abolie, la confiance détruite; il n'y avait qu'à répéter le coup d'audace de Cortès, à s'emparer du vainqueur Atahualpa, pour triompher et dominer par lui.

Tout entier à sa lutte fratricide, celui-ci n'avait sans doute pas attaché d'importance aux nouvelles qui lui annonçaient la sanglante arrivée des blancs et aux rumeurs qui magnifiaient leur terrible puissance. Confiant en sa force, il attendit. Pourtant, s'il eût lancé ses troupes, fatiguées mais aguerries, contre la poignée d'Espagnols, qui au contraire du conquérant du Mexique n'avaient point su s'attacher des auxiliaires, contre ces envahisseurs terrifiés eux-mêmes de leur propre audace et dont les nuits étaient hantées de terreurs effroyables, il en eut eu rapidement raison, fut-ce au prix de quelques milliers de soldats. D'autant que l'altitude même, stimulante pour les Péruviens, alourdissait singulièrement les bras castillans. Peut-être l'Inca eut-il pris ce parti favorable si le hasard n'eut fait avancer Pizarre sur les terres non point du vainqueur mais bien du vaincu. Et là, peut-être, l'empereur se sentait moins sûr; de leur côté les conquistadors étaient pris d'épouvante lorsqu'ils réfléchissaient à la précarité de leur situation.

Ils avaient suivi cette longue route impériale qui des confins de l'empire, environ Pasto de Colombie, montait ample, commode et sûre, franchissant les cols et les précipices, suivant parfois les crêtes, descendant parfois au tréfond des vallées, « large à laisser pas-

ser six chevaux de front», et dont les mille milles venaient aboutir à la métropole, à Cuzco. Des conduites d'eau potable la longeaient et à chaque étape se trouvait une auberge pour les voyageurs. Ils avaient rencontré tout au long de leur randonnée des caravanes de llamas chargés de marchandises, de tissus fins, de poteries étonnantes, de produits alimentaires. De temps à autre ils étaient dépassés par un coureur porteur de dépêches.

Et chaque fois qu'on arrivait à une ville de quelque importance, Pizarre était reçu officiellement par les autorités qui lui remettaient les cadeaux luxueux envoyés par le monarque.

Enfin, le 15 novembre 1532 et après sept semaines de marche, un défilé s'ouvrit devant eux pour leur révéler une vallée nouvelle; en son fond s'étalait la ville de Cajamarca avec ses milliers de maisons et ses temples resplendissants. Puis à mesure que la petite troupe descendait, elle commença à distinguer, par delà l'agglomération, le campement immense des troupes au milieu desquelles les attendait l'Inca. Ainsi donc leurs espions ne leur avaient pas menti quand ils avaient parlé de cinquante mille hommes de troupes indigènes dans la seule armée impériale, sans compter les réserves et les garnisons des provinces! Les Espagnols étaient à peine deux cents; mais il était trop tard pour reculer. Après un court repos dans la ville abandonnée par ses habitants, ils arrivaient en présence de l'Empereur dont les domaines s'étendaient sur le Pérou, l'Equateur, la Bolivie, le Chili, la Colombie, l'Argentine; plus de quarante fois l'Espagne! La réception de l'Empereur fut touchante: « Je veux », au-

rait-il dit, « être l'ami des Espagnols, car ils sont bons. » Quelle magnanime naïveté, si la relation ne ment point!

Ce n'était là que la prise de contact entre, d'une part, l'Inca, curieux et sans défiance devant cette poignée d'individus étranges et hâbleurs; et de l'autre, Pizarre, ses frères, associés et amis, dont le plan diabolique était déjà formé. Il semble qu'ils aient réussi à mettre Atahualpa en confiance. Le soir on dormit; et l'on voyait, dit le chroniqueur, briller les feux de l'armée péruvienne « aussi nombreux que les étoiles du ciel. »

Le lendemain ce fut fait.

Comme il avait été convenu, l'empereur vint rendre à Pizarre sa visite de la veille, dans le palais de Cajamarca où il s'était installé. Avec toute sa cour, porté sur un palanquin décoré de façon éblouissante de plumes d'oiseaux rares, de plaques d'or et d'argent façonnées, il entra dans le patio, la cour intérieure, qui était immense. L'armée était restée au camp et les Péruviens étaient venus sans armes.

Mais personne ne se présenta pour recevoir le visiteur!

Après quelques instants, on vit sortir d'une pièce un prêtre accompagné d'un interprète; tenant dans ses mains un livre, il se mit à expliquer tout d'abord au Péruvien « les choses de la sainte Ecriture » pour finalement essayer, en un long discours, de démontrer à l'Inca qu'il devait incontinent se soumettre à Sa Majesté catholique Charles-Quint, puisque Sa Sainteté le Pape Alexandre VI, par sa bulle *Inter Cœtera*,

avait attribué à ce roi les terres où l'on se trouvait présentement. Il devait donc se reconnaître vassal et sujet de la couronne de Castille.

A la suite de quoi, il semble y avoir eu entre le moine et l'Inca quelques mots assez violents, ce qui se conçoit fort bien. Le Péruvien en effet ne pouvait manquer d'être stupéfait et révolté d'une telle audace; ce que voyant, le prédicateur se retira et donna un signal convenu.

A ce signal, les Espagnols cachés dans les chambres environnant la cour se précipitèrent en hurlant sur les Péruviens désarmés. Pendant que les soldats tuaient, passant sur le corps des chefs égorgés Pizarre se précipitait sur l'empereur, le saisissait aux cheveux, le jetait à bas de sa chaise.

Pas un seul Espagnol ne fut blessé; deux mille Péruviens, toute la noblesse, furent massacrés; le roi, fait prisonnier.

En vingt minutes, le Pérou était asservi!

Ce qui suivit fut non pas une conquête mais un assassinat continu; une des pages les plus horribles de l'histoire du monde.

Tel était l'état de l'empire inca et telle l'autorité « divine » du potentat que sa prise rendait impossible toute résistance. Aussi Atahualpa, comprenant qu'il n'avait rien à attendre de ses geoliers, comprenant aussi, trop tard, que leur soif n'était que d'or, leur proposait-il le rachat de sa liberté. Comme rançon « il remplirait de métal jaune une chambre de vingt-deux pieds de long, large de seize pieds; d'argent, il donnerait deux fois autant et cela dans les deux mois à

venir. » En retour de quoi, Pizarre lui jura solennellement qu'il n'aurait rien à craindre. En attendant, il resterait enchaîné.

On peut être surpris qu'après le massacre de Cajamarca, les troupes indigènes n'aient pas fondu sur les Espagnols qu'elles eussent pu annihiler rapidement tant était grande la différence de nombre entre les uns et les autres. Car il est bon de rappeler qu'à Cortès les mécontents avaient fourni des auxiliaires par milliers, sans lesquels il est douteux qu'il eut pu venir à bout des Aztèques. D'autre part à Tenochtitlan les princes, eux, s'étaient révoltés contre la soumission du roi.

Au Pérou il semble que la divine personne de l'Inca ait été d'une telle importance que personne n'eut osé tenter quoi que ce soit, que personne n'eut osé songer même à la guerre tant que le maître était aux mains des vainqueurs; les partisans de Huascar en avaient agi ainsi lorsque leur chef avait été prisonnier d'Atahualpa. Or aujourd'hui, l'empereur était captif de Pizarre qui, de porcher qu'il était si peu d'années auparavant, était devenu par un coup du destin et surtout de hardiesse et de vilénie, maître du plus grand empire du monde. Quel invraisemblable contraste entre sa naissance et son état actuel; fruit bâtard de la rencontre d'un capitaine avec une femme du bas peuple, la légende veut qu'il ait été abandonné sur le pas de l'église et que, faute de nourrice, il ait été « allaité par une truie ». Le fait certain est qu'il passa son enfance à garder les pourceaux. Venu en Amérique, il s'y était rapidement enrichi, et il ne semble pas y avoir eu une expédition de brigandage, un con-

trat honteux, auquel il n'ait été partie. Son associé Almagro, ses quatre frères, dont un seul n'était point bâtard, étaient tous de même acabit. Le reste de la troupe valait les chefs.

François Pizarre n'avait le génie que de l'audace. A ce moment maître de cet empire dont il tenait les rênes au nom du roi d'Espagne, rendu inviolable parce qu'il détenait le divin Empereur, il eut pu s'assurer une puissance et une richesse indéfinie rien que par la mainmise sur l'organisation déjà complète de ces immenses territoires; voilà ce qu'avait fait au Mexique Fernand Cortès. Mais Pizarre n'est qu'un bandit en face d'un coffre-fort enfin éventré.

Quoi qu'il en soit, l'or se mit à arriver de partout et particulièrement de Cuzco pour former la rançon la plus élevée de l'histoire. Environ ce temps, conformément à des ordres reçus antérieurement d'Atahualpa, des gardes amenaient vers la ville de Cajamarca l'héritier légitime de Huayna-Capac, Huascar. Comment la chose se fit-elle exactement, on ne le sait point. Toujours est-il que Huascar fut exécuté par ses gardiens, peut-être sur l'ordre secret de Atahualpa; sans doute celui-ci craignit-il que son demi-frère ne prit occasion de sa propre captivité pour rétablir ses affaires et lever l'étendard de la révolte à la fois contre Atahualpa et contre Pizarre. Ce dernier, semble-t-il, non seulement eut vent de ce meurtre prémédité mais semble même y avoir trempé.

Enfin, après des mois, le trésor fut complété; il était fait non pas de morceaux de métal mais, d'ouvrages merveilleux; vases, cassolettes sacrées, meubles, statuettes d'hommes et de bêtes, d'or ou d'argent massifs.

Cela fut mis en fonte, pesé et réparti. Et le tout semble avoir valu plus de 15 millions de dollars or!

On avait tout pris ce que possédait l'Inca. D'abord son royaume où, se prévalant de sa captivité, les Espagnols régnaient en maîtres; ses richesses, qui étaient en même temps celles du culte du Soleil et celles de son peuple, puisque la vie péruvienne en était une à base communiste; ses femmes, que les deux cents Espagnols s'étaient distribuées non sans querelles et dont ils faisaient entre eux un épouvantable commerce; sa liberté enfin qu'il n'avait pas encore recouvrée malgré qu'il eût tenu, et au-delà, tous ses engagements. Il ne lui restait que la vie. Cela était trop.

On lui fit un semblant de procès, si odieux, si diabolique, que malgré les récits des chroniqueurs de l'expédition nous ne savons pas encore sous quel prétexte il fut condamné. La seule « générosité » qu'on eût à son égard fut de lui donner le choix entre deux genres de mort: brûlé vivant, s'il restait fidèle à sa religion; lentement étranglé, le garrot, s'il consentait à se faire baptiser.

Et cela fut fait. En présence de ces hommes, lie de l'Europe, réunion de bâtards criminels et de mercenaires sans foi ni loi, sous les yeux de Pizarre, ancien gardien de porcs et condamné de droit commun, l'héritier de ceux qui avaient tiré de la barbarie un immense empire fut proprement lié à un poteau et étranglé, après avoir été « converti » et baptisé. Celui qui l'assista ainsi dans la mort était ce même père Valverde qui avait donné le signal du massacre de Cajamarca!

La nouvelle du succès de l'expédition et des richesses ainsi acquises fit accourir une nuée d'aventuriers qui, comme vautours sur un charnier, s'abattirent sur le malheureux pays.

Au lieu de laisser aux provinces leur organisation traditionnelle, on y établit les constitutions et les lois castillanes. Et le peuple, écrasé par ses nouveaux maîtres, regretta les anciens.

Par un juste retour des choses, les Espagnols connurent un sort digne de leurs hauts faits. Le « héros » François Pizarre, le Grand Marquis, fut assassiné par les siens dans son palais de Lima ; auparavant, il avait fait étrangler son associé Almagro par son frère Fernand Pizarre.

Celui-ci, jugé en Espagne, y mourut après vingt-trois ans de cachot. Un troisième frère, Gonzalo, fut exécuté à Cuzco. Seul le cadet connut une mort honorable ; il succomba en portant secours à ses frères assiégés dans Cuzco.

Dénué des talents réels qui permettaient à ce moment à Cortès de dominer pacifiquement le Mexique, Pizarre avait accumulé erreur sur erreur, si bien que la conquête manquait de stabilité. On avait couronné Inca le frère de Atahualpa, Torparpa, dont les grands de l'empire refusèrent de reconnaître l'illusoire autorité et qui mourut d'ailleurs de façon subite et indéfinie. Manco-Capac II, fils de Huascar, fut appelé à lui succéder. Fernand Pizarre, aux mains de qui il était, après l'avoir longuement torturé, se laissa emporter par son avarice : il le mit en liberté contre la promesse d'une rançon plus grande encore que celle qu'avait fournie Atahualpa.

Mais Manco-Capac, courageux et intelligent, savait ce que valait la parole des blancs ; il n'oubliait pas le sort fait à son oncle. Sitôt libre, il suscita une formidable insurrection. Pizarre fut assiégé dans Lima, ses frères dans Cuzco ; Almagro pendant ce temps était aux termes de l'empire, en train de soumettre le Chili. Ce sont des soldats de ce dernier qui, par trahison, parvinrent à poignarder l'Inca. De ses deux fils, l'un se soumit aux Espagnols, tandis que l'autre continuait la guérilla. Jusqu'à ce que, en 1573, le dernier héritier d'une lignée prestigieuse, le seizième Inca, Tupac-Amaru, après des années de lutte obstinée fut enfin pris, jugé et exécuté sur la place publique comme un criminel.

CHAPITRE XIX

RUINE DE L'EMPIRE MAYA

A l'époque où nous sommes rendus dans ce long récit, seuls quelques points de la côte américaine avaient vu paraître l'étranger; ce n'est que progressivement, et en certains lieux beaucoup plus tard, que les peuples de cet immense continent devaient connaître l'envahisseur qui les venait déposséder.

Ils ignoraient encore et devaient longtemps ignorer que la plus haute autorité de l'époque, Rome, avait décidé de leur sort. Par trois bulles successives le pape Alexandre VI Borgia avait fait donation de leurs patries au roi d'Espagne et au roi de Portugal. Certes, rarement négligeait-on de les aviser immédiatement avant le fait; et chaque fois qu'un homme bardé d'acier et armé d'un mousquet mettait pied à terre et plantait sur ce sol, jusque-là libre, des couleurs européennes avec la Croix, il ne manquait jamais de dire aux indigènes présents à la cérémonie qu'« il prenait possession du pays au nom du roi de... » Suivait généralement un long discours en son langage pour leur « expliquer » la grandeur de leur nouveau maître, puis la parole passait à un homme vêtu d'une robe noire ou

blanche qui terminait en versant de l'eau sur la tête de ceux des indigènes qui voulaient bien y consentir. Beaucoup d'entre ces derniers se refusaient à ce geste bizarre en lequel ils voyaient une cérémonie magique; mais ils se rendaient compte bientôt qu'il valait mieux se soumettre à un rite pour eux sans importance. Ils y gagnaient du moins la bienveillance immédiate et relative des nouveaux arrivants, quelques cadeaux et, par suite, une servitude encore préférable à la cruelle mort. Ce n'est que plus tard qu'ils se savaient par là devenus sujets à inquisition, ce qui n'était pas toujours comode.

Quant à ceux qui résistaient à la conversion et à ceux qui s'obstinaient à défendre leur patrie et leurs autels, ils connaissaient la dureté du fer européen et la chaleur des fagots du bras séculier.

Les premières terres conquises et occupées avaient naturellement été les Antilles et singulièrement Hispaniola (Haïti), Porto-Rico, la Jamaïque puis Cuba, où les Espagnols installés s'étaient taillé des domaines immenses et avaient réduit au pire esclavage ceux des indigènes, arawaks ou caraïbes, qui ne s'étaient point enfuis dans les montagnes ou n'avaient point été égorgés. Haïti, en 1492, comptait deux millions d'hommes libres; en 1498, six ans plus tard, il n'y restait qu'un million d'esclaves!

De là on avait pris pied sur le continent tout autour de cette mer qui encore aujourd'hui s'appelle Mer de Caraïbes.

Après un premier choc où les indigènes s'étaient victorieusement défendus à coups de flèches empoisonnées, la « Castille d'Or », partie du Vénézuéla, avait

été occupée; il y eut une première installation qui se termina par une révolte générale. Ce n'est qu'après vingt ans de tentatives répétées que l'on pût en écraser les indigènes nombreux, courageux, mais mal armés, sans organisation qui ait valu. Puis on s'était rué vers la « Nouvelle Grenade » (la Colombie), à la poursuite du « Cacique d'Or ». Entre temps on avait découvert, après les sables aurifères des Antilles et les mines d'argent fabuleuses du Mexique, les grandes pêcheries de perles de la côte vénézuélienne et surtout de l'île des Perles, dans le Pacifique. Et tout comme les Indiens du Mexique étaient devenus mineurs sans autre salaire qu'une pitance et des coups, les naturels des dernières régions eurent à choisir entre la plongée ou la torture.

On s'était rué là où la richesse était facile à cueillir. Et ces mêmes institutions indigènes qui avaient permis aux Américains de vivre librement bien que parfois durement, et de s'élever rapidement dans la civilisation dont l'aube était encore si récente, ces mêmes institutions mises au service de l'étranger servaient désormais à souder plus fortement leurs chaînes. Ailleurs, là où la nature avait été moins généreuse, le destin compensait l'avarice du sol en faisant les pays moins convoités. Tout au long de la côte atlantique, en « l'Amérique » de Vespuce, — ce qui est pour nous l'Amérique méridionale —, les établissements étaient rarissimes et sans importance; car on n'y trouvait ni or, ni argent, ni perles; rien que de la terre fertile et grasse et des hommes vigoureux qui savaient la défendre avant que de succomber.

La conquête des grands empires unifiés avait été plus facile, du moins l'aztèque et l'inca. Leurs princes

en effet régnaient sur d'immenses domaines civilisés, organisés, bien pourvus de routes, et dont les habitants, dès longtemps soumis, avaient finalement accepté une loi qui leur apportait, en même temps qu'une limitation de leur liberté, une sécurité nouvelle et un accroît de confort. Ils devaient cela à une autorité centrale acceptée de mauvais gré d'abord, puis de meilleur. Or c'est du sceptre même, directement, que s'étaient emparés Cortès et Pizarre, le premier avec une cruelle adresse, le second avec une cruelle audace. En changeant d'allégeance, les Indiens étaient restés sous la domination, les Mexicains, de Ténochtitlan devenu Mexico, les Péruviens, de Cuzco dont le nom même était inchangé et à quoi les conquérants s'étaient contenté d'ajouter Lima qui prenait ainsi la place de Quito comme capitale secondaire. Faible en nombre, au début, jusqu'à ce que la curée eût attiré d'autres preux, l'Espagnol, surtout Cortès, s'était appuyé sur l'organisation déjà existante; et le peuple ne connaissait toujours dans ses villages que les mêmes chefs, du moins pendant la période de transition. C'est ce qui avait valu au bourreau de Moctezucoma et de Cuauhtemoc, après les convulsions de l'abord, une si paisible possession de sa conquête.

Or Mexique et Pérou étaient, remarquons-le, pays de montagnes, de vallées et de plateaux, pays aux eaux rares et difficiles et à la végétation éparse. Le climat, en outre, y était relativement supportable; il ne différait point tant du brutal climat de la Castille. Ces conditions qui en avaient facilité le développement et la civilisation en avaient en même temps, par un triste retour des choses, facilité l'asservissement.

Il en allait autrement du Yucatan où tout conspirait contre les nouveaux venus. Il ne semblait pas que jamais la « paix » européenne dût y prendre solidement racine ; et il n'est pas douteux que l'entente des tribus mayas eût indéfiniment retardé la conquête. La végétation tropicale ajoutait un obstacle contre quoi chevaux et mousquets se montraient inutiles. De même les régions torrides et malsaines de l'Amazone et du Rio de la Plata, la Rivière de l'Argent. Des navires y arrivaient bien, montés de quelques faux hidalgos hâves et cupides qui tentaient des établissements sur la côte, ivres des récits qu'on leur avait faits d'autres pays dorés. Mais il fallait bientôt repartir y laissant les os de quelques compagnons vaincus par les indigènes, la faim, la fièvre et parfois, désormais, les rivaux européens.

Car déjà Espagnols et Portugais n'étaient plus seuls à convoiter les richesses d'Amérique. Après avoir appris de Vespuce que toute une « quatrième partie du monde » s'étendait au sud des terres « asiatiques » affirmées par Colomb, on découvrait que ce système terrestre se développait aussi vers le nord en un second continent dont Cortès (1536), Cabrillo (1542), Drake (1579) et Juan de Fuca (1592) allaient péremptoirement démontrer qu'il était entièrement autonome ; déjà, Magellan (1520) en avait fixé les bornes du sud et de l'ouest et avait multiplié la distance qui le séparait de la vieille Asie, du Cathay et de Cipangu.

Les Antilles étaient maintenant réparties entre les puissances européennes. Les premières arrivées se livraient à l'exploitation des mines et des populations. Les dernières vivaient en parasites, lançant leurs

corsaires et leurs pirates sur les galions chargés de richesses jusqu'au plat-bord, et sur les villes débordantes de luxe et de débauche.

Mais de toute la terre ferme septentrionale, le seul Mexique avait été soumis; et, chose remarquable, l'une des premières régions à être attaquées, une de celles qui excitaient le plus la convoitise des aventuriers, le Yucatan, nous l'avons vu, était parvenu à rester libre.

CONQUÊTE DU PAYS MAYA

Ainsi donc pendant un quart de siècle le Nouvel Empire, encore que faiblissant, diminué par les luttes intestines, en voie de véritable liquidation par le fait d'une nouvelle migration qui lentement saignait à blanc les antiques cités endormies autour des temples immenses, le nouvel Empire avait lutté pour sa liberté; il avait lutté et vaincu. Chaque expédition qui avait tenté de prendre pied sur le sol de Kunabku avait dû repartir, déconfite. Et depuis sept ans, depuis 1527, pas un Européen ne vivait dans la grande presqu'île.

On ne s'ignorait pourtant point. Les Espagnols guettaient cette proie; et les missionnaires se désolaient à la pensée de ces peuplades « plongées dans les ténèbres affreuses du paganisme ».

Ce sont eux qui firent un nouvel effort. Un parti de moines franciscains animés du zèle le plus pur, prêts à tous les sacrifices, même le suprême, décidèrent

de tenter l'impossible tâche. Ils firent demander aux chefs mayas la permission de venir vivre parmi eux sans autres armes que leur crucifix et la parole.

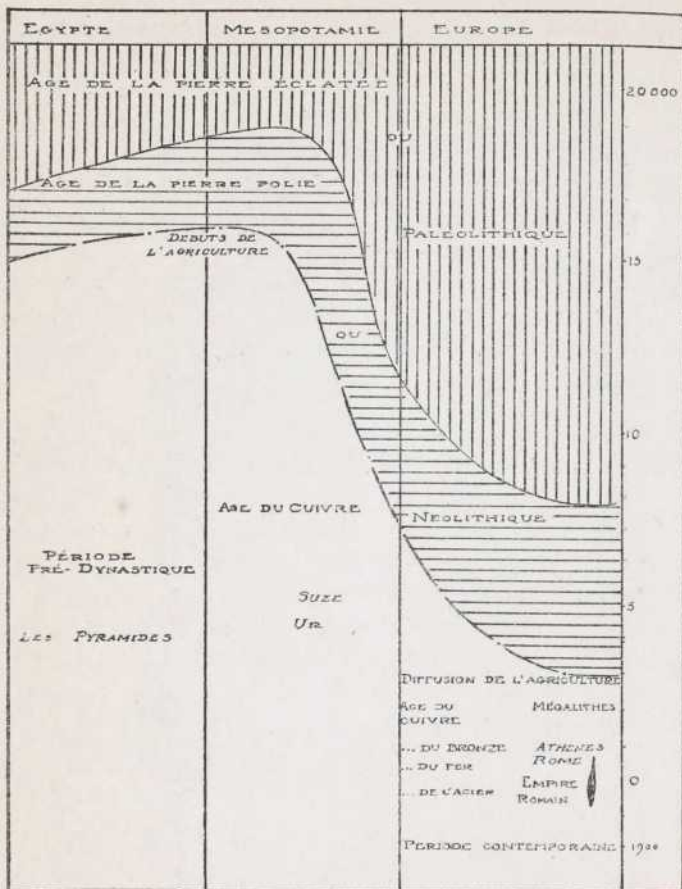
Il y eut de longues hésitations; on connaissait les entreprises espagnoles et que trop souvent l'évangélisation n'avait été que prétexte à l'asservissement, au pillage et au meurtre. Mais enfin, après de longs mois de tractations, la route leur fut ouverte. Les frères vinrent seuls.

Ils vécurent la vie humble des gens de peu. Leur douceur et leur bonté rassurèrent les esprits et bientôt on vit les prémices de la moisson. Ils savaient tirer parti des ressemblances étonnantes qu'ils voyaient entre la religion maya et la chrétienne; et ces ressemblances rendaient de même plus facile la renonciation des indigènes à la foi de leurs pères en faveur d'une croyance où tant de choses connues se retrouvaient. Quelle différence foncière y avait-il entre Kunabku, le Dieu par excellence, immatériel et tout-puissant et le Dieu invisible des chrétiens? La croix, — à double traverse cependant — n'était-elle pas révéree dans certains temples? Ne pratiquait-on point le baptême et, chose plus extraordinaire encore, la confession des péchés à l'oreille du prêtre maya? Après avoir vu dans ces similitudes l'œuvre du démon, à vivre parmi ces gens qu'on leur avait dépeints si atroces et qui, chez eux, se montraient des hommes simples, les bons pères en venaient à se demander si ces pratiques n'étaient pas les restes de quelque révélation mystérieusement parvenue à ces peuples vivant au bout de la terre, presque aux antipodes du Golgotha.

Autour des humbles églises, un noyau grandissant de fidèles commençait à se rassembler lorsque des soldats espagnols, apprenant le fait, crurent le temps venu de se partager un pays qu'ils imaginaient désormais soumis. Ils s'installèrent dans les villages où, saisissant les images des dieux indigètes, ils les offraient pour rachat en échange d'esclaves, demandant parfois les fils même des chefs. Le résultat ne se fit pas attendre et bientôt l'on entendit gronder la fureur indigène. Il fallut partir et rien ne resta plus des missions que les Fils de Saint-François quittèrent en pleurant.

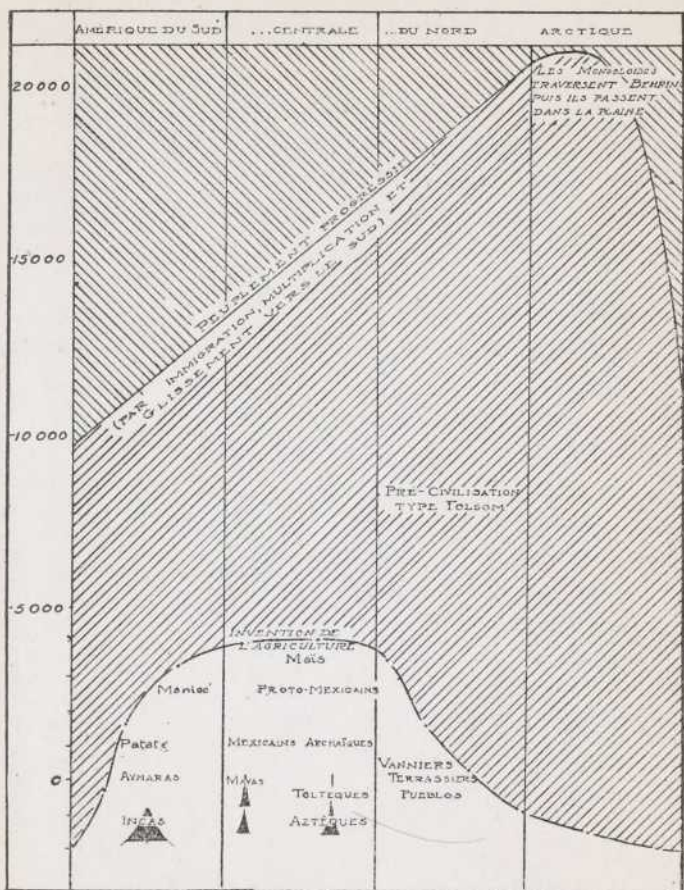
Mais ce n'était désormais qu'une question de temps ; l'année suivante les blancs, encore un coup, débarquaient en force dans la vieille cité de Champoton dont les défenseurs pris par surprise furent écrasés. Une fois cette base consolidée, les troupes espagnoles, car les colonies voisines étaient maintenant assez peuplées pour fournir sinon des armées du moins des corps nombreux, tentèrent la montée vers les grandes villes de la pointe, vers Mayapan, Uxmal, Tibulon, Chichen-Itza, toutes les capitales dont on avait entendu décrire les splendeurs et dont les richesses évoquées allumaient le regard.

L'expédition toutefois ne parut point facile ; comme les fois précédentes, il semblait que chaque arbre se changeât en un défenseur. Si un engagement était pour les Castellans une victoire, de plus en plus la somme de ces victoires tendait vers la défaite tant elles étaient sans lendemain. Les chefs mayas ne paraissaient accessibles ni à la crainte des armes qu'ils avaient déjà vaincues, ni aux promesses qui



Graphique de l'histoire indienne des Amériques.
(L'Europe)

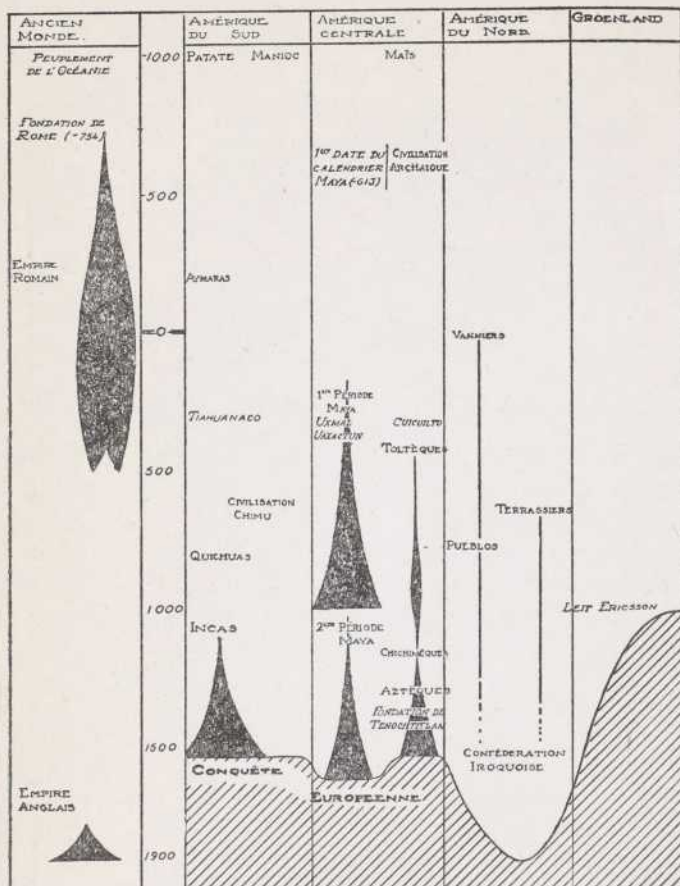
toujours avaient été violées. Et d'embuscade en embuscade, l'avance de l'armée des conquistadors était si chèrement payée, que l'on hésita un moment si une



Graphique de l'histoire indienne des Amériques (suite).

fois de plus on n'abandonnerait pas la trop dure partie.

Mais le vent du destin tourna enfin et se mit à souffler contre les indigènes.



Graphique de l'histoire des Amériques (Détail).

Aveuglé par sa haine envers la dynastie rivale des Cocom, dont nous avons vu qu'elle régnait à Chichen-Itza, le roi de Mayapan, de la race des Titul Xiu, se

présenta soudainement à Montejo, capitaine des étrangers, requérant aide et amitié; en retour il mettrait au service des blancs ses troupes entraînées à la guerre traîtresse en pleine jungle yucatan.

Rempli d'espoir, Montejo fit sous main les mêmes ouvertures au chef Cocom. Mais celui-ci ayant à choisir entre la trahison et la lutte n'hésita pas un instant. Le 10 juin, il jetait sur les forces jointes de l'ancien allié et du nouvel ennemi soixante-dix mille hommes, la fleur de son armée, presque toute son armée. Il fut néanmoins accablé.

Cette fois le pays était ouvert; et les rares chefs qui osèrent tenter quelque résistance furent ignominieusement pendus. Les grands-prêtres s'enfoncèrent dans la forêt; les princes mayas devinrent les valets des vauriens espagnols devenus patriciens et dont l'anoblissement payé de leur sang était facilement consenti en échange des richesses qu'ils apportaient à la couronne d'Espagne.

Le malheur s'abattit sur ce peuple fier et dur qui, au milieu de la selve yucatan, avait su créer une civilisation rivale des plus belles. Il connut la plus féroce des lois et la plus inhumaine cruauté; ses plus nobles enfants devinrent une marchandise et les princesses furent vendues au plus offrant. On échangea un prince royal contre une meule de fromage! Et les nouveaux maîtres n'eurent d'autre règle que leur caprice sanguinaire.

Pour comble, la peste et la sécheresse fondirent sur ce malheureux pays. Alors, tous ceux qui n'étaient pas retenus dans les fers du vainqueur se glissèrent dans

la forêt plus douce pour eux que leurs foyers dévastés, et dont le barrage protecteur se referma sur eux, invincible. Ils prirent ce chemin de l'exil déjà battu par leurs pères, depuis des années qu'était commencée la nouvelle migration. Ils allèrent fonder dans le midi de nouvelles cités.

Ceux qui restaient tentèrent une dernière fois, en 1546, un soulèvement qui fut noyé dans le sang. Et ce fut tout.

Dans Mérida fut installé un administrateur apostolique qui, zélé, s'appliqua à faire disparaître ce qui pour lui rappelait le règne du démon. On brûla les hommes qui commettaient l'horrible faute d'aller parfois, bien que « convertis », déposer quelques grains de maïs au pied des anciens autels désertés; on brûla surtout les livres, des milliers de volumes, (4,000 dans la seule ville de Tikal!) contenant l'histoire et la science maya et dont il ne reste plus au monde que trois tomes échappés par miracle à ces furieuses recherches.

Il se trouva quelques groupes qui résistèrent malgré tout; et ce n'est qu'en 1697, près de deux cents ans après le premier assaut, que la dernière des cités mayas indépendantes, Peten, du Guatemala, tombait au pouvoir de l'agresseur.

Encore aujourd'hui, il existe quelque part dans la forêt tropicale et vénéneuse, un descendant des Titul Xiu en qui les Mayas, dont la race n'est pas morte, reconnaissent l'héritier de leurs rois.

Depuis longtemps les images des dieux, les routes royales, les temples sont morts, ensevelis sous un

linceul de verdure. Ce n'est que depuis peu qu'ils sont réapparus au grand soleil, comme des momies.

Mais il arrive encore de nos jours, que près d'un autel à demi enfoui, l'archéologue trouve quelques fleurs fraîches que des mains naïves ont déposées là afin de se rendre propice Ceux qui ne meurent point.

CHAPITRE XX

LA MARÉE EUROPÉENNE

Plus haut, dans ce vaste continent nord-américain qui s'était étalé progressivement sur des cartes de plus en plus complètes, la pénétration européenne ne se faisait pas aisément. C'est qu'on avait affaire à une nature rarement consentante où la bénignité relative du climat était balancée par l'étendue des forêts. Et surtout y vivaient des peuplades jeunes, viriles et guerrières, dont la fluidité laissait moins de prise à une rapide conquête.

Ce que virent arriver les riverains de l'Atlantique nord, ce ne furent ni les Espagnols ni les Portugais; ceux-là avaient viré vers le sud dès reconnu le fait que le continent nouveau barrait la route des Indes prestigieuses. Mais d'autres s'étaient présentés. Les bulles papales ne pouvaient rien sur les Hollandais et les Anglais hérétiques; quant au roi de France « il eut bien voulu voir l'article du testament d'Adam qui l'excluait du partage des terres nouvelles ».

Jacques Cartier fut l'un des premiers à s'aventurer à l'intérieur d'un pays qui d'ailleurs le déçut. D'autres avant lui étaient venus qui n'avaient fait qu'effleurer

les côtes, toujours cherchant une voie ouverte vers l'Asie, toujours espérant trouver une issue, ce fameux Passage du Nord-Ouest dont le mirage devait durer si longtemps; passage qui existait certes, mais si invraisemblablement difficile que le premier à le réussir devait être, après quatre siècles d'efforts, Roald Amundsen, en 1905!

La route que suivit le découvreur malouin en 1535 était presque celle du Vinland des Anciens et que seul depuis avait esquissée Cabral. Cartier arriva ainsi au contact de peuplades américaines arriérées — algonquines et demi-esquimaudes —, à qui sa première preuve d'amitié fut, là encore, hélas! l'enlèvement de deux hommes. Puis il rebroussa chemin, n'emportant que des cailloux brillants à quoi l'on doit l'expression : faux comme diamants de Canada. Un moment cette partie de l'Amérique put espérer que découragé par l'aspect de cette terre qui, selon lui, devait être « celle que Dieu donna à Caïn », on en laisserait aux indigènes la possession indisputée. Mais il n'en fut rien.

Partout, maintenant que le courant était établi, les provinces américaines virent s'installer les étrangers; quelques-uns, très rares, y venaient en colons chercher en ces terres neuves une vie plus large que celle que leur offrait une Europe miséreuse et dure au petit peuple. Tantôt ils arrivaient aimablement, offrant des cadeaux pour qu'on les laissât en paix prendre pied sur ce sol qu'ils aspiraient à dominer; tantôt s'installant sans aucune gêne quand ils se sentaient assez forts.

On raconte par exemple que l'île entière de Manhattan, où est actuellement sis New-York, fut « achetée par un certain Peter Minuit pour quinze livres de verroterie »; pour accepter cette anecdote il faut

vraiment ignorer à ce point les coutumes et l'esprit des habitants pré-européens de notre continent, qu'il n'est pas mauvais d'en parler un instant plus explicitement.

Chose curieuse, dans toute cette étendue de terre où vivaient une cinquantaine de millions d'habitants au bas-mot, nulle part on ne semble avoir eu la notion de propriété privée. Dans les pays même les plus avancés du point de vue culturel et de l'organisation économique, il paraît que jamais l'idée de la possession d'une portion du sol national par un individu n'ait été un principe reconnu et admis. Il va de soi que dans le reste, en ces vastes régions où vivaient les chasseurs, les errants, et dans ces lieux mêmes où l'errance commençait à se stabiliser, comme en pays iroquois, la terre, le sol, n'était propriété de personne. Cela eut été pour eux absolument inconcevable. Qui s'installait quelque part en avait l'usage et l'usufruit, usage qui consistait soit en une culture temporaire, soit en droit de pêche et de chasse qu'il considérait comme exclusif du simple droit de premier occupant. Telle tribu, telle confédération permettait ou ne permettait point à d'autres, selon que l'on était en bons ou mauvais termes, de vivre sur la région occupée. Mais le « droit » restait toujours collectif.

C'est ainsi que, voyant parfois dans de nouveaux-venus des alliés possibles contre l'ennemi du moment, comme dans le cas des Hurons alors en lutte mortelle contre la confédération iroquoise dont ils n'étaient plus, ou d'autres fois par simple tolérance, les « sauvages » permettaient aux étrangers de s'installer sur des terres qu'ils considéraient comme leur domaine. Mais ignorant l'attachement de l'europpéen à un lieu

toujours le même, ils ne pouvaient leur venir à l'esprit que ces portions de la surface terrestre fussent « vendues », cédées à perpétuité. Lorsque les chefs indigènes acceptèrent de Peter Minuit quelques cadeaux, ils lui cédaient en échange, dans leur esprit, non pas « l'île de Manhattan », mais rien autre que leur amitié et leur tolérance. Voilà ce qu'il ne faut pas oublier si l'on veut comprendre les révoltes des indigènes contre les empiètements incessants des blancs en qui ils avaient d'abord eu confiance; et voilà ce que l'on ne semble pas souvent entendre. Tant il est vrai que pour juger de gens différents, il nous faut toujours nous départir de nos propres habitudes d'esprit, quelque fondamentales qu'elles nous paraissent.

Certes, la plupart des peuplades indigènes connaissaient la lutte pour « l'espace vital » que notre siècle n'a pas inventé. L'américain barbare ne tolérait pas sur une terre qu'il venait de conquérir la présence de l'occupant antérieur; comment l'eut-il fait puisque chaque région suffisait à peine à nourrir ceux qui en faisaient leur domaine. Au contraire, dans les régions civilisées des Andes et du Mexique, nous avons vu les peuples soumis continuer à travailler paisiblement la terre qui désormais était régie par un nouveau seigneur. Cela faisait l'affaire du conquérant américain; et cela fit aussi l'affaire du conquérant européen qui, en s'emparant du sol, s'emparait en même temps de ceux qui y étaient attachés. Transportant en Amérique la féodalité européenne, en plus dur, il continuait comme ses prédécesseurs à lever l'impôt de la sueur et du sang. Il y avait cependant pour les indigènes cette différence qu'ils étaient désormais soumis à des maîtres qui n'étaient point de leur sang, qui leur

imposaient des coutumes étrangères, qui ne leur reconnaissaient aucun droit; et qui, piétinant leurs dieux habituels, bouleversant leur morale particulière, leur imposaient aussi, le plus souvent de force, une foi nouvelle à laquelle il leur fallait se soumettre du moins en apparence. Mais au fond de leur cœur ils gardaient toujours du respect et de la crainte pour les anciennes divinités si terribles qu'elles fussent; ou peut-être pour cela même qu'elles étaient à craindre.

De toutes les fondations européennes sur le continent nord-américain, la première, chose extraordinaire, est à peu près ignorée. Ce fut la ville de Brest, en Labrador.

Il semble que cette côte labradorienne fût destinée à recevoir les premiers établissements nordiques. C'est par là que passèrent les Northmans en direction du Vinland, de toutes, la première colonie européenne en Amérique; venant du Goënland, ils étaient naturellement amenés à y toucher avant que d'atteindre tout autre endroit. C'est après avoir suivi cette côte inhospitalière qu'ils s'arrêtèrent, dès qu'ils eurent rencontré une terre et un climat favorables à un établissement. Nous avons vu précédemment que ce lieu fut probablement situé sur les rives du Saint-Laurent.

Mais tandis que le miroitement de l'or attirait les Ibériques, une autre richesse appelait vers les régions nouvelles des gens de peu qui étaient les pêcheurs basques et bretons.

Il ne nous est pas possible de savoir à quel moment exact s'amorça le courant maritime qui conduisit

pendant tant d'années les pêcheurs, au prix d'une navigation hasardeuse, vers les inépuisables bancs de morue de la Terre-Neuve. Qui traça la route? nous l'ignorons. Il est cependant possible que cette connaissance ait été le résultat des voyages faits par des Portugais, peut-être les Corte-Réal, puisque le premier nom que porta Terre-Neuve sur les cartes et portulans fut Bacalao, mot portugais qui signifie « morue ».

Ce que l'on sait, toutefois, c'est que dès 1508, alors que pas une autre ville européenne n'existait sur la terre ferme d'Amérique, une bourgade était née déjà, à l'endroit désert que l'on appelle aujourd'hui Bradore, près de Blanc-Sablon, non loin du détroit de Belle-Isle; florissante pendant l'été, où elle comptait jusqu'à trois mille habitants, elle se réduisait sans doute à bien peu de chose pendant la saison dure. Pourtant il est fort probable que plusieurs y aient hiverné; les restes que l'on en a retrouvé et qui se voyaient encore il y a un demi-siècle, montrent qu'il y avait là des constructions, de bois, il est vrai, mais solidement édifiées et faites pour résister aux rigueurs du temps et de l'hiver.

Mais ce n'était point là tentative de colonisation; et sans doute le poste n'eut-il pas trop à souffrir du voisinage d'indigènes d'ailleurs pitoyables et rares et à qui les nouveaux-venus ne demandaient probablement rien.

C'est en descendant vers le sud, dans la région laurentienne, que les naturels connurent réellement l'Européen, les quelques tentatives acadiennes n'ayant pas eu de suite au premier abord.

C'est à peu près sur les lieux qu'avait reconnus Cartier que Samuel Champlain, brave homme, vint ins-

taller ses colons français; il y trouva des indigènes qui, après soixante-quinze ans, semblent avoir été différents de ceux qu'avait rencontrés Cartier. Il s'était passé là, sans doute, un de ces remous qui pour avoir été importants n'ont point laissé de trace dans l'histoire; ce sont peut-être les Hurons qui avaient été repoussés des régions méridionales par les attaques de la puissante confédération iroquoise dite des Cinq Nations à ce moment en pleine vigueur, confédération dont, bien que de même sang, ils ne faisaient pas partie.

Ces Hurons firent bon accueil aux nouveaux venus qui promettaient une amitié et une aide dont on avait grand besoin et apportaient avec eux des armes terribles. Si Champlain eut pu se rendre compte de la véritable situation, il est douteux qu'il eût pris partie pour les faibles Hurons contre leurs prestigieux ennemis dont on a beaucoup médité mais qui, au demeurant, n'étaient en rien plus cruels que les premiers. Champlain ne sut point résister à la satisfaction de montrer sa puissance. Il alla tirer contre les Iroquois, sur les bords du lac Champlain, trois ou quatre coups d'arquebuse.

Ces quelques coups de feu devaient à la longue coûter à la France son empire d'outre-mer. La guerre était déclarée.

Lorsque l'Angleterre et la Hollande, à leur tour, fondèrent des établissements sur les côtes de l'Atlantique, cela ne fut pas entièrement sans peine. On ne s'est guère fait faute de raconter la cruauté des indigènes à l'égard des blancs. Il est vraiment extraordinaire de constater comme rarement les descendants de ces colons songent que leurs pères étaient des envahisseurs

venus tout simplement déposséder par la force le « Peau-rouge » de ce qui était sien de tout temps ; et que en se défendant, l'Indien ne faisait que ce que tout homme de cœur eût fait à sa place. Le blanc, hélas ! ne se sentait aucun scrupule, imbu qu'il était de sa supériorité et persuadé que ses « qualités » de blanc et de chrétien lui donnaient sur les « sauvages » tous les droits. Seuls les missionnaires gardaient vis-à-vis de l'aborigène une attitude humaine qui dans l'espèce ne laisse pas de paraître surhumaine ; c'est que pour eux, pour eux seuls, l'indigène était une âme.

A la rigueur, tous ces établissements n'eussent point été de nature à inquiéter le sauvage ; car s'il lui fallait pour ses chasses de grands espaces, ce n'étaient pas les quelques lieues de terre défrichées par les colons qui le pouvaient gêner ; d'autant que par ces derniers il connut deux choses qui aussitôt lui plurent : l'eau de vie, les armes à feu.

La première était inconnue au presque dans le continent nord-américain tout entier. Plus bas, au Mexique, en Colombie, au Pérou, on avait trouvé le secret de la fermentation des breuvages ; mais pour se griser, les chasseurs de nos grandes plaines et ceux de la région atlantique ne connaissaient que le « pétun », le tabac, à quoi ils demandaient une excitation relative. Ce terrible cadeau que fut l'alcool et dont on fit aussitôt un lucratif et ignoble commerce suscita bientôt une lamentable passion.

Quant aux armes à feu, elles furent reçues avec joie par les Iroquois à qui les traitants anglais et hollandais les fournirent en échange de somptueuses four-

rures; tandis que les Français, du moins au début et officiellement, en interdisant la vente.

Mais les nouveaux-venus apportaient en même temps aux indigènes des fléaux jusque-là ignorés et dont un particulièrement meurtrier: la petite vérole. Les ravages que fit dans les rangs des indigènes cette maladie horrible pour les Européens, mortelle pour les Américains, ne sauraient être exagérés.

Tout cela cependant ne toucha au début qu'une infime minorité tant était grand l'espace et dispersées les tribus, hors les empires dont nous avons résumé l'histoire; en tout cet immense territoire, à peine ici et là quelques forts, sur le Mississipi ou l'Ohio. Si bien que pendant deux cents ans encore l'indigène pourra vivre librement sa vie. Mais cette vie en sera une des plus dures et où sans cesse il luttera; pour déposer les armes et faire la paix, sur les instances des blancs; puis les reprendre lorsqu'une fois de plus les blancs auront manqué à leur parole la plus sacrée.

Et pour toutes ces années, l'histoire d'Amérique nous est inconnue ou à peu près. Car cette histoire devrait être non pas celle de quelques misérables hameaux étrangers mais bien celle des peuples aborigènes qui continuaient à y vivre et qui, obstinément, ne voulaient pas mourir.

CHAPITRE XXI

L'INDIEN SOUS LE JOUG ET SA LIBÉRATION

A partir de ce moment, l'histoire des malheureux Américains se réduit à bien peu ; dans les pays conquis l'esclavage et la plupart du temps le plus brutal ; dans les autres, une résistance progressivement éteinte contre les empiètements des envahisseurs.

Les Espagnols, certes, avaient pris la meilleure part, en apparence du moins : à eux, les riches provinces, productrices d'or, d'argent, de perles, de pierres somptueuses et de bois précieux, même de fruits étranges fournis à foison par un sol généreux. Pour comble, ils y avaient trouvé des populations organisées et industrielles, habituées à la soumission qui en faisait, une fois la défaite consommée, une immense réserve d'esclaves. Tandis que Hollandais, Anglais, Français, tard arrivés à la table du banquet et dont l'importance maritime était alors de beaucoup inférieure, avaient dû se battre sur des terres grandes mais vides, vides de richesses et presque vides d'hommes, terres dont la générosité n'était en rien visible et dont nul indice ne laissait deviner qu'elles seraient plus tard le grenier

du monde. C'est à peine si, tout au nord, on trouvait, faute d'épices ou de métal précieux, une autre richesse, les fourrures; encore ne les pouvait-on obtenir qu'au prix d'expéditions périlleuses et dures au cours desquelles l'aventurier devait se faire véritablement sauvage.

Si les chefs, les Colon, les Cortès, les Pizarre, les Almagro, les Alvaredo se conduisaient de la façon que nous avons vue à l'égard des rois américains, on peut se figurer ce que fut l'attitude de leurs suivants et le sort qui échet à l'indigène.

Certes, il serait injuste de faire porter les fautes du régime, le plus cruel qui se soit vu dans l'histoire du monde, à la Couronne d'Espagne. Comme nous l'avons déjà appris, les rois espagnols ne cessèrent de tenter d'adoucir le joug, pour peu qu'ils fussent mis au courant; et le premier à connaître la sévérité d'une répression, hélas, largement méritée! ne fut nul autre que le Découvreur, l'Amiral, Christophe Colomb.

Mais l'Amérique était loin, et la Couronne avait bien d'autres soucis. La Maison du Commerce, à Séville, office d'état, était chargée de percevoir le cinquième royal sur tous les bénéfices et de voir à tout ce qui touchait les nouveaux domaines; elle organisait les expéditions et cherchait à s'adjoindre des hommes de valeur. C'est ainsi que Vespuce avait été nommé Pilote en Chef de la Marine; Juan de la Cosa, qui avait été du premier voyage, remarquable cartographe, fut de la Maison; de même le plus jeune des trois frères Pinzon, tous navigateurs de grande classe.

Mais pour l'indigène, que seul nous voulons faire connaître ici, Séville était bien loin; et comment ja-

mais ses plaintes justifiées seraient-elles parvenues au pied du Trône, quand il se trouvait tant de gens intéressés à les intercepter?

Les premières populations à sentir le fouet de la nouvelle domination furent naturellement celles des îles; nous avons vu comment Colomb voulut remplir ses promesses à ses commanditaires juifs; et comment il expédia en Espagne les prémices de cargaisons d'esclaves dont sa Majesté Catholique interdit immédiatement le commerce. Aux Antilles cependant on ne s'était pas gêné; le naturel devint un serf, presque une bête, soumis à tous les caprices et fréquemment au sadisme de ses maîtres. Pour salaire d'une année ou deux de risques guerriers, toutes les râclures des quais de Palos et de Cadiz ne demandaient pas moins qu'une vie passée dans un luxe auprès duquel celui de la cour royale était bien peu reluisant.

Le réservoir humain paraissant inépuisable, on fit une effroyable consommation à quoi vinrent s'ajouter les terribles ravages de maladies importées d'Europe dans les caravelles. Et c'est parce que l'on sacrifia sans compter des vies humaines que peu de temps après il fallût, dans ces mêmes îles qui autrefois regorgeaient d'humanité, importer des noirs d'Afrique.

Le premier pays à être organisé sérieusement fut la Nouvelle-Espagne, le Mexique: d'abord parce qu'il avait été le premier grand pays à subir la conquête; mais aussi grâce au plus intelligent des conquérants espagnols: Cortès.

L'organisation consista en une exploitation raisonnée du pays et de ses habitants. On avait commencé par dépouiller les individus de leurs richesses; cela

n'avait rien d'étonnant et allait avec les coutumes générales de la guerre, encore qu'elles n'eussent pas dû logiquement s'appliquer à des pays que l'on était venu attaquer et dévaster sans aucun prétexte plausible. De même l'imposition d'un tribut n'avait rien de répugnant pour les peuples; ce tribut, ils le payaient depuis toujours à leurs maîtres de Tenochtitlan et la destination seule était désormais différente.

Mais ils avaient au moins eu autrefois certaines libertés; le peuple était divisé en classes qui n'avaient cependant point l'étanchéité des castes quoiqu'elles connussent la même hiérarchie: au sommet le clergé, dont faisait partie de droit divin, le Cacique; en second les guerriers, dont étaient les princes de grande famille; ensuite les commerçants, dont plusieurs atteignaient à des situations considérables; enfin le menu peuple.

Or sous réserve de payer au trône et à l'autel son dû, chacun était libre. Il pouvait cultiver ou laisser en friche le champ autour de sa maison. Il pouvait choisir entre travailler dur et aspirer à monter, ou lézarder au soleil dans une misère volontairement acceptée; pourvu qu'il respectât l'autorité et pratiquât la religion de ses ancêtres, bref se conformât extérieurement à la coutume et aux mœurs, il était assuré de n'avoir aucun ennui. Il était un citoyen libre et « il y avait des juges » à Tenochtitlan.

Quand les Espagnols se furent emparés du pays, il n'y eut plus que deux catégories d'indigènes: ceux qui, trahissant la patrie, s'étaient ralliés de bon gré au vainqueur, en avaient accepté la religion et la loi et avaient mis à son service leur autorité; ceux-là s'ils

étaient puissants, jouissaient d'une certaine protection méprisante.

Quant à ceux qui ne pouvaient donner aux conquérants que leur travail, leur sort fut tout de suite épouvantable. Malgré que le Saint-Siège ait fulminé contre les abus dont les échos affaiblis lui parvenaient, ils subirent le plus cruel esclavage. Les provinces avaient été divisées entre les soldats; et du jour au lendemain un soudard se voyait devenu maître absolu de la vie et des biens de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants.

On avait mis la main sur les riches mines d'argent du nord. Et les « Indiens » y avaient été conduits à coups de fouet. Ils y travaillaient presque sans arrêt; et on pourrait dire que leur seul repos était la mort. Qu'importait d'ailleurs la disparition de cent ouvriers puisqu'il n'y avait qu'à en rassembler mille autres! Et chaque jour, le pauvre Indien voyait écrasés sous un joug identique ceux de ses maîtres anciens qu'il aimait et respectait, ceux qui lui restaient fidèles et qui désormais ne pouvaient rien pour lui.

Quand le Mexique ne suffit plus à l'effroyable consommation, on passa chez le voisin. Pour tirer du Nicaragua un demi-million d'esclaves en 14 ans, on massacra un autre demi-million! Ces chiffres seraient incroyables s'ils n'étaient attestés par ceux-là même qui furent coupables, et corroborés par des témoins espagnols ¹.

Certes, il y eut parmi les administrateurs quelques rares exceptions dont l'exemple d'ailleurs adoucit à

¹ D'après le témoignage du R. P. de las Casas, contrôlé par la Cour d'Espagne, on détruisit, *de son temps*, plus de douze millions d'hommes dans l'Amérique!

certains endroits l'odieux de la domination; mais il semble bien, en dépit des louanges des historiens espagnols, naturellement portés à minimiser les turpitudes du régime, que leur justice s'occupât bien plus de leurs vassaux de race blanche dont les furieuses querelles ensanglantaient une terre déjà si abondamment abreuvée de sang indien. Il ne semble vraiment pas que, chez les laïques du moins — car nous verrons tout à l'heure ce que furent certains religieux pour l'indigène — l'Américain ait jamais compté comme autre chose que comme source de revenu.

En théorie, le maître devait fournir au serf les aliments, le vêtement, la protection et les soins, en échange d'un « travail modéré »; par là, on ne lui donnait rien autre que ce que l'on donne aux bêtes de somme que l'on veut conserver. La loi voulait expressément qu'on y ajoutât l'éducation chrétienne; mais presque partout cela consistait à forcer l'indigène à abandonner la religion de ses pères et à recevoir bon gré mal gré le baptême; quitte à le punir durement s'il faiblissait dans une foi qu'il n'avait que rarement acceptée et, plus rarement encore, comprise.

Au Pérou, où manquèrent toujours l'inspiration d'un Cortès et la droiture d'un Mendoza, la barbarie atteignit un point inimaginable. La situation était d'ailleurs particulièrement difficile: car le nombre des Européens était petit, la terre espagnole lointaine. Les conquérants n'avaient qu'une hâte: retourner en Espagne jouir de leurs immenses revenus, laissant l'exploitation de leurs terres à des métis issus de leurs coupables liaisons avec des femmes indigènes. Or comme toujours, ce demi-blanc se montrait plus dur que son maître; il semblait vouloir faire oublier que dans ses

veines coulait beaucoup de ce même sang qui coulait aussi, plus pur, dans celles des esclaves. Il semblait croire que plus de cruauté lui ferait pardonner ce qu'il croyait être sa *basse* extraction.

Par ailleurs dans ces régions où le pouvoir espagnol se faisait si durement sentir, on vit un miracle né de la charité. Il se trouva des héros pour prendre contre les leurs mêmes, la défense de l'Indien. Déjà, nous l'avons vu, la Couronne de Castille avait donné des ordres sévères. Déjà la Reine Isabelle s'était emportée contre l'Amiral et l'avait puni d'avoir voulu faire « de ses vassaux, des esclaves ». Tout un corps de législation avait pris naissance sur ce sujet; hélas! ces lois n'étaient pas souvent respectées.

Mais en même temps que les conquérants, étaient arrivés nombre de cœurs nobles qui venaient en Amérique non point conquérir les richesses des Indiens, mais bien leurs âmes.

Il est des figures qui, sur le fond rouge sang de l'horrible tableau, se détachent de façon saisissante. Au Pérou, le frère San Nicolà refusait violemment à la Couronne même le droit de juger les Américains. L'évêque de Tlascal, au Mexique, protestait auprès du Saint-Siège contre l'attitude de « ceux qui refusaient de voir dans les indigènes des êtres humains doués d'une âme ». D'autres encore et surtout le plus grand, le père Bartolomeo de las Casas, celui dont nous connaissons le titre touchant de Père des Indiens et à qui la nation mexicaine reconnaissante et non oublieuse a élevé une statue.

Chose étrange, ce n'était pas comme apôtre qu'il était d'abord venu mais bien comme conquérant! Il avait

guerroyé comme les autres et comme les autres s'était vu attribuer sa part des dépouilles. Jeune encore il se trouva à la tête d'une fortune énorme que lui avait acquise son courage; ses revenus étaient de pas moins de 100.000 castellanos, *par année*, ce qui équivaldrait certainement aujourd'hui à plus de cent mille dollars!

C'est tout cela que, suivant à la lettre l'ordre antique de son divin Maître, il quitta résolument pour se consacrer à la plus ingrate des tâches. Sans espoir de bénéfice ni d'évêché, il se pencha sur celui qui, plus que jamais, était « l'indio triste »; il s'en fit un ami au prix de l'inimitié violente et de la haine de ceux qu'il condamnait.

C'est grâce à ceux-là, grâce aussi aux rares laïques — comme au Pérou Don Francisco Toledo — que les lois s'établirent, adoucissant quelque peu la cruauté du caprice. Au cours des années se fit une fusion graduelle, une lente assimilation des éléments étrangers. Le sang espagnol pur devient de moins en moins fréquent bien que le métissage ait été souvent renié; et c'est par son détour que petit à petit l'élément indigène parvint à pénétrer dans les rouages gouvernementaux.

D'autant plus que toute la partie espagnole de l'Amérique ne vit jamais s'établir de véritable courant de colonisation. La conquête fut rapide, brutale, guerrière; mais elle ne fut pas suivie d'une infiltration lente et continue, d'un apport ininterrompu de nouveaux-venus moins audacieux mais plus stables. C'est pour cela que encore aujourd'hui, et plus ou moins suivant les pays, et quelque ait été l'effort européen, l'Amérique latine est en grande partie restée pays indien.

Il en fut autrement de l'Amérique du Nord au-dessus du Rio Grande, soit des Etats-Unis et du Canada.

Les expéditions qui y furent envoyées ne rencontrèrent point d'empire organisé sur lequel étendre la main. Dans tout cet immense territoire, il n'existait qu'une seule vraie confédération; encore ne se développa-t-elle pleinement qu'après l'arrivée des blancs, alors qu'il était trop tard pour qu'elle pût porter tous ses fruits. Il s'agit de la confédération iroquoise.

Français, Anglais et Hollandais étaient venus timidement s'installer à l'embouchure des grands cours d'eau, dans des havres donnant sur la mer qui leur apporterait le renfort, les nécessités de la vie et leur permettrait de se rembarquer en cas de trop vif danger.

Au début ils arrivaient en petit nombre, plus doux et moins fiers que les Espagnols et les Portugais; ils demandaient à cette terre non point de l'or, mais de la vie; fuyant une Europe où les uns se voyaient refuser le droit de croire suivant leur conscience, tandis que les autres étaient las de leur éternelle misère, ils avaient écouté les descriptions enthousiastes des organisateurs de compagnies. Bien que la réalité fut rarement aussi belle que le mirage, ils y trouvaient une vie plus dure et plus généreuse à la fois que dans les vieux pays.

On prenait d'abord contact avec les indigènes, avec les vrais et antiques possesseurs du sol; par des cadeaux, des paroles douces, des traités, des alliances on obtenait la permission de s'installer en un coin favorable. On bâtissait quelques cabanes que l'on entourait d'une palissade et l'on se mettait à défricher péniblement un champ.

Les indigènes laissaient faire, ignorant que des millions d'êtres semblables attendaient le résultat pour venir à leur tour les déposséder de quelques parcelles de leur pays; ils se contentaient de profiter de la présence de ces gens craintifs qui préféraient la paix et la monotonie de la ferme à l'animation virile de la chasse et de la guerre.

Puis il arrivait un jour que quelque tribu passant sur son territoire de chasse y trouvait installés un homme, une femme et des enfants qui abattaient les arbres où se réfugie le gibier, péchaient son poisson et piégeaient ses animaux à fourrure. Des coups de feu éclataient; parfois l'intrus disparaissait. Parfois d'autres accouraient à son aide, s'installaient à leur tour. Et l'Indien n'avait qu'à s'enfoncer plus loin dans la forêt, à s'interdire une nouvelle étendue de prairie ou de bois.

C'est ainsi que petit à petit l'homme « rouge » fut écrasé au sud, chassé au nord. Insaisissable dans les régions septentrionales, il lutte sans cesse, refusant d'accepter une vie pour laquelle il n'est pas fait. Soumis, au sud, il cède en apparence tout en souffrant au fond de son cœur. Obstinement attaché à ses habitudes, il plie le dos sous le fouet.

Au nord, la lutte durera jusqu'au début du vingtième siècle. En Amérique du sud, il est des peuplades qui jamais encore n'ont connu le joug.

* * *

Mais les Amériques espagnoles et portugaises après avoir subi la domination étrangère et assimilé les

quelques éléments qui étaient restés, se sont réveillées un jour.

En 1765, la plèbe de Quito, insurgée contre les abus des intendants royaux, fit retentir un cri qui ne devait plus s'éteindre mais qui devait résonner dans toute l'Amérique: « A bas les *étrangers!* »

Ceux qui le poussaient n'étaient certes pas de pur sang indien encore que, surtout à cette époque, il en restât encore beaucoup et du plus pur; c'étaient surtout les descendants de ces mêmes métis dont nous avons parlé tout à l'heure. Au début, les fils des conquistadors avaient eu d'espagnol la moitié de leur sang; bientôt l'apport constant de sang indigène avait noyé l'acquit antérieur. C'est à peine si désormais les noms rappelaient la lointaine parenté castillane; le type même était redevenu américain. En quelques endroits un type nouveau s'était créé par le mélange des races européenne, africaine et américaine; et comme cette dernière, nous le savons n'était autre que l'asiatique, ainsi donc pour la première fois, dans l'histoire de l'humanité, se trouvaient réunies les trois grandes races humaines, la blanche, la noire et la jaune!

Or dès le début, le mouvement anti-européen prit un nom caractéristique: ce fut le « *criollismo* », le *créolisme* opposant l'individu américain, le créole, à l'étranger importé de delà les mers.

Bien mieux, comme le dit un historien moderne, ce créolisme « lèvera nettement contre la métropole le drapeau de l'*indianisme* ». A ce point qu'il prendra des

noms précis suivant les endroits : ce sera l'*aztéquisme*, au Mexique ; l'*incaïsme*, tout le long de ce qui fut le vaste domaine des empereurs de Cuzco ; l'*araucanisme*, au Chili, du nom des naturels du moyen Chili ; le *mosquisme*, en Colombie, d'après les Moscos ; le *caribisme*, au Vénézuéla, en souvenir des Caraïbes ; le *nativisme* au Brésil ; et le *siboneyisme*, aux Antilles, en mémoire d'un héros martyr de Cuba. « Chaque pays fera d'une glorification tardive de l'époque précolombienne, le tremplin idéal de ses aspirations nationales. » (*Pereyra*)

Les insurrections qui éclatèrent en tous points furent vite réprimées ; les patriotes anti-européens furent punis comme bandits de grand chemin. Mais il était trop tard, la flamme était allumée.

En Colombie, un individu qui se prétendait descendant et héritier des chefs Zipas agitait le flambeau de la révolte. Près de là un autre avait pris le nom, auquel il avait peut-être droit, du dernier des Incas, Tupac Amaru, accroché deux cents ans plus tôt au gibet.

Quand le terrain eut été préparé par l'agitation de Miranda, par les luttes de Narino, dit le Précurseur, par la proclamation de l'indépendance du Vénézuéla par le premier, un très grand homme : Simon Bolivar, n'eut qu'à paraître pour que tout se cristallisât. Il porta la lutte partout et partout triompha. Tous l'avaient suivi, indiens et créoles. L'Amérique espagnole était libre mais la moitié du rêve du Libérateur s'effondra bientôt ; l'Amérique espagnole ne sut pas être une.

Aux Antilles, le général noir Toussaint Louverture chassait les Français de Haïti; les Etats-Unis d'Amérique, sous Washington, avaient donné l'exemple en battant la puissante Angleterre. Mais dans ce même pays, si les blancs avaient conquis l'indépendance, il n'en était pas de même des Indiens. Et jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle des tribus courageuses, tels les Apaches sous la conduite de l'héroïque Geronimo, devaient défendre leurs terres et leur liberté.

De tous les grands pays d'Amérique, le Canada seul resta politiquement lié à la vieille Europe; les coloniaux de race blanche y allumèrent, en 1837, une révolte qui avorta. Quant aux métis de l'Ouest, poussés à bout par les empiètements de l'Etat canadien qui venait « d'acheter » leurs terres qu'avait « vendues » la Compagnie de la Baie d'Hudson, ils tentèrent sous la direction d'un courageux illuminé, Louis Riel, de défendre leurs droits. Quand Riel à son tour eut été pendu pour avoir lutté, la soumission fut définitive.

Mais l'Europe, de toute l'Amérique ne gardait plus désormais que le seul Canada, plus les Guyanes et quelques-unes des perles du collier des Antilles. Ce continent qu'elle avait mis trois cents ans à conquérir, où elle avait échangé du sang pour des richesses, elle le perdit en cent ans.

Quoi qu'il en soit, le sort de l'indigène qui seul, dans cet abrégé, nous intéresse, devait être bien différent suivant les pays. Ce qu'il est aujourd'hui, nous l'allons voir dans les prochains et derniers chapitres.

CHAPITRE XXII

CE QU'IL EST ADVENU DE L'INDIGÈNE AMÉRICAIN

LE DOMAINE DU BLANC

Ce livre, nous y consentons volontiers, reste fort incomplet à bien des points de vue; il ne pouvait en être autrement eu égard à sa brièveté en face d'un sujet de pareille étendue. Mais avant que d'y mettre le point final, il est nécessaire que l'on sache où en sont actuellement les descendants de ces hommes que nous avons vus arriver de si loin, se multiplier, s'étendre sur notre continent et y créer des civilisations autonomes; pour finalement être frappés, du fait de l'étranger, du châtement le plus cruel et le plus injuste qui fut jamais.

Il ne faudrait pas s'imaginer qu'ils sont aujourd'hui disparus; tant s'en faut; et ce serait de même une grande erreur que de refuser à ce qui en reste toute importance politique. Une telle attitude d'esprit ne saurait exister dans ces régions de notre monde où les Indiens sont la majorité. Mais dans les républiques américaines où domine entièrement l'élément européen, le blanc méconnaît systématiquement les noyaux in-

diens qui existent encore; bien plus, il n'aspire inconsciemment qu'à voir disparaître ces vivants reproches de tant d'injustices et de crimes consommés jadis et restés jusqu'ici impunis.

Dans ce qui est encore l'Amérique indigène, comme nous la connaissons tout à l'heure, la plupart ne voient qu'un reflet déformé de la civilisation européenne; et comme nombre d'Américains du sud restent sensibles au préjugé qui reconnaît la « supériorité » de la race blanche, il arrive que de ces lieux mêmes naissent de fausses impressions.

En fait, l'Amérique actuelle, sous l'angle qui nous intéresse, se diviserait en deux grandes zones irrégulières: l'Amérique « européenne », et l'Amérique que nous sommes forcés d'appeler « américaine » et qu'il serait plus compréhensible d'appeler l'Amérique autochtone, ou même l'Amérinde. Cette division est en réalité beaucoup moins arbitraire qu'elle ne paraît au premier abord; et nous verrons tout à l'heure, ce qui pourrait surprendre quelques-uns, que l'Amérique proprement indigène non seulement survit, mais encore tend de plus en plus à renouer le fil interrompu de ses anciennes traditions. Aussi bien, ce mouvement du « créolisme » dont nous avons parlé précédemment laissait-il soupçonner que cela fût prochain.

On aura tôt fait de remarquer ici l'application d'un principe de portée générale et qui veut que les pays d'Amérique soient restés d'autant plus américains, aient d'autant plus gardé leur couleur naturelle, que le niveau de culture de leurs habitants était plus élevé au moment de l'invasion européenne. Et inversement, le seul fait de leur continuité, de leur vigoureuse sur-

vivance démontrera que les Indiens de notre continent étaient loin d'être les barbares que, dans l'esprit de certains, ils auraient toujours été.

* * *

La masse du continent nord-américain est nettement européenne.

Le Rio Grande, frontière politique entre le Mexique et les Etats-Unis d'Amérique, est aussi la frontière humaine entre les deux races. Au-dessus, il n'y a de civilisation et de population qui compte, que celle d'outre-atlantique; et d'exception on n'y rencontre que le Groënland, terre esquimaude encore que d'allégeance danoise, et où jamais les établissements scandinaves n'ont été autre chose que des postes de bordure.

Tout le reste, soit Canada et Etats-Unis, n'est qu'un transplant européen auquel un sol différent a donné quelque apparence distincte mais qui, dans ses grands traits, tient beaucoup plus du vieux monde que du nouveau. Si l'on donne à ce terme le sens d'indigène, l'Américain du nord n'a rien « d'américain ». Quelles que soient les modifications qu'il subisse sous l'influence de l'environnement, il reste blanc, c'est à dire étranger.

Il est de même plusieurs pays de l'Amérique australe qu'il faut classer dans la même catégorie; mais la frontière de « couleur » cette fois, n'est pas horizontale comme cela est le cas pour le continent boréal. C'est une longue ligne courbe qui, passant au nord du Brésil, longe ensuite, avec quelques accrocs, ce rempart brutal qu'est la grande Cordillère andine. Cela donne trois régions: une première dont la face est géographiquement tournée vers l'Europe, et celle-là

est européenne. La seconde a vue sur la Mer des Caraïbes; elle est surtout indigène. La troisième enfin tourne littéralement le dos à l'Europe et prend jour sur le Pacifique; elle est absolument indigène.

Entre les deux continents américains reste la terre de liaison, cette Amérique du Centre dont fait géographiquement partie le Mexique; et plus que toutes les autres, c'est celle-là la véritable Amérique.

Mais avant de pousser plus avant, nous voulons qu'on prenne garde; et qu'on n'aille point imaginer en opposition complète, d'une part un monde européen « cent pour cent », de langue, de couleur et de coutumes; et de l'autre un monde amérindien purement autochtone. Il ne saurait y avoir entre les groupements humains de telles cloisons étanches. Dans les pays « européens », persistent des groupements indigènes sans influence il est vrai, mais qui ne laissent pas d'être fort intéressants. De même dans ces parties que nous qualifions d'« indiennes » le sang européen est omniprésent et deux siècles d'occupation européenne ne peuvent manquer d'avoir modifié la coutume locale.

La différence, pour étonnant que cela paraisse, en est une surtout politique. Dans les contrées « blanches », les Indiens qui existent encore sur le territoire national, *ne font pas partie de la nation*; ils ne sont, sauf exception, ni électeurs, ni éligibles. A toutes fins, ils sont considérés comme mineurs et doivent souffrir la tutelle; ils sont ainsi les pupilles plus ou moins favorisés des masses conquérantes qui ne leur concèdent encore quelques restes de droits qu'en vertu de traités poussiéreux que l'on n'ose point trop ouvertement répudier. Encore trop heureux que l'esclavage

des aborigènes soit devenu chose illégale et fait d'exception.

Il survient même, chose nouvelle, que les pays les plus européanisants ont depuis quelques années adopté une attitude nouvelle. Tout en continuant de poursuivre l'assimilation au lieu de l'annihilation, il leur arrive de s'intéresser désormais à des groupes qui, maintenant qu'ils ont cessé d'être un péril, deviennent un passionnant sujet d'études. Et dans certains endroits, sous l'impulsion d'artistes et de savants, on encourage même la culture des arts traditionnels.

GROËNLAND

Terre cyclopéenne dont les marges seules sont habitables et rarement habitées, la vieille Terre-Verte des Northmans, première terre américaine à être européanisée, doit sans doute à son manque de ressources le fait qu'elle est restée pays indigène. En effet, des quelque 18.000 individus qui y vivent en permanence dans les établissements surtout de la pointe et du sud-ouest, quatre cents à peine ne sont esquimaux ni métis. Ces derniers, à part quelques commodités, n'ont pas emprunté grand'chose à l'Europe; et, du fait même de leur habitat, vivent à peu près comme vivaient leurs ancêtres.

Mais leur île n'est point indienne en ce que les aborigènes ne participent pas à l'administration de leur patrie. Si dans les rares villages la gouverne est encore aux mains de chefs de leur choix, ceux-ci ne

l'exercent que par délégation ; et l'autorité appartient véritablement au conseil des fonctionnaires envoyés par le gouvernement de Copenhague. Il reste cependant que la règle étrangère y est lâche et ne se fait point trop lourdement sentir. L'indigène y reste libre de vivre sa vie.

Il est intéressant de noter que la population indigène, loin de décroître, a depuis plusieurs années tendance à croître. Pendant des siècles, elle fut décimée ; les épidémies et un fléau plus terrible, l'alcoolisme, stimulé par des commerçants sans scrupules, y firent d'épouvantables ravages. Mais grâce aux mesures prises par le gouvernement métropolitain, grâce aussi à l'apport de sang européen qui en métissant la race la rendit moins vulnérable, le chiffre de la population esquimaude est passé de 10.000 environ, qu'il était en 1721, à plus de 14.000.

TERRE-NEUVE

Cette grande île a vu il y a longtemps disparaître les derniers indigènes dont il ne se trouve plus aucun représentant. Il en va de même, évidemment, pour les petites îles françaises de Saint-Pierre et de Miquelon.

CANADA

Il semble que jamais la population indienne du grand « dominion » britannique n'a sensiblement dépassé 225.000 ; et sans doute cette limitation était-elle

l'effet de conditions climatériques qui encore aujourd'hui, malgré une immigration intensive, restreignent la densité humaine de cet immense territoire. En outre, l'expansion des blancs fit intervenir, vis-à-vis de l'Indien, de nouveaux facteurs de réduction.

De nos jours, sur une population totale de plus de onze millions c'est à peine si l'on compte quelque 130.000 naturels, la plupart répandus dans les vastes espaces du grand Nord-Ouest.

Ces héritiers légitimes de l'Amérique sont désormais légalement considérés comme mineurs. Au cours de l'histoire, on a commencé par les déposséder de leur domaine naturel pour, progressivement, les repousser dans les profondeurs infertiles. Comme la plupart d'entre eux n'étaient point agriculteurs, mais bien pêcheurs et chasseurs, la pénétration des colons étrangers tout au long des cours d'eau commença par les priver de leurs habituels moyens de substance tandis que, à mesure que reculait la forêt, le gibier se faisait de plus en plus rare et lointain. C'est à la fourrure que doivent d'avoir survécu les groupes qui restent encore en liberté dans les espaces dont le blanc ne sait que faire. Ailleurs, dans les régions établies, on trouve encore des restes de tribus agglomérés en petits villages sur de minuscules « réserves » où on les a parqués et que l'on semble avoir choisies justement pour leur désespérante stérilité.

On a accoutumé de dire que l'Indien ne peut être agriculteur. Pourtant un groupe de métis tenta de donner à cette croyance un démenti qui hélas! leur

coûta bien cher. Dans les luxuriantes terres à blé du Manitoba puis de la Saskatchewan, ils étaient relativement nombreux les Métis qui s'étaient installés sur des fermes; on les avait laissé faire tout simplement parce que le « maître » de ces régions, à cette époque de la fin du siècle dernier, était la Compagnie anglaise de la Baie d'Hudson que la seule traite des fourrures intéressait.

Un jour vint où la Société « vendit » ces territoires à la Confédération canadienne. Les Métis virent arriver sur leurs terres des arpenteurs qui les lotirent en pièces que l'on donnait ensuite à des immigrants d'Europe. En vain les premiers tentèrent-ils de protester; on ne les écouta point. Et quand, désespérés, ils tentèrent de repousser par les armes les nouveaux envahisseurs, ce fut une armée que l'on envoya contre eux. Ils furent évidemment écrasés et nous avons vu comment leur chef, Riel, connut finalement l'ignominie du gibet.

Dans tout le Canada, les « Peaux-rouges » qui existent encore et dont bien peu sont de sang pur, ont *théoriquement* gardé une situation privilégiée. C'est ainsi qu'il y a quelques années, le gouvernement d'Ottawa faisait les frais de l'importation de Sibérie et de l'acclimatation d'un troupeau de rennes dont la multiplication leur permettrait de vivre désormais avec plus de sécurité, et qui remplacerait quelque peu le bison dont on fit pendant des années un si stupide massacre que l'espèce en est à peu près éteinte.

LES ÉTATS-UNIS

Tout ce que nous venons de dire touchant les Indiens du Canada s'applique, ou peu s'en faut, aux tribus étatsuniennes; et le régime auquel elles sont soumises est sensiblement le même. Là aussi les véritables « Américains » sont regardés avec mépris et traités en enfants incapables de se conduire; ils subissent une véritable tutelle.

Entre le Rio Grande et la frontière canadienne ils étaient autrefois près d'un million, peut-être plus, parmi lesquels se trouvaient les membres de la grande Confédération Iroquoise; grande plus par le courage et l'esprit d'organisation que par le nombre; il y avait des tribus vigoureuses comme celles des Comanches et des Apaches; des Navajos, dont il reste 50,000; et des Pueblos, que nous avons rencontrés précédemment.

Presque partout les 360.000 indigènes — trois pour mille de la population des Etats-Unis — se sont vu parquer en de misérables cantons où pendant longtemps ceux qui leur avaient ravi leur patrie et les avaient cruellement châtiés de l'avoir obstinément défendue, les voulurent forcer à changer leur façon de vivre, inadaptée à notre civilisation moderne, pour leur en donner une nouvelle qu'ils ne pouvaient accepter. Qu'y a-t-il à cela d'étonnant quand on songe qu'il n'y a pas un demi-siècle, les « braves » chevauchaient en toute liberté dans un domaine qui était encore, quoique de moins en moins, le leur.

De défaite en défaite, de traité en traité, ils ont vu disparaître leurs droits. De temps à autre, les cours

de justice voient apparaître des représentants de la race vaincue qui viennent naïvement réclamer en vertu de quelque ancienne convention. C'est que dans bien des cas les stipulations des covenants ont été lettre morte sitôt l'apaisement fait. Il semble bien que si justice leur était rendue et sur la foi même des pactes jadis offerts et acceptés et qu'aucune prescription ne saurait jamais annuler, les Indiens redeviendraient légitimement possesseurs d'immenses étendues de terrain, y compris, dit-on, les emplacements même de villes comme New-York et Chicago! Hélas! leur cause est d'avance perdue.

Dans un cas cependant, le destin fit voir un bien étrange retour. Repoussée graduellement vers l'ouest, la tribu sioux des Osages s'était finalement vu confiner en un pauvre district de l'état d'Arkansas. Or le sort voulut qu'un jour, alors que la fièvre du pétrole s'était emparée du monde, on en découvrit une nappe généreuse en pleine réserve osage!

Cent ans plus tôt on ne se fut pas gêné et les indigènes eussent été promptement refoulés plus loin à coups de canon. Mais cette fois le vol eut été sans excuse, puisqu'il s'agissait d'une tribu soumise; d'ailleurs en certains milieux commençait déjà à naître une attitude d'esprit plus humaine. Le résultat fut que les royautés énormes payées par les pétroliers firent d'un certain nombre de ces sauvages des millionnaires!

En général, là aussi, les Indiens de ce pays avaient été considérés comme hors la loi tant qu'ils opposaient à l'envahissement brutal des blancs une résistance armée; et l'histoire telle qu'elle reste écrite trahit cette attitude suprêmement injuste. Cette résis-

tance, qui durait encore sporadiquement à l'aurore du vingtième siècle, eut ses héros que personne ne songe plus à honorer. Pourtant le courage de Sitting Bull, assassiné par la soldatesque américaine; celui de Geronimo, qui ne se soumit qu'en 1886 sont d'une sauvage épopée, à qui il ne manque qu'un poète.

Il est des tribus paisibles et qui jamais ne luttèrent bien violemment. Tels ces Pueblos dont les 15.000 descendants continuent d'habiter paisiblement les villages de leurs pères. Ils offrent encore aux yeux des rares touristes vingt-six bourgades aux maisons agglutinées en de véritables « maison à appartements », construites suivant leur style classique qui est pour nous le style moderne: édifices de cinq étages, cubiques, avec retraits formant terrasses. Un groupe d'entre eux allume encore ses foyers en un lieu appelé Sky Village, le Village du Ciel; et c'est là le lieu le plus anciennement habité des Etats-Unis puisque jamais il ne fut déserté depuis bien avant l'époque colombienne; il était déjà fort vieux lorsqu'il fut découvert par Coronado en 1540.

Les blancs, après avoir massacré de cette race tout ce qu'ils purent, après avoir ensuite espéré son extinction rapide et n'avoir rien fait pour en arrêter le cours, s'avisèrent un jour de l'intérêt scientifique qu'elle présentait. On craignit que les derniers « Peaux-rouges » ne disparussent avant que d'avoir livré tous leurs secrets comme il en fut des Tasmans. Cette attitude nouvelle fut le fait de savants, archéologues et anthropologistes, pour qui la connaissance est un noble idéal et qui ne connaissent point ces frontières odieuses que les préjugés imposent à l'esprit du commun des humains.

La curiosité fut d'abord éveillée. Puis on songea que leurs civilisations particulières, pour inférieures qu'elles fussent, pouvaient ajouter au patrimoine national. Devenu moins européen par l'effet du temps, on comprit mieux les « Américains ». Désormais, loin de vouloir leur imposer notre civilisation à laquelle rien ne les préparait, on songea à ne leur en donner que ce qui était indispensable à leur survivance. On stimula chez eux les productions particulières; et c'est ainsi que certaines de leurs industries, poterie, tissage, furent réveillées et stimulées par l'Etat devenu protecteur.

Il n'était pas trop tard. On a accoutumé de dire que « par le fait de la maladie et de l'alcoolisme, l'Indien est en voie de disparition en Amérique ». Cela n'est plus vrai. Pendant longtemps les tribus furent décimées par la petite vérole, la scarlatine, tous les maux épidémiques dont la dissémination était favorisée par l'absence d'hygiène et le changement brutal dans les habitudes de vie. De plus d'un million qu'elle avait été aux Etats-Unis, la population totale était réduite à 235.000 en 1900. Or en un tiers de siècle, le nombre en est remonté au point que le dernier recensement donne le chiffre de 361.000!

Mais ce n'est point là le nombre des Indiens. Car il n'en est plus aujourd'hui de vrais. La plupart ne sont plus que des métis vivant une vie bien différente de celle de leurs ancêtres¹.

¹ L'Alaska, territoire américain colonial, comporte un certain nombre d'esquimaux et d'indigènes apparentés. Mais l'immigration blanche tend à rapidement les mettre en minorité. Leur situation est d'ailleurs celle de leurs congénères du Groënland.

LES ANTILLES

Les perles du collier caraïbe ne font plus partie du trésor de d'Amérique indienne.

Du fait de la cruauté espagnole et du système des « encomienderos », il y a longtemps que la population indigène, arawak, caraïbe ou autre, a complètement disparu. Quand la main d'œuvre locale fut en voie d'extinction on installa à leur place des noirs d'Afrique importés à pleine cale par les « marchands de bois d'ébène »; sur cela vint à surnager un mélange de races diverses où l'Espagnol, rarement pur, tient le premier rang, surtout pour ce qui est de Cuba; dans la plupart des autres îles on rencontre un extraordinaire amalgame de toutes les nations de la terre.

Peut-être au fond de vallées perdues des plus grandes îles pourrait-on trouver quelques individus dont les traits, mêlés de noir et de blanc, laisseraient percer quelque particularité qui permît de reconnaître en ceux-là des demi-Indiens, des descendants des « indios bravos ». Mais cela même est douteux.

CHAPITRE XXIII

CE QU'IL EST ADVENU DE L'INDIGÈNE AMÉRICAIN

(*suite*)

LE GRAND DOMAINE INDIEN

LE MEXIQUE

Si nos yeux n'étaient hypnotisés par les choses d'Europe; si, après trois et même quatre cents ans d'Amérique, nous n'étions restés imbus de préjugés européens au point de ne concevoir grand que ce qui en vient, nous aurions depuis longtemps pris connaissance du miracle mexicain.

Le mot ne paraîtra pas trop fort à ceux qui ont su voir, si peu que ce soit, ce pays étonnant où tente de revivre et revit réellement une tradition momentanément interrompue par l'arrivée de Cortès. Car il y arrive ceci et qui montre bien que l'Américain natif n'est pas un être inférieur: ce qui prend forme en cette terre dure, c'est un royaume véritablement *américain*.

La statistique pourrait peut-être établir quelle proportion de blancs, de métis et d'indiens comprend cette

population de plus de 20.000.000, la moitié de celle de la France; mais ce que les chiffres ne sauraient montrer, c'est l'unité indienne de ce pays où l'Espagnol est appelé avec mépris « gachupin » et l'Etatsunien « gringo »; où point déjà le jour où d'être de pur sang indien: aztèque, toltonèque ou tarascan, sera considéré comme une sorte de titre de noblesse.

De part et d'autre du Rio Grande, la situation est absolument renversée. Aux Etats-Unis, une république d'inspiration européenne et dont les mœurs commencent à peine à perdre couleur d'Europe, tandis que le type physique y est sensiblement le même. Au Mexique, le type national est l'indien, « l'indio triste » ou plutôt taciturne, qui reste l'élément majeur de la population; et une organisation politique où le chef de l'Etat ne laisse pas de rappeler à l'esprit les grands caciques d'autrefois.

Ici, plus de lois spéciales visant l'indigène; plus d'écrasement par une race « supérieure »; plus de « protection » plus ou moins teintée d'esclavagisme. Au contraire, de plus en plus l'on voit en l'Indien le citoyen type et l'on prend son parti contre l'étranger. Les héros populaires sont d'humbles et durs capitaines indigènes. C'est à des types indiens que les grands peintres nationaux Ribera et Orozco demandent l'inspiration picturale. Dans les musées on peut voir les écoliers arrêtés devant les vitrines où sont recueillies les figurines votives des sanctuaires anciens dont les motifs revivent partout dans les cahiers de dessin qu'on leur donne à l'école d'Etat. Si l'Espagnol est courant dans les grandes villes, la campagne

tout entière ne parle que les dialectes indigènes ; le nahuatl y est une langue des plus vivantes.

En fait, c'est un Mexique purement *américain*, dans le sens étymologique du mot, qui revit, modernisé, après trois siècles de sommeil.

La légende voulait, jadis, que le grand dieu Quetzalcoatl ait disparu, mais en promettant de réapparaître parmi les siens, plus tard, tel un Messie. N'étaient les sanctuaires catholiques, on pourrait croire désormais qu'il est revenu prendre possession de son royaume.

Quant aux Mayas, ils existent encore au fond des forêts yucatanes, mais sans splendeur. Néanmoins, ils n'ont pas rompu entièrement le fil qui les rattache à la glorieuse et antique tradition. Comme persistent les temples sous la verdure qui les tue et les conserve à la fois, ainsi subsistent, cachées sous un vêtement quelque peu moderne, beaucoup des anciennes habitudes de cœur et d'esprit. Et, comme nous le disions, il n'est point rare pour l'archéologue qui découvre les ruines d'un autel dédié aux dieux d'autrefois, d'y rencontrer une mystérieuse offrande de fleurs encore fraîches.

L'AMÉRIQUE CENTRALE

L'Amérique centrale, le Costa-Rica excepté, est nettement indigène. Dans le même décor, gardant les mêmes habitudes, vivant des mêmes fruits de la terre,

à peine modifiés dans quelques détails par une civilisation étrangère et distante, les lointains descendants des immigrants mongols continuent de vivre une vie retirée, calme et somme toute heureuse. Ils sont là plus de six millions.

L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE

On a souvent remarqué que le continent américain boréal et le continent américain austral sont assez comparables. Si, prenant l'isthme de Panama comme charnière, on les renversait l'un sur l'autre, on constaterait combien ils s'adaptent l'un à l'autre, Andes sur Rocheuses, plaines argentines sur plaines canadiennes; sauf aux extrémités puisque la canadienne s'étale tandis que la fuégienne s'amenuise en pointe.

Or, de même, il est de l'Amérique du Sud une partie véritablement européanisée tandis que dans le reste domine absolument l'élément autochtone.

LA COLOMBIE

Dans ce pays où la plupart des 9.000.000 de Colombiens ont dans les veines du sang indien, il n'est point fait de différence entre les citoyens. En pratique, il est pourtant vrai de dire que l'élément blanc, plus ou moins métissé, est celui qui règne et domine; mais rien n'y empêche un Indien, fut-il de pure race chibcha, d'aspirer aux plus hautes situations.

D'Indiens sauvages, il n'en reste que bien peu. On en trouve pourtant en certaines régions particulières, véritables refuges où, encore indomptés, ils n'ont jamais accepté la loi européenne ou même proprement colombienne. Ce sont surtout les tribus selvicoles du Putamayo et du Haut-Amazone, ainsi qu'un groupe particulièrement réfractaire du côté du lac Maracaïbo.

LES GUYANES

De tout ce continent américain qui, il y a cent cinquante ans à peine, était aussi *colonial* que l'est aujourd'hui l'Afrique, il ne reste aujourd'hui de vassal de l'Europe qu'un domaine : le Canada ; et de colonies, à part les îles, que les seules Guyanes. Car ces dernières sont colonies au sens complet du mot, économique et administratif. Il s'y trouve un certain nombre de colons européens ; mais la population intérieure, peu nombreuse, encore relativement sauvage et que jamais on n'a pu dénombrer, en est une indigène. Sur la plus grande partie des territoires guyanais errent des tribus sans intérêt, plus ou moins soumises, et auxquelles les administrations semblent ne s'intéresser que bien peu.

VÉNÉZUELA

Un petit nombre de blancs mis à part, et quelques milliers de nègres, le Vénézuela est véritablement

comme tant d'autres un pays de métis, à quoi vient malheureusement s'ajouter un élément particulièrement abondant, le *zambo*, mulâtre où se mêlent blanc et noir avec ce que le « blanc » tient presque toujours d'indigène, en ces pays. Précisons sans tarder que ce *zambo* n'est point exclusivement vénézuélien, tant s'en faut.

Tel qu'il est, le Venezuela pourra être classé parmi les pays de l'Amérique indigène; de ces contrées auxquelles l'avenir semble promis et qui sont encore loin d'avoir donné leur mesure.

Les Américains du Nord, en règle générale, ignorent étonnamment les pays de l'Amérique du Sud et les tiennent, bien à tort, pour des organismes inférieurs; et trop souvent l'étatsunien prend vis-à-vis des habitants de Valparaiso, de Bogota et même de Rio ou de Buenos-Aires cette attitude de protection suffisante que le New-Yorkais reproche à l'Anglais de Londres. Il est pourtant certain que les efforts actuels des dirigeants de l'Amérique dite latine promettent à ces états un destin singulièrement riche et prestigieux; or, dans ce développement, il n'est point du tout sûr que la présence d'un élément indigène soit un élément de faiblesse. Il faut surtout prendre garde que les « mères-patries » européennes pendant tant d'années se sont souciées bien plus de tirer de là les richesses à quoi Madrid et Lisbonne durent leur splendeur, qu'à développer les provinces qu'elles avaient sou-

LES RÉPUBLIQUES ANDINES

On pourrait appeler ainsi les états qui s'échelonnent au long du littoral de l'Océan Pacifique, sur le versant ouest des Andes; ce sont les Pérou, Bolivie, Equateur et Chili. Leur somme répond plus ou moins à l'ancien empire Inca où vivaient ces populations calmes et vigoureuses dont nous avons parlé précédemment.

C'est un peu à cette vigueur qu'elles doivent d'avoir gardé une si forte couleur indienne; et aussi au fait que, tournant leur visage vers l'occident, isolées de l'Europe jusqu'à l'ouverture récente du canal de Panama, elles s'offraient moins directement à l'immigration européenne. Il semble en effet que nombre de ces immigrants aient préféré s'en tenir aux rives prochaines, comme s'ils eussent voulu se réserver la possibilité d'un rembarquement.

Tout ce groupe andin, malgré la présence d'une « aristocratie » créole où le sang castillan est très rarement sans mélange, est aujourd'hui véritablement indigène; si les anciens maîtres, les « curaços » ou gouverneurs de provinces, revenaient parmi les peuples incas, ils renoueraient facilement le fil de la vieille histoire momentanément interrompue. La civilisation moderne est passée apportant ici et là quelques commodités dont la masse, d'ailleurs, se passe encore fort bien. Mais dans les profondeurs, les groupes quichuas vivent encore leur vie calme et traditionnelle sous la protection d'un état qui n'arrive que difficilement à assumer une complète autorité.

LE PARAGUAY

Par une fantaisie ethnographique étrange, le *Paraguay*, où la proportion d'indigènes est encore très forte, devrait logiquement être rattaché à cette Amérique indienne.

Nous l'appelons indienne parce que justement l'élément autochtone y domine encore : par le nombre, puisqu'il forme en certains pays plus des neuf dixièmes de la population ; et surtout par le fait que, au contraire des Etats-Unis, du Canada et d'autres pays que nous allons mentionner, l'indigène y est citoyen et non point flote.

LES RÉPUBLIQUES ATLANTIQUES

Brésil, Argentine et Uruguay sont au contraire des états européens en Amérique, où l'élément naturel n'a plus d'importance, fut-ce même par le nombre, et où le blanc conserve vis-à-vis du « peau-rouge » l'antique attitude et de loi et d'esprit. Certes il est des régions, en général dures et inutilisables, où existent encore des groupes comparables aux Esquimaux de l'extrême nord. Tels sont ces Fuégiens et de rares Patagons, et les tribus profondément enfouies dans la grande forêt amazonienne ; tout comme, de l'autre côté de la barrière andine, existent encore au Chili des Araucaniens dont le sang et la vie sont restés purement sauvages. Ceux-là continuent d'exister hors de l'heure présente. Mais autour d'eux, dans les grandes pam-

pas argentines, dans les régions abordables du Bas-Amazone, aux bouches agréables du Rio de la Plata, ce sont des Européens à peine américanisés qui y vivent une vie copiée sur celle d'Europe et qui cherchent moins à s'adapter à leur nouvel environnement qu'à faire cet environnement aussi semblable que possible à celui qu'ils ont quitté depuis si peu de temps.

En Argentine et en Uruguay, on peut dire que l'Indien a disparu. Au Brésil, il dure encore et durera longtemps, bien abrité de la civilisation par la dureté même des régions où il se réfugie et se complait. Mais il vit à l'écart, indifférent à une administration qui ne veille sur lui que de loin.

* * *

En somme, qu'on le sache bien, il n'est pas facile, pour des raisons que nous donnerons tout à l'heure, d'établir un tableau précis des Indiens vivant encore en Amérique. Nous l'avons tenté cependant; et voici ce à quoi cela nous a conduit:

(Voir tableau à la page suivante)

	<i>Population</i>	<i>Blancs et noirs</i>	<i>pourcen- tage</i>	<i>Indiens et Métis</i>	<i>pourcen- tage</i>
AMÉRIQUE DU NORD:					
CANADA :	11.300.000	11.170.000 :	99 %	130.000 :	1 %
ÉTATS-UNIS :	130.000.000	129.639.000 :	99,7%	361.000 :	0,3%
ETC...	381.000	313.900 :	82,4%	67.000 :	17,6%
	<u>141.681.000</u>	<u>141.122.900 :</u>	<u>99,6%</u>	<u>558.000 :</u>	<u>0,4%</u>
AMÉRIQUE DU CENTRE:					
MEXIQUE :	19.640.000	4.000.000 :	20,5%	15.640.000 :	79,5%
RÉPUBLIQUES ISTHMIQUES :	8.000.000	1.800.000 :	22,5%	6.200.000 :	77,5%
	<u>27.640.000</u>	<u>5.800.000 :</u>	<u>21 %</u>	<u>21.840.000 :</u>	<u>79 %</u>
ANTILLES:					
	13.000.000	13.000.000 :	100 %	?	?
AMÉRIQUE DU SUD:					
CARAÏBE :	12.923.000	2.650.000 :	20,5%	10.273.000 :	79,5%
ATLANTIQUE :	60.205.000	58.205.000 :	96,6%	2.000.000 :	3,3%
PACIFIQUE OU TRANSANDINE :	18.185.000	2.290.000 :	12 %	15.895.000 :	88 %
	<u>91.313.000</u>	<u>63.145.000 :</u>	<u>69,2%</u>	<u>28.168.000 :</u>	<u>30,8%</u>
<hr/>					
TOTAL :	273.634.000	223.067.900 :	81,5%	50.566.100 :	18,5%

En réalité, les chiffres ci-dessus ne sont et ne peuvent être qu'approximatifs; car les causes d'erreur ou d'ignorance sont nombreuses et varient même suivant les régions. Nous en énumérerons quelques-unes :

1° — En Amérique du Nord : Etats-Unis et Canada, nombre de métis sont fondus dans la grande masse et ne comptent point comme Indiens.

2° — En Amérique du Sud, il est certaines régions, telles du Brésil, où le recensement est rigoureusement impossible et pour lequel on ne peut avancer de chiffres qu'hypothétiques.

3° — Certaines autorités sud-américaines, souvent même officielles, ont gardé le snobisme racial. Croyant ainsi faire reluire leur blason, elles exagéreront au maximum le chiffre des blancs.

4° — Et surtout, qu'est-ce qu'un indien? qu'est-ce qu'un blanc?

En fait, certains observateurs consciencieux ont cru pouvoir affirmer que le nombre des Indiens de race pure existant aujourd'hui en Amérique serait de quelque sept millions à peine. Mais mettant à part les individus dont le sang est sans mélange, où devrait-on inscrire la masse de ceux en qui s'allient, à dosage divers, les trois races humaines : la blanche, la jaune et la noire? Toutefois, il ne nous a pas paru déraisonnable de compter parmi les Indiens ceux dont le sang est surtout asiatique et qui en outre ont conservé et les caractères physiques et la langue et les habitudes de vie.

Quoi qu'il en soit, il nous est possible de constater, par les chiffres ci-dessus, que nous avons voulu conservateurs¹, qu'il existe encore, en Amérique, une *cinquantaine de millions* d'individus de race indienne dont la plupart ne vivent point parqués en des réserves mais bien sont les libres citoyens de libres républiques taillées à même le domaine qui fut celui de leurs ancêtres. Nous sommes ainsi bien loin de la notion généralement admise « que les Indiens sont aujourd'hui en voie d'extinction rapide ».

Quel avenir attend ce qui, des Amériques, est encore véritablement américain, ou pour employer un terme scientifique et exact, *amérindien*?

Que les aborigènes vivant dans l'Amérique « européenne » soient appelés à disparaître, cela est indubitable. Mais ils ne disparaîtront point par voie d'extinction; les statistiques les plus récentes nous démontrent en effet que la « race rouge » a récemment retrouvé une nouvelle vitalité. Ils seront engloutis dans une masse étrangère où ils ne sont désormais qu'une infime minorité.

Pendant quelques décades, peut-être un siècle, il y aura encore des Abénakis qui chasseront la fourrure, des Haïdas qui pêcheront le saumon, des Pueblos qui vendront au touriste des poteries; et sur le flanc oriental des Andes, des Jivaros qui fuiront silencieusement dans la forêt à la vue d'un blanc. Mais la fin pour ceux-là est inévitable.

¹ L'économiste français André Siegfried, estime que le nombre des Indiens serait de cinquante millions pour la seule Amérique du Sud, ce qui donnerait un total approchant soixante-douze millions.

Il en va autrement pour ce qui est de l'Amérique indigène.

Disons tout de suite qu'elle mérite, de la part des Américains « européens », autre chose que l'ignorance et le mépris que l'on semble vouloir cultiver à son égard. Nous avons vu quel passé l'Indien peut évoquer comme sien. Ce passé, il le peut sans crainte comparer à celui de tous les autres peuples; car s'il y trouve d'une part les mêmes luttes, les mêmes souffrances, les mêmes superstitions et les mêmes cruautés, il verra d'autre part le même laborieux triomphe sur une nature rétive, les mêmes gloires guerrières, le même patriotisme héroïque, la même recherche du beau. N'est-il pas profondément regrettable que l'habitant des actuelles Amériques, quelle que soit son origine, ne songe point à annexer tout cela à son propre passé et qu'il ne consente point à ce que l'histoire de son pays soit, non pas comme maintenant l'histoire de la conquête violente par les étrangers dont il descend mais, comme elle devrait l'être, l'histoire de la Terre qu'il habite et que d'autres, des hommes comme lui, avaient habitée avant lui?

Il est heureusement des pays qui, conscients de tout cela, ne renient point leurs origines et ne veulent rien sacrifier de leur historique richesse. Nous ne citerons en exemple que ce Mexique dont nous avons dit la volonté dans la continuité. La terre des Toltèques et des Aztèques n'est point morte, ni la race, ni non plus l'esprit de ceux qui écrivirent de leur sueur et de leur sang des pages admirables dans l'histoire de ce continent nôtre.

A mesure que l'évolution normale poussera les pays d'Amérique à vivre une vie de plus en plus particulière, de moins en moins européenne, nous verrons ces pays grandir, différents mais assurément point inférieurs. Car nous nous refusons à croire que leur origine doive être un obstacle sur la voie du progrès.

Certes on l'a dit souvent : si après mille ans les antiques habitants d'une Europe alors grossière pouvaient voir leurs descendants installés dans notre Nouveau monde qu'ils ignoraient, ils seraient fiers, sans doute, du chemin que leur intelligence leur a permis d'accomplir.

Mais si quelqu'un de ceux qui traversaient il y a vingt mille ans le détroit de Behring, à la fin de l'époque glaciaire, pouvait voir ce que sont maintenant les fils des Asiatiques devenus Américains, s'il savait surtout au prix de quelles luttes et de quelles souffrances ils ont pu durer, il sentirait son cœur battre d'une paternelle admiration et d'un légitime orgueil.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	<i>Pages</i>
PRÉFACE	7
AVERTISSEMENT	9

PREMIÈRE PARTIE:

CHAPITRE I

La naissance d'un monde	13
Le continent américain jusqu'à l'arrivée des premiers habitants:	
<i>La formation du continent</i>	13
<i>Apparition de la vie</i>	19
<i>Apparition de l'homme</i>	23
<i>État de l'humanité à cette époque</i>	27
<i>L'homme prend possession de l'Amérique</i>	29

CHAPITRE II

La naissance d'un peuple	33
Le peuplement de l'Amérique jusqu'à l'invention de l'agriculture.	

CHAPITRE III

L'aube de la civilisation	52
De l'invention de l'agriculture en Amérique jusqu'au début de l'ère chrétienne.	

	<i>Pages</i>
CHAPITRE IV	
L'aube de la civilisation (<i>suite</i>)	64
Les Vanniers et autres peuples secondaires:	
<i>Les Vanniers</i>	65
<i>Les Esquimaux</i>	73
<i>Les Algonkins</i>	75
CHAPITRE V	
L'aube de la civilisation (<i>suite</i>)	78
Les Mexicains et les Mayas:	
<i>Les premiers Mexicains</i>	78
<i>Première époque maya</i>	82
<i>La civilisation maya</i>	86
CHAPITRE VI	
Les Terrassiers et les Aymaras	95
<i>Les Terrassiers</i>	97
<i>Les Aymaras</i>	106
CHAPITRE VII	
Les Amériques vers l'an mille	108
<i>État général des Amériques vers l'an mille</i>	109
<i>Amérique du Nord</i>	112
CHAPITRE VIII	
Premier contact de l'Amérique avec les blancs: les expéditions scandinaves	118
CHAPITRE IX	
La deuxième époque maya	130
CHAPITRE X	
Le Pérou sous la dynastie Inca	145
<i>Agriculture</i>	156

CHAPITRE XI

Pages

Le Pérou sous la dynastie Inca (<i>suite</i>)	158
<i>Les arts</i>	158
<i>Religion</i>	163
<i>Les lois</i>	164

CHAPITRE XII

Le Mexique jusqu'à l'invasion aztèque	170
<i>Époque archaïque</i>	173
<i>Les Toltèques et autres</i>	176

CHAPITRE XIII

L'Empire aztèque	185
<i>La ville</i>	192
<i>Les arts</i>	196

CHAPITRE XIV

Les demi-civilisés et les barbares	201
<i>Les Pueblos</i>	203

DEUXIÈME PARTIE:

CHAPITRE XV

L'Europe à l'assaut du nouveau monde	225
--	-----

CHAPITRE XVI

L'Épopée maya	237
---------------------	-----

CHAPITRE XVII

L'écrasement du Mexique	247
-------------------------------	-----

CHAPITRE XVIII

Chute de l'Empire inca	265
------------------------------	-----

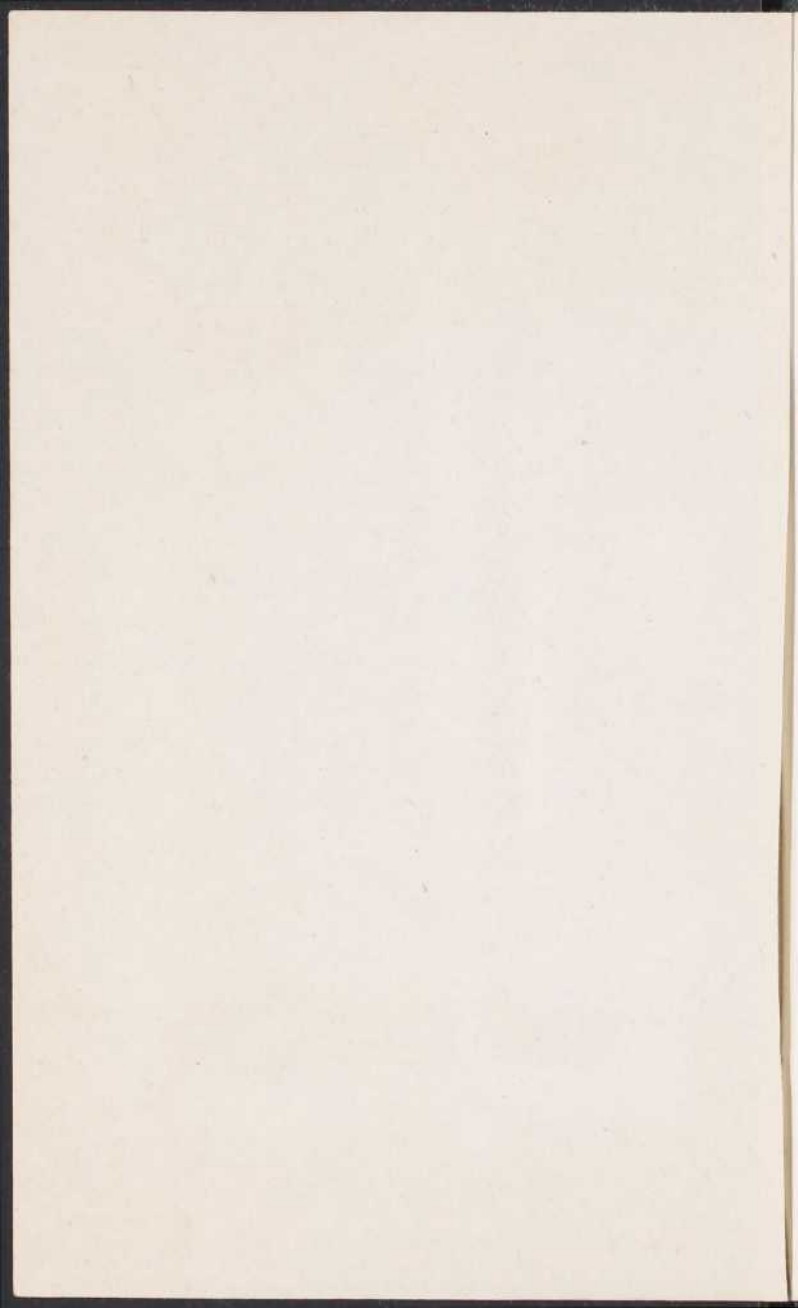
CHAPITRE XIX		<i>Pages</i>
Ruine de l'Empire maya		282
CHAPITRE XX		
La marée européenne		296
CHAPITRE XXI		
L'Indien sous le joug et sa libération		305
CHAPITRE XXII		
Ce qu'il est advenu de l'indigène américain		318
Le domaine du blanc		
<i>Le Groënland</i>		322
<i>Terre-Neuve</i>		323
<i>Le Canada</i>		323
<i>Les États-Unis</i>		326
<i>Les Antilles</i>		330
CHAPITRE XXIII		
Ce qu'il est advenu de l'indigène américain (<i>suite</i>)		331
Le grand domaine indien		
<i>Le Mexique</i>		331
<i>L'Amérique centrale</i>		333
<i>L'Amérique méridionale</i>		334
<i>La Colombie</i>		334
<i>Les Guyanes</i>		335
<i>Le Vénézuëla</i>		335
<i>Les républiques andines</i>		337
<i>Le Paraguay</i>		338
<i>Les républiques atlantiques</i>		338

TABLE DES ILLUSTRATIONS

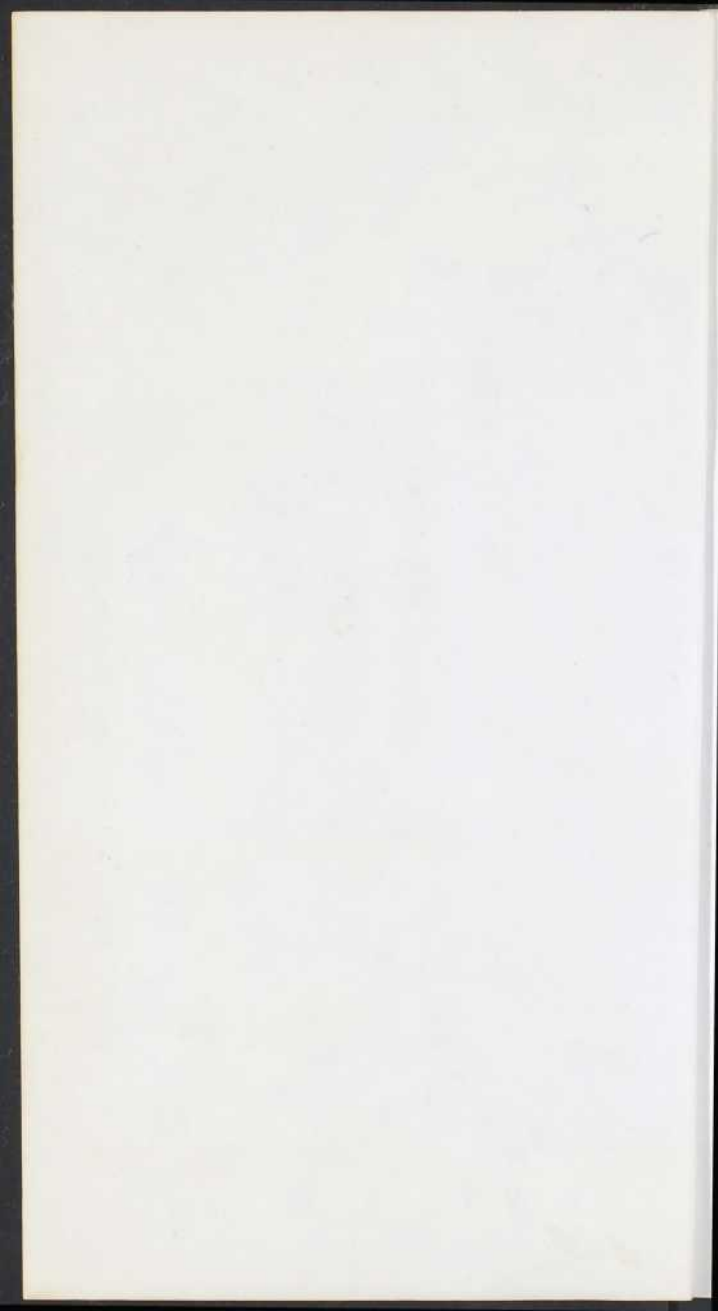
	<i>Pages</i>
COUVERTURE: tête maya représentant le chiffre UN.	
Le bouclier laurentien (<i>carte</i>)	16
Le « continent américain » à l'époque cambrienne, il y a 500.000.000 d'années (<i>carte</i>)	16
Le « continent américain » à l'époque ordovicienne — 400.000.000 (<i>carte</i>)	17
Le « continent américain » à l'époque jurassique — 125.000.000 (<i>carte</i>)	17
Extension sur l'Amérique du nord de la plus récente des grandes glaciations, 50.000 ans avant l'ère chrétienne (<i>carte</i>)	26
Outils de silex éclaté	28
La porte de l'Amérique (<i>carte</i>)	31
Moyen primitif d'allumer le feu	36
Hache de pierre	37
L'« atlatl » ou propulseur ou lance-javelot	38
Graphique de Spinden (<i>carte</i>)	40-1
Le peuplement de l'Amérique (<i>carte</i>)	47
La propagation de la culture du maïs (<i>carte</i>)	58
L'« empire » maya, première période (<i>carte</i>)	84
Types d'indigènes, d'après une sculpture maya	87
Exemple d'hiéroglyphes mayas	90
Exemple de numération maya	92
Bolas	110
Distribution approximative des grandes races américaines du Nord (<i>carte</i>)	114
Le nigog	116
La découverte de l'Amérique par Leif Eriksson (<i>carte</i>)	122
L'« empire » maya, deuxième période (<i>carte</i>)	134

	<i>Pages</i>
Type d'habitation populaire chez les Mayas	140
La fausse voûte et la voûte vraie	143
L'empire inca à son apogée (<i>carte</i>)	152
Pont suspendu dans les Andes péruviennes	159
Type de maison de paysan chez les Quichuas (<i>Incas</i>)....	160
La Vallée de Tenochtitlan, à l'époque aztèque (<i>carte</i>) ..	191
Le feu nouveau (<i>reproduit du Codex Borbonicus</i>)	194
Poterie aztèque	196
Sabre de bois armé d'obsidienne	197
Habitations pueblos dans le désert	204
Habitation pueblo dans le désert	207
Habitation esquimaude	209
Tipis des plaines et travois	210
Calumet en pierre et bois	213
Massue d'os incrustée d'écaillures de poissons de l'île Vancouver	214
Poterie iroquoise	217
« Longue maison » iroquoise	218
Village indigène des bords du Saint-Laurent, <i>d'après</i> <i>Champlain</i>	219
Petroglyphe des indiens du Nord-est	220
L'Europe à l'assaut de l'Amérique (<i>carte</i>)	233
Tenochtitlan est assiégé par les Espagnols	262
Graphique de l'histoire indienne des Amériques (<i>L'Europe</i>)	291
Graphique de l'histoire indienne (suite) ..	292
Graphique de l'histoire indienne (détail) .	293
Reconstruction de la pyramide de Teotihuacan (Mexico), <i>d'après Ignacio Bernal</i>	
Le plus vieux monument humain découvert en Amérique: la pyramide de Cuicuilco.	
Type de temple maya.	
Le Temple des Guerriers, à Chichen-Itza.	
La pyramide « du Soleil » à Teotihuacan.	
Sculpture dont plusieurs têtes de serpent-à-plume, sur la face du temple de Quetzalcoatl, à Teotihuacan.	

La présente édition
a été achevée d'imprimer
pour les Éditions Variétés
le quinze avril mil neuf cent quarante-quatre,
à Montréal, Canada.









2090

Montréal,

18 cm.

No. 2090

C. 0911

D.A. _____

BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE ASBESTOS

V X
ÉLACHER

BNQ



000 533 176